

REGINALD W. BIBBY
DONALD C. POSTERSKI

Traduit de l'anglais par Louis-Bertrand Raymond



La nouvelle
génération

LES OPINIONS DES JEUNES DU CANADA SUR LEURS VALEURS

fides

LA NOUVELLE GÉNÉRATION

Données de catalogage avant publication (Canada)

Bibby, Reginald (Wayne), 1943-

La nouvelle génération: les opinions des jeunes du Canada sur leurs valeurs

Traduction de: The emerging generation

Bibliogr.: p.

2-7621-1319-9

1. Jeunesse — Canada — Attitudes. I. Posterski, Donald C., 1942- . II. Titre.

HQ799.C35B5214 1986

305.2'35'0971

C86-096179-6

Cet ouvrage a été publié en anglais sous le titre *The Emerging Generation, An Inside Look at Canada's Teenagers*, par Irwin Publishing, Toronto, Canada

La publication de cet ouvrage a reçu une subvention du Conseil des Arts du Canada.

Achevé d'imprimer à Montréal, aux Presses Élite Inc., le 2 mai 1986, pour le compte des Éditions Fides.

Dépôt légal: 2^e trimestre 1986, Bibliothèque nationale du Québec.

Typographie et montage: Compélec Inc., Québec.

© Corporation des Éditions Fides, 1986.

Tous droits de reproduction, d'édition, d'impression, de traduction, d'adaptation et de représentation, en totalité ou en partie, réservés en exclusivité pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de cet ouvrage, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie ou par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de la Corporation des Éditions Fides, 5710, avenue Decelles, Montréal, H3S 2C5.

Imprimé au Canada

REGINALD W. BIBBY
DONALD C. POSTERSKI

LA NOUVELLE GÉNÉRATION

Les opinions des jeunes
du Canada sur leurs valeurs

Traduit de l'anglais par
Louis-Bertrand Raymond

fides

AUX INSTITUTEURS DE NOTRE ADOLESCENCE

**Reggie, Dave, Russ,
Jeff et Brenda**

PRÉFACE

Les événements fortuits qui ont réuni les deux auteurs sont à l'origine de cet ouvrage et de la recherche qui en est la base. Bien qu'ils soient tous deux originaires de l'Alberta, ils habitent en Ontario. Posterski, à Toronto depuis cinq ans, oeuvre auprès des jeunes comme conseiller dans des organisations qui s'occupent des adolescents. Quand à Bibby, après avoir passé quelque temps à l'Université York de Toronto, il enseigne depuis une décennie à l'Université de Lethbridge, où il a analysé les tendances sociales à l'aide d'une série d'enquêtes nationales de renom.

En 1982, un consortium de groupes de jeunes est entré en pourparlers avec Bibby, au sujet de la possibilité de diriger une enquête nationale sur les jeunes. Par la suite, Posterski et Bibby ont dressé le plan d'une telle enquête. Lorsque au milieu de 1983 le projet de l'enquête cessa d'être endossé, les auteurs jugèrent que leurs travaux d'approche justifiaient d'en assurer le sauvetage. Vers la fin de 1983, ils s'étaient procuré les fonds requis. Une entente avec le Secrétaire d'État pour l'analyse des résultats les assurait que les coûts seraient couverts. L'enquête sur les adolescents canadiens, comme Projet jeune Canada, fut menée au cours de 1984; la cueillette des données fut faite au cours des mois de mai, juin, septembre et octobre.

Nous croyons que, pour ce qui est de l'ampleur du sujet et de l'importance des données, ce Projet jeune Canada est sans

précédent. Seule la collaboration d'un grand nombre de personnes a rendu possible une entreprise aussi considérable. En tout premier lieu, nous devons remercier très sincèrement les 3 600 élèves des écoles secondaires du Canada qui y ont participé, sous la direction des conseillers et des professeurs qui ont présenté le questionnaire dans 150 écoles. Nous avons eu l'aide de Michèle Côté, une assistante remarquable en recherche; nous avons mis à profit l'efficacité en administration de Margaret McKeen à Lethbridge et de Barb Boyt à Toronto. Debby Gordon a conservé sa bonne humeur, tout en s'acquittant de la tâche peu enviable d'enregistrer un volume considérable de données. Denise Weisgerber a fait du beau travail dans la présentation des matières. Nous faisons grand cas également de l'empressement et de la patience à nous écouter de Beth, de Gwen et de Stan, pour ne pas mentionner les autres, alors que nous ne cessons de les bombarder avec les conclusions que nous tirions des réponses. Enfin, notre éditeur, D.G. Bastian a fait un travail inestimable en acheminant notre manuscrit vers sa forme définitive. Nous remercions toutes ces personnes ainsi que les écoles secondaires, l'Université de Lethbridge et le Secrétaire d'État. Nous nous réjouissons de voir que notre recherche et ce livre vont contribuer à rehausser le profil des jeunes canadiens, non seulement en cette Année de la Jeunesse (1985), mais également dans les années à venir.

AVANT-PROPOS

Quand les enfants sont des enfants, nous savons comment leur répondre. Quand les bébés ont faim et pleurent, nous leur donnons à manger. Quand ils font leur premier pas, nous sommes là à leurs côtés pour les aider à réussir le deuxième et le troisième. Quand les enfants sont des enfants, nous nous sentons en sécurité.

Quand les enfants atteignent l'âge de six ans, nous savons que le temps est venu de les envoyer à l'école. À la maison, nous les prenons sur nos genoux et nous prenons plaisir à leur lire les livres du docteur Seuss. Nous les embrassons en leur souhaitant bonne nuit et nous les bordons dans leur lit. Nous les aimons comme ils sont.

Mais, quand ils passent de leur douzième année à leur treizième, ils deviennent plus imprévisibles et nos rapports avec eux sont moins assurés. Ils ont changé de tant de façons: dans leur corps, dans leurs intérêts et dans leur manière de nous traiter. Ils nous semblent parfois échapper à notre contrôle. À mesure qu'ils franchissent les années de leur adolescence, ils nous donnent l'impression d'être dans les limbes. Ils ne sont plus des enfants et ils ne sont pas encore de vrais adultes. De fait, les sociologues et les psychologues voient dans ces années comme une période durant laquelle l'individu est « égaré entre la condition de l'enfant et celle de l'adulte »¹. Ce sont des adolescents.

1. ISHWARAN et CHAN, 1979: 97.

Cette période de transition entre l'enfant et l'adulte est pleine d'ambiguïtés. Nous ne permettons pas aux jeunes de voter, de boire légalement, de travailler à temps plein, de conduire sur les routes, jusqu'à ce qu'ils s'approchent de la vingtaine. Par ailleurs, nous exigeons d'eux qu'ils prennent dans leurs études des décisions qui plus tard auront des effets à long terme sur leur carrière. Les adolescents ont les capacités physiques et mentales requises pour commettre toute une gamme de crimes. Et cependant notre système de justice juvénile pose en prémisses que les adolescents ne sont pas encore responsables de leur comportement. Nous admettons, d'une part, qu'ils sont physiquement déjà sexués et, en même temps, nous avons tendance à insister pour qu'ils maîtrisent leur sexualité. Nous savons qu'ils peuvent être socialement parlant à la hauteur d'événements solennels, alors qu'en d'autres circonstances... Nous reconnaissons qu'ils sont assez intelligents pour manipuler calculatrices et ordinateurs; mais, pour ce qui est d'être raisonnables en ce qui concerne les couvre-feu en fin de semaine, c'est une autre histoire.

Alors que, dans le contexte de notre culture, nous sommes enclins à répéter qu'il n'est pas facile d'élever un adolescent, nous sommes d'avis, dans cet ouvrage, qu'il n'est pas facile non plus d'être ce métissage enfant-adulte qu'est l'adolescent. Le psychologue David Elkind faisait remarquer récemment, dans son livre *The Hurried Child (L'Enfant bousculé)*, que les Américains du Nord semblent éprouver un besoin obsessionnel de précipiter leurs enfants vers l'âge adulte. À l'image d'une culture pressée, écrit Elkind, nous obligeons les enfants à « endosser tous les signes physiques, psychologiques et sociaux de l'âge adulte, alors qu'ils ne sont pas prêts à les aborder »². Nous les livrons à l'éducation, aux sports et aux vêtements adultes en miniature, alors qu'ils n'ont pas encore atteint l'âge scolaire. L'enfant de trois ans qui peut lire, se lancer sur les pentes de ski et porter des souliers de course de marque, s'attire des applaudissements enthousiastes. Elkind déclare qu'il arrive souvent que les enfants agissent comme des symboles de standing, des confidents, des domestiques, des décideurs dont se servent les

2. ELKIND, 1982: xii.

parents pour réaliser leurs ambitions. Les enfants deviennent ainsi pour les adultes des « substituts d'eux-mêmes ».

Elkind en vient à cette conclusion importante: avec la venue de l'adolescence et l'approche de la puberté, certains « parents qui jusque-là étaient démocratiques, changent d'attitude et deviennent autoritaires »³. L'adolescente néophyte qui auparavant prenait des leçons de danse et était accoutrée de jeans de couturier, s'entend dire qu'elle ne peut sortir avec un garçon, aussi responsable qu'ait été sa conduite. « Bien des jeunes qui étaient accoutumés à s'habiller et à causer comme des adultes sont souvent frustrés, comme adolescents, de voir contrarier la maturité qu'on leur a imposée alors qu'ils n'étaient que des enfants. »⁴

John Mitchell, de l'Université d'Alberta, a écrit un ouvrage provocant, *The Adolescent Predicament*⁵ (*La Situation difficile de l'adolescent*), dans lequel il déclare qu'on ne permet pas aux adolescents, surtout les plus âgés, de fournir à la société un apport valable, bien qu'ils en soient capables. L'adolescence est en grande partie gaspillée, dit Mitchell, parce que nous exigeons de l'adolescent qu'il reste tranquille, qu'il s'adonne à des passe-temps sans importance et évite d'avoir des ennuis. « Ce qui rend difficile la situation des adolescents, déclare-t-il, c'est qu'ils n'ont pratiquement aucune occasion d'accomplir une action (légale) qui ait quelque importance. »

Dans cette perspective, nous sommes d'avis que le conflit entre adolescents et adultes provient, entre autres raisons majeures, de ce que les adultes ne savent pas percevoir l'émergence de l'adolescence, ni comment réagir à cette réalité. Plusieurs adolescents grandissent sans qu'on ne les aide guère. Qui pis est, on en dissuade plusieurs de grandir. Les adultes ne peuvent nier la réalité des changements physiques qui s'opèrent chez les adolescents; et, cependant, ils ne sont pas disposés à leur accorder un statut égal. Plusieurs adultes préfèrent tout bonnement garder leurs adolescents dans les limbes.

Le professeur Richard Barbieri est d'avis que les jeunes « doivent sortir de l'enfance crédule, traverser une période de désillusion et de doute, pour déboucher sur le discernement

3. ELKIND, 1981: 135.

4. ELKIND, 1981: 135.

5. MITCHELL, 1975.

de l'adulte »⁶. Les adolescents doivent avoir assez d'espace pour se développer et devenir des adultes à part entière : une vie qui ne se développe pas, est une vie anormale. Un milieu qui oblige un enfant à demeurer dépendant, le prive de la possibilité de se développer et de devenir un adulte. Ce livre est centré sur le refus de cette éventualité.

Notre recherche a identifié plusieurs phénomènes critiques qui ont des liens directs avec la suppression de l'émergence de l'adolescence. Nous avons constaté que les adolescents perçoivent d'ordinaire les adultes comme étant indifférents à leurs problèmes, et ils leur reprochent de souvent ne pas les prendre au sérieux. Certains vont même jusqu'à affirmer qu'une mentalité anti-adolescent prévaut chez les adultes. De là viendrait que plusieurs parmi eux se sentent étrangers à leurs institutions, telles que la famille, l'école et l'Église. Les conséquences peuvent être graves. Le psychologue Derek Miller, à ce propos, émet le commentaire suivant : « la distance et l'incompréhension entre parent et adolescent, le foyer et l'école, le maître et l'élève, représentent une menace pour l'avenir de la société »⁷.

À propos de l'enquête

En répondant à notre enquête, Projet jeune Canada, les jeunes Canadiens nous ont donné d'eux-mêmes un portrait « tracé de l'intérieur ». Ils nous ont fait connaître leurs valeurs, leurs sources de plaisir et les domaines qui les inquiètent davantage. Ils ont dévoilé leurs opinions sur la religion et sur le sexe. Ils nous ont communiqué leur vision du Canada. Ils nous ont exprimé leurs craintes et ce qu'ils attendent de l'avenir. Depuis que ces adolescents se sont prononcés, nous sommes renseignés sur plusieurs de ces sujets. Ces jeunes, au nombre d'environ 3 600, ont été scientifiquement sélectionnés à travers tout le pays. Ils proviennent de 152 écoles choisies au hasard dans cinq régions du Canada. L'enquête a été menée par des conseillers en orientation ou par des personnes désignées par eux. La participation des étudiants était libre et on leur garantissait l'anonymat et la confidentialité.

6. BARBIERI, 1978 : 505-508.

7. MILLER, 1969 : *Introduction*.

Nous avons décidé de nous concentrer sur les adolescents de seize à dix-neuf ans, plutôt que d'embrasser tous les âges de l'adolescence, vu que nous étions intéressés à étudier la « génération montante », celle qui est au seuil de l'âge adulte. Nous n'ignorons pas, tout comme plusieurs observateurs dont Mitchell, qu'il y a de profondes différences entre la manière de vivre et les besoins des adolescents plus jeunes et des adolescents plus âgés⁸. Quand dans cet ouvrage nous parlons d'adolescents, nous nous référons de façon précise à ceux qui ont entre seize et dix-neuf ans. (On trouvera en appendice tous les détails de notre méthodologie).

Nous avons composé notre questionnaire de façon à obtenir un profil de jeunes qui comprenne leurs attitudes, leurs valeurs, leurs croyances, leurs points de vue, leurs attentes et leurs comportements. Le questionnaire avait quinze pages et renfermait plus de trois cents chefs d'information. Il a toutefois été conçu de façon à ce qu'on puisse y répondre assez facilement; et il semble qu'en moyenne on ait pu le terminer dans environ 35 minutes. Les adolescents ont été invités à ajouter aux réponses leurs commentaires personnels. Plusieurs l'ont fait et leurs réflexions sont parsemées dans ce livre.

Les 3 600 étudiants qui ont répondu nous fournissent un échantillonnage à la fois assez vaste et assez représentatif du groupe 16-19 ans pour que nous fassions des généralisations précises qui vailent pour la population du Canada. Un échantillonnage de cette taille nous permet d'obtenir des résultats d'une précision qui se situe aux environs de trois pour cent, soit dix-neuf enquêtes sur vingt.

Les lecteurs qui seraient intéressés à connaître l'analyse des données et la vérification des hypothèses, devront tenir compte de trois points brefs concernant les données présentées dans ce livre.

Premièrement, les constatations sont présentées d'une manière descriptive assez directe. Nous nous sommes efforcés de les intégrer dans une recherche déjà faite, au lieu de poursuivre des analyses fouillées dans le livre même. Ces analyses seront effectuées au cours des quelques prochaines années et nous en ferons rapport dans les revues spécialisées appropriées.

8. MITCHELL, 1975: 35.

Deuxièmement, la thèse, selon laquelle l'adolescence est la période où l'on passe de l'enfant à l'adulte, sert de cadre pour interpréter les données et généralement pour comprendre les constatations. Nous ne cherchons pas à vérifier la thèse d'une manière *directe* et empirique. Voilà une autre tâche qui reste à accomplir. Nous nous contentons d'affirmer que la thèse rend compte des faits dont nous disposons.

Troisièmement, nous ne nuancions pas beaucoup selon les régions et à l'intérieur de celles-ci (v.g. selon le sexe ou la classe sociale). Des analyses de ce genre viendront plus tard et, pour l'instant, nous supposons qu'un nivellement culturel considérable s'est produit chez ceux qui ont pris part à l'enquête. Cette hypothèse se fonde en partie sur des études récentes qui comparaient les jeunes du Québec à ceux du reste du Canada. Ces études ont révélé qu'il y avait peu de différence chez ces adolescents en ce qui concerne leur sentiment d'avoir leurs vies en main⁹, leur manière de concevoir les rôles des époux¹⁰; elles indiquent qu'il y a une homogénéisation prononcée des attitudes, des croyances, des valeurs et des pratiques¹¹.

Nous avons, comme autre motif pour chercher à demeurer honnêtes mais mesurés dans notre analyse des données, notre volonté d'étendre les résultats de ce Projet jeune Canada à un vaste auditoire canadien. Nous croyons que les adolescents nous ont livré un message qui demande à être entendu. Nous avons tous eu une expérience de première main de l'adolescence. Nous sommes tous en quelque sorte engagés vis-à-vis des adolescents. Et, cependant, plusieurs parmi nous ne comprennent pas bien ce que nous avons vécu au cours de « ces années ». Et ce qui arrive aux adolescents d'aujourd'hui nous laisse souvent perplexes. Ce livre a été écrit dans le but de dissiper un peu de cette confusion.

9. GRABB, 1980.

10. HOBART, 1981.

11. Voir, par exemple, McLuhan, 1964; Elkind, 1981: 74-75.

1

L'ÉMERGENCE

Les années de l'adolescence

*Ma mère ne m'a jamais pardonné
d'avoir atteint la puberté.*

(Un professeur âgé de cinquante-six ans).

Des façons contradictoires de juger la situation des adolescents

Notre enquête nationale sur les adolescents canadiens nous a valu de bonnes et de mauvaises nouvelles. Les bonnes nouvelles concernent les jeunes eux-mêmes: dans l'ensemble, tout chez eux nous porte à croire qu'ils vont répondre à nos attentes. Ils partagent les valeurs dominantes. Ils font grand cas des gens et des relations. Ils veulent jouer un rôle important dans la vie de la nation. Un adolescent de seize ans déclare :

Ma génération doit faire face à des menaces et des problèmes qu'aucune autre génération n'a eu à affronter et il est temps que nos parents et nos aînés s'en rendent compte et essaient de le comprendre.

La plupart des jeunes, bien que leur avenir les inquiète, ont confiance en eux-mêmes. Voici le commentaire d'un jeune Québécois de quinze ans :

Je crois que la meilleure manière d'être heureux, c'est d'être soi-même et de se rassurer avec ce que l'on est. Tout comme vous pourriez envier quelqu'un, les autres pourraient vous envier à leur tour. Il nous arrive rarement de nous penser grands, et pourtant nous le sommes tous.

Les mauvaises nouvelles, chose étonnante, concernent les adultes et leur rôle dans la vie des adolescents. Alors que les adultes ont essayé d'inculquer des principes de morale, ils se sont souvent montrés coupables d'hypocrisie. Ils ont exigé des adolescents plus qu'ils n'ont exigé d'eux-mêmes. Ils ont, par exemple, établi pour la sexualité des adolescents des normes bien différentes de celles qu'ils se sont fixées pour eux-mêmes. Ils ont exigé l'égalité entre les races et, cependant, ils manifestent une intolérance qui dépasse celle des jeunes.

Les adultes ont en outre essayé d'inspirer des rêves à leurs enfants, tout en sachant fort bien que plusieurs jeunes ne pourraient jamais les réaliser. Les adultes ont préparé les adolescents à la désillusion et à la déception. Tout comme les adultes des années 60, la génération des aînés devra s'accommoder de la réaction.

Ce qui est peut-être le plus lourd de sens, c'est que l'étude a mis en évidence un problème que nous croyons être la clef pour comprendre en grande partie le conflit qui caractérise tellement les rapports entre adultes et adolescents. Ce problème, la plupart des adultes le connaissent bien pour avoir été les premiers à l'expérimenter. Et pourtant, chose étonnante, ils en parlent rarement et les media y prêtent peu d'attention. Il s'agit d'un problème qui rend triste la vie et parfois en fait une expérience pénible pour tous les enfants, mais particulièrement dévastatrice pour les adolescents.

Pour parler simplement, ce problème vient de ce que les adultes n'arrivent pas à laisser les jeunes atteindre l'âge d'homme. Autrement dit, les adultes les empêchent de percer. Ce problème refait constamment surface, comme le signale un jeune du sud de l'Alberta, âgé de seize ans,

bien des adultes comprennent mal les adolescents. Ils croient qu'ils sont plongés dans la drogue, le sexe et l'alcool. Or, certains le sont mais la plupart ne le sont pas. J'espère que notre génération, une fois devenue adulte, lorsque nous aurons des enfants, saura accorder

aux adolescents plus de chance que cette génération d'adultes nous en a laissée.

Un jeune homme de Terre-Neuve, âgé de seize ans, parle au nom de plusieurs autres adolescents :

Je souhaiterais que les opinions des adolescents soient prises plus au sérieux, surtout en ce qui concerne la politique. Nous formons un groupe minoritaire semblable à celui des femmes d'il y a cent ans. Il se peut que, dans cent ans, nous obtenions, entre autres droits, celui de voter.

Un jeune de dix-huit ans, de la côte-ouest, fait ce commentaire encore plus pittoresque :

Depuis cinq ans je suis adolescent; et c'est la première fois qu'on me demande mon opinion sur une toute autre chose que la drogue.

Ce problème de l'émergence est au centre de l'interprétation des résultats de l'enquête: il mérite d'être examiné de plus près.

Deux versions d'une même histoire

Les années de l'adolescence sont souvent loin d'être une bénédiction pour tous ceux qui les vivent. Les parents et les autres adultes les perçoivent comme des « années orageuses et tourmentées ». Les parents qui décident d'avoir des enfants considèrent comme pratiquement inévitables les conflits et les tensions: c'est le prix à payer pour l'éducation. Plus d'un parent qualifie ces années de « redoutables ». Au terme de ces années, les mères et les pères, las de s'être battus, se consolent quelque peu de les voir enfin révolus. L'interprétation que donnent les adultes de l'adolescence nous est bien connue. Elle se ramène à peu près à ce qui suit.

La version des adultes

Dans les années de leur adolescence, les fils et les filles qui faisaient la joie de leurs parents et des autres adultes, semblent s'être transformés. Leur comportement varie depuis la chaleur et l'ouverture jusqu'à l'indifférence et à l'absence de contact. Quand ils se décident à parler, ils prennent souvent un ton cassant ou évasif. On obtient difficilement

d'eux des réponses franches. Ils sont souvent impolis et insensibles aux sentiments des parents et des autres personnes. Ils insistent d'ordinaire pour avoir leur coin retiré où ils préfèrent avoir des activités avec leurs amis plutôt qu'avec le reste de la famille. Souvent les parents se demandent « où ils ont bien pu trouver ces amis ».

Il est difficile d'apprendre quoi que ce soit aux adolescents, au dire des adultes : ils croient tout savoir. Ils veulent toutes sortes de liberté, mais ils refusent d'accepter des responsabilités. Ils n'ont qu'une chose en tête : s'amuser — la musique, les parties et les rendez-vous. Ils sont égocentriques. Ils ne prennent au sérieux ni l'école, ni la vie. Et ils ne cessent de demander de l'argent. Les adolescents causent beaucoup d'inquiétude, d'angoisse et de peine. Il leur arrive de s'attirer des ennuis à l'école et même d'avoir un accrochage avec la police. Parfois, ils mettent dans l'embarras. Et puis, il y a le problème de l'alcool, de la drogue et du sexe. Les adolescents sont souvent comme déchaînés. Les adultes ne savent pas ce qu'ils vont devenir. À certains moments, les mères et les pères ont la nostalgie du temps où leurs adolescents étaient jeunes, adorables et dociles. Parfois ils regrettent purement et simplement d'avoir eu des enfants.

Mais, les parents se font dire par leurs prédécesseurs qu'ils doivent essayer de se montrer patients et compréhensifs. Les spécialistes leur rappellent que la période de l'adolescence est le résultat « de la phase de développement, du milieu étroit et de la transformation physiologique »¹ de leurs enfants. On leur affirme que, chez la plupart des adolescents, après les « années terribles » vient une autre transformation. Lorsque les jeunes atteignent les dernières années de leur adolescence, ou le début de la vingtaine, ils sont adaptés à leur condition nouvelle d'adulte. Comme par miracle, ils redeviennent normaux, aimables et d'un commerce agréable. Ils se rendent compte que leurs parents savaient bien des choses.

On exhorte les parents à tenir bon, en leur prédisant que le jour viendra où leurs fils et leurs filles leur diront : « Maman et papa, je me demande comment vous avez pu me tolérer ». Et les mères et les pères soupireront d'aise, tout en se disant qu'ils se seraient dispensés volontiers de toute cette expérience.

1. MITCHELL, 1975 : 21-22.

Vous n'avez là, bien sûr, qu'une esquisse à grands traits de la version des adultes. Mais, fondamentalement, l'intrigue se ramène à ceci : pendant quelques années, bien des jeunes ne sont pas vraiment humains. Comme l'a décrit un auteur, les parents ont l'impression qu'il s'agit d'un « fossé non pas entre les générations, mais entre les espèces ». On rappelle néanmoins aux parents qu'ils doivent regarder ces adolescents récalcitrants dans le contexte de la période difficile qu'ils vivent. Les adolescents finiront par « revenir » et donner à l'histoire un dénouement heureux.

Seulement, cette explication genre « larmes et acclamations » correspond exclusivement au point de vue des adultes. Elle est croyable parce que fournie par des gens crédibles — les adultes — et semble rendre compte de faits connus. Il n'en reste pas moins flagrant que les points de vue des adolescents manquent dans cette version. Examinons donc un instant ces mêmes « faits » sous un angle qui avantage l'adolescent.

La version des adolescents

On pourra entendre les adolescents dire que ces années de l'adolescence sont passionnantes mais sûrement les plus difficiles. Les jeux sont faits d'avance à leur désavantage. La société semble présumer que les parents sont parfaits ou presque ; les professeurs, les chefs de groupe, les employeurs, la police, les ministres ou les prêtres sont perçus comme ayant toujours raison, uniquement parce qu'ils sont adultes.

Quand les adolescents étaient plus jeunes et plus nettement différents des personnes mûres, les adultes se sentaient plus en sûreté. Après tout, les enfants, on peut les prendre et les serrer dans ses bras, les contrôler et les discipliner. Ils savent peu de choses et interrogent beaucoup. Les adultes contrôlent leurs vies. Ce sont les parents qui décident de la manière et du lieu où ils passent leur temps. On leur dicte comment s'habiller, ce qu'ils doivent dire et comment se comporter. Le sexe est gardé sous clef derrière les portes de la chambre des adultes. Les enfants ne sont pas traités comme des égaux mais comme des biens que l'on possède. Les autres adultes parlent d'eux comme des enfants d'un tel ; leur mère et leur père les appellent *mon* bébé, *mon* fils, *ma* fille.

Mais lorsqu'ils entrent dans l'âge adulte, tout change. Bien des parents et d'autres adultes semblent fâchés de les voir grandir et désireux de continuer à les traiter comme des enfants. Quand ils ne sont pas d'accord sur les réponses qu'on leur donne, on les traite d'effrontés et d'impolis, voire des provocateurs. Les adolescents veulent encore être embrassés et étreints, mais plus comme des « petits enfants adorables ». Ils veulent qu'on leur fournisse des suggestions et des lignes de conduite, mais pas qu'on leur commande comme à des soldats, ni qu'on les traite comme des caniches que les adultes tiennent en laisse.

Les gens plus âgés disent qu'on ne peut rien dire aux adolescents. Cela s'explique en partie par le fait que les adolescents apprennent beaucoup de choses et aimeraient bien qu'on leur permette de partager leur savoir plutôt que de toujours demeurer à l'écoute des adultes, dont les connaissances sont discutables. Socialement parlant, plusieurs d'entre eux deviennent plus habiles que les parents, souvent pour avoir connu une plus grande diversité de styles de vie. Au point de vue physique, ils entrent dans la fleur de l'âge alors que bien des parents et des adultes en sont chassés. Les adolescents découvrent et explorent la sexualité. Ils commencent à prendre conscience de leur individualité, et à ne plus se percevoir comme appartenant aux autres. Et alors ils se demandent comment ils sont devenus ce qu'ils sont et commencent à réfléchir à ce qu'ils vont devenir.

Toutefois, il n'est pas rare que les parents ne « laissent » pas les adolescents devenir adultes. Les adultes rendent pénible la situation de l'adolescent : ou bien ils s'opposent directement à leur entrée dans l'âge adulte, ou bien ils sont complètement dépassés par ce phénomène.

Ils veulent encore appliquer, mais mal à propos, les règles de l'enfance :

- donner des ordres au lieu d'inviter à discuter ;
 - exiger que les pensées et les faits intimes soient dévoilés ;
 - obliger à comparer — en temps passé en leur compagnie — la fidélité aux amis et la fidélité aux siens ;
 - insister pour que l'on rende compte de son emploi du temps ;
 - accuser d'égoïsme quand sont contrecarrés leurs désirs.
- Et puis, évidemment, ils ne cessent de se faire du souci :
- à propos de l'emploi que les adolescents font de leur temps,

- et de la façon dont ils ne doivent pas l'employer;
- au sujet de ce qu'ils deviendront et de ce qu'ils pourraient ne pas devenir.

Quand les adolescents ont des amis, tout comme quand ils n'en ont pas, les parents s'en font.

Que les adolescents passent leur temps avec des compagnons de leur sexe ou du sexe opposé, de toute façon cela les inquiète.

La nature de l'émergence

La version des adolescents attire l'attention sur la très grande difficulté qu'éprouvent les adultes à reconnaître l'émergence de l'adolescence et à s'y adapter. Qu'est-ce au juste que l'émergence? Vivre, c'est en quelque sorte émerger, ne pas cesser de devenir autre. Il suffit de choisir quelques instantanés dans le vidéorama d'une biographie caractéristique pour en récapituler l'histoire. Au bébé succède un bambin qui, à sa première journée d'école, devient un enfant loquace et curieux. Mais à la fin de la sixième du primaire, cette personne qui perçait est en grande partie disparue, faisant place à une autre apparence et à un autre style de vie qui, à leur tour, seront à peine reconnus à la remise des diplômes du secondaire. Et l'émergence se poursuit avec la préparation à la carrière, avec l'entrée sur le marché du travail, le mariage et la naissance des enfants. Le portrait des finissants du secondaire, comme un vieux journal intime, nous rappelle d'une façon concise et poignante, combien précaires sont les liens physiques, sociaux et psychologiques qui unissent le passé et le présent. Les anciens compagnons de classe ont changé d'air, de conduite et d'opinions: ils ne sont plus les mêmes. Et pourtant, le photogramme n'est pas terminé: il reste encore des images pour nous faire voir un individu grisonnant, ses petits-enfants, sa retraite et, finalement, l'entrée imminente dans la zone la plus mystérieuse de toutes, celle de la mort. En revenant sur le passé, il appert que seule, peut-être et avant tout, la mémoire² nous relie au passé.

La vie est une émergence et un devenir continuels. Nous ne faisons pas seulement que vieillir: nous ne cessons de

2. Pour un excellent exposé de ce point de vue, voir PETER BERGER, 1963: 106.

devenir quelque chose de nouveau. Les années de l'adolescence ne sont pas les premières à signaler l'émergence. Elles sont, cependant, très importantes parce qu'elles représentent la tranche de vie où les jeunes deviennent des êtres humains à part entière. Après avoir été traités, pendant plus d'une décennie, « d'adultes prématurés », considérés comme inférieurs en expérience, inférieurs physiquement, intellectuellement, émotivement et spirituellement, les adolescents deviennent les égaux de ceux qui, jusque-là, se déclaraient supérieurs et imposaient leur autorité. Les changements multiples qu'ils vivent leur indiquent que le moment est venu pour eux de dire adieu à l'enfance.

La création sociale de « l'adolescence » n'a pas facilité ce passage de l'enfant à l'adulte. Il arrive souvent qu'on confonde « adolescence » et « puberté ». Alors que la puberté a trait à une période précise de la croissance physique et de la maturation sexuelle, on a inventé le mot « adolescence » pour désigner la période qui va du début de la puberté au commencement de l'âge adulte. Ce qui est intéressant, c'est que des anthropologues, tels que Margaret Mead et Ruth Benedict, ont fait remarquer que, dans bien des cultures, on passe de l'enfance à l'âge adulte, sans brusque changement. C'est un processus sans heurts, « continu »³. De fait, dans presque toutes les sociétés, les enfants avaient coutume de devenir des adultes, sans passer par l'adolescence⁴. On s'attendait à ce que les jeunes se marient et subviennent à leurs besoins très tôt. Mais la révolution industrielle et les progrès de la technologie ont rendu nécessaire une scolarité plus prolongée. Résultat : l'intervalle entre la maturité biologique et la reconnaissance du statut d'adulte a rallongé et on a inventé le mot « adolescent » pour décrire cette période durant laquelle, comme dans une sorte de limbes, les jeunes ne sont ni des enfants, ni des adultes.

Il est d'une importance capitale que le fait de déboucher de cette étape hybride de l'adolescence, de même que celui de l'émergence en général, mobilise beaucoup plus que l'initiative et les capacités de celui qui la franchit. On n'évolue pas dans un vide social : c'est un processus où les autres exercent

3. MEAD, 1950 ; BENEDICT, 1950.

4. Voir, par exemple, FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983 : 416.

une influence profonde. À titre de parent, de conjoint ou d'amis intimes, ils jouent parfois un rôle de premier plan dans nos vies. En d'autres cas, l'impact qu'ils ont sur nous provient de l'autorité qu'ils ont sur nous, comme professeurs, agents de police ou chefs religieux.

Au moyen âge, il arrivait que l'on formât des bouffons en enfermant des enfants dans des boîtes et en les nourrissant de force. À mesure qu'ils grandissaient, leurs os tordus prenaient des formes étranges et amusantes⁵. À des degrés divers, nous avons tous rencontré des individus qui ont influencé notre émergence d'une manière tantôt positive, tantôt négative. Nous louons ou nous accusons un parent, un professeur, un époux, un ministre du culte, un employeur ou un ami. Certains parmi eux ont inspiré notre croissance; d'autres l'ont retardée. Les uns nous ont « aidés à nous dépasser »; les autres nous ont « rabaissés ». Et malheureusement, les parents sont souvent parmi les plus coupables d'avoir enfermé en boîte. Les adultes peuvent aussi bien faciliter l'émergence ou la rendre plus difficile.

Une partie de notre dernier chapitre sera consacrée à décrire plus en détail l'émergence de l'adolescence, en particulier à montrer à grands traits comment les adultes et les institutions pour adultes suppriment l'émergence, et à proposer une méthode pour que, grâce à la collaboration entre parents et adolescents, l'émergence soit réussie. Notre étude ne se présente pas comme un manuel pratique destiné aux parents qui « forment » des adolescents. Nous croyons cependant que nos conclusions diminueront les craintes que l'adolescence inspire aux adultes et qu'elles leur fourniront des indications utiles pour améliorer leurs rapports avec les adolescents. Nous n'avons pas non plus l'intention de tracer un plan que doivent suivre les adolescents durant les années de leur âge. Nous espérons, néanmoins, que nos remarques et nos conseils aideront les jeunes à se mieux comprendre, à mesure qu'ils s'acheminent vers leur avenir.

Mais, auparavant, nous voulons entendre les adolescents du Canada nous donner leurs opinions sur leurs valeurs, leurs amusements, leurs soucis et leurs attentes.

5. Cité dans BANGHMAN, 1972: 10.

LES VALEURS:

2

Qu'est-ce qui est important pour les adolescents ?

Apparemment, nous avons changé: en réalité nous sommes ce que nos parents étaient à notre âge.

(Une adolescente de dix-huit ans).

Les valeurs et leurs sources

Vers la fin de 1984 un groupe de 27 pédagogues et savants américains, dans une déclaration faite à l'occasion de la fête de l'Indépendance, s'alarmaient du nombre grandissant de « meurtres, de suicides et de naissances hors mariage ». Les chiffres, disaient-ils, avaient augmenté plus rapidement que chez les adultes. Les membres de ce groupe s'en prenaient aux écoles des États-Unis, leur reprochant leur silence et leur manque de vigueur dans la formation du caractère. Ils demandaient de corriger cette situation par une plus grande sévérité dans les promotions, une plus forte discipline ainsi que des subsides accordés aux institutions concurrentes privées¹.

1. Communiqué de l'Associated Press, 21 novembre 1984.

Ces plaintes ne sont pas nouvelles. L'inquiétude majeure qu'inspire chaque nouvelle génération concerne les valeurs. Notre société devient presque paranoïaque à la pensée que la génération suivante puisse rejeter les valeurs auxquelles les parents et les grands-parents étaient le plus attachés. Chaque génération nouvelle est observée avec anxiété: elle passe pour plus décadente et moins responsable que les précédentes.

Prenons par exemple une valeur qui a toujours été respectée, comme l'honnêteté. Dans un sondage Gallup de 1968, 44 p.c. des Canadiens répondaient avoir l'impression que cette vertu était à la baisse. Seulement 13 p.c. y voyaient une amélioration. En 1982, un pourcentage encore plus élevé, 66 p.c., jugeaient que la même valeur déclinait, et seulement 11 p.c. estimaient qu'elle progressait².

Il est peu probable qu'une nouvelle génération ait jamais été considérée comme supérieure à la précédente. Seuls des historiens ont pu prétendre pouvoir se prononcer sur ce point. Un éducateur, Anthony Kerr, a dit: « Je connais assez bien l'histoire des derniers vingt-cinq siècles et je ne puis me rappeler une époque où les aînés ont été entièrement satisfaits des jeunes... Et pourtant, le monde a continué, apparemment pas plus mauvais qu'avant »³. Pour l'essentiel, nos conclusions confirment l'opinion de Kerr.

La situation au Canada

Le psychologue social Milton Rokeach, qui fut professeur à l'Université Western en Ontario, a fait sur les valeurs une recherche approfondie qui peut nous aider dans notre étude. Il a identifié deux sortes de valeurs: les valeurs terminales et les valeurs instrumentales. Les premières représentent les buts ultimes (*end-states*) qu'un individu cherche à atteindre. Les secondes représentent les moyens choisis pour y arriver⁴.

Nous avons demandé à des adolescents canadiens de mesurer l'importance de certaines valeurs. Du travail de Rokeach, nous avons tiré huit valeurs terminales: une vie confortable, exaltante, la vie familiale, la liberté, l'amitié, être accepté

2. Institut canadien d'opinion publique, 1^{er} décembre 1982.

3. KERR, 1964: 168.

4. ROKEACH, 1975.

par Dieu, aimé et considéré. (Pour Rokeach, être accepté par Dieu, c'est être sauvé: cette valeur nous a paru trop vague). Nous avons ajouté trois valeurs que nous croyons particulièrement pertinentes pour les jeunes: la popularité, l'intimité et le succès. De même, nous avons utilisé huit des valeurs instrumentales de Rokeach: la propreté, l'indulgence, l'honnêteté, l'imagination, l'intelligence, la politesse, la confiance méritée et le travail acharné.

Le lecteur n'a pas besoin d'être familier avec les ouvrages des psychologues sociaux pour identifier certains sentiments qui sont très estimés dans notre société. Mais il faut se demander quelle importance les adolescents leur accordent.

Les valeurs terminales (end-states)

L'amitié et l'amour

À en juger par l'importance que notre culture accorde aux relations humaines et à l'amour, avoir des amis et être aimé sont les deux traits sur lesquels les adolescents canadiens insistent le plus. (Voir le tableau 2.1). Ces constatations ne s'appliquent pas aux jeunes froids, durs, à ceux qui restent hors de l'atteinte des adultes qui s'intéressent à eux. Mais elles indiquent que derrière la façade d'adolescents en apparence indépendants et froids se cachent un grand besoin de compagnonnage et le sentiment d'importer à quelqu'un. Par exemple, une jeune fille de dix-sept ans, des Maritimes, déclare:

Je déteste les gens distants et leur façon impersonnelle de communiquer: ils semblent avoir très peu de chaleur et beaucoup d'incompréhension.

Un adolescent de 10^e année, du Québec, le souligne avec force:

L'amour fait toute la différence. Les délinquants sont des rebelles. Ils le sont par suite d'un manque de compréhension et d'amour. Aimons-nous donc les uns les autres pour bâtir l'avenir.

Un garçon de seize ans du Nord de l'Ontario, abonde dans le même sens:

Les adolescents d'aujourd'hui devraient écouter leurs parents davantage afin de recevoir davantage. Je ne pense

TABLEAU 2.1 *Les valeurs terminales par région*

**Pourcentage des jeunes qui les jugent
« très importantes »**

	<i>Le Canada</i>	<i>C.B. Prairies</i>	<i>Ontario</i>	<i>Québec</i>	<i>Les Maritimes</i>	
L'amitié	91	91	92	91	90	92
Être aimé	87	83	86	87	88	89
La liberté	84	87	83	86	81	87
Le succès	78	82	76	80	75	79
La vie confortable	75	77	70	82	68	78
L'intimité	68	68	66	69	67	70
La vie de famille	65	64	66	70	59	67
La vie exaltante	58	62	57	66	47	60
Être accepté par Dieu	41	33	48	47	27	49
La considération	41	33	37	42	49	36
La popularité	21	21	19	24	19	23

pas à des choses concrètes, comme des bicyclettes, des habits, mais à l'amour mutuel au lieu des malentendus et de la haine.

John Mitchell a fait remarquer « qu'un des traits de l'image que nous avons du superjeune fait de lui quelqu'un de distant, d'indifférent, qui fait peu de cas des inconvénients des émotions profondes et d'une vive sensibilité ». Et il ajoute que « l'obsession frénétique du présent... trahit chez plusieurs une tentative répétée de briser l'élan vers l'intimité dans les relations »⁵. Elkind ajoute: « Il faut se rappeler que les adolescents restent attachés à leurs parents et qu'ils

5. MITCHELL, 1975: 76-77.

veulent qu'on s'occupe d'eux »⁶. Un jeune de quinze ans, de la région d'Ottawa, commente en ces termes :

Une personne ne reculera devant rien pour éprouver des sentiments ou pour être aimée. Croyez-moi, je sais ce que je dis.

Le vieux cliché, « les apparences sont trompeuses » s'applique parfaitement ici.

La liberté

La troisième valeur importante qui reflète bien la réalité de l'émergence de l'adolescence, c'est la liberté. Les adolescents ont un besoin conscient d'espace pour vivre et pour grandir.

Cette insistance sur la liberté pour s'épanouir ne doit pas être confondue avec un désir d'irresponsabilité : « fais ce que tu veux ». Les adultes, dont la mémoire est courte, ont trop longtemps interprété ainsi le désir de liberté chez les adolescents.

Comment vivre pleinement son individualité, si l'on n'a pas la liberté de penser par soi-même et d'agir de façon autonome ? Il est intolérable qu'un autre insiste pour contrôler les idées et la conduite dont on voudrait être maître soi-même. Peu d'adolescents sont prêts à consentir à ce genre de claustration, pas plus que nous-mêmes, lorsque nous étions en train de devenir des adultes.

Certes, les adolescents d'aujourd'hui ne sont pas différents. Un jeune de seize ans, du Québec, fait remarquer que :

La liberté, c'est quelque chose que chaque être humain désire. Les jeunes ont besoin de liberté pour percer, d'espace pour réaliser leur potentiel.

Les priver de leur liberté de « devenir », on le comprendra, est source de malaise et de conflit. Avec un idéalisme sans inhibition, une jeune francophone de 12^e année, d'une région rurale du Québec, écrit :

Nous les jeunes, nous voulons être libres. Faisons face à la vie avec nos propres moyens et nous trouverons nos propres solutions. Vous pouvez nous aider en créant plus d'activités et d'emplois. Nous en avons besoin. Mais nous pouvons nous débrouiller seuls.

6. ELKIND, 1981: 190.

Le succès et le confort

Viennent au quatrième et cinquième rangs, et sont jugés très importants par 75 p.c. des adolescents le « succès dans ce qu'on entreprend » et « une vie confortable ». Les jeunes Canadiens ont à coeur de bien faire ce qu'ils considèrent comme important. Ils s'efforcent d'exceller dans les activités qu'ils sont conscients d'exercer. Souvent, les parents s'inquiètent de ce que les jeunes ne se soucient pas de la qualité de leur rendement. Probablement, en préjugant des activités qu'ils considèrent comme appropriées pour leurs enfants. Il est vrai que ces jeunes ne sont peut-être pas avides d'obtenir les meilleures notes ou d'aider à la maison. Mais cela ne signifie pas qu'ils manquent de motivation. Leur train roule habituellement très bien, mais sur une autre voie ferrée. Le rôle des adultes ne consiste pas à leur inculquer le désir du succès, mais plutôt à encourager la réussite sur les voies que les jeunes jugent les plus importantes. Et la vie confortable, qui ne la désire pas? Même ceux qui décrochent de la société aimeraient avoir au moins la satisfaction de pouvoir lui tourner le dos. Mais on a beau répéter que notre nation est obsédée par le matérialisme, il ne faut pas oublier que la « bonne vie » importe moins aux adolescents que les amitiés et les joies de l'amitié.

L'intimité

En sixième place, et endossée par 70 p.c., vient l'intimité: cela ne doit pas nous surprendre. L'intimité est un élément essentiel de la liberté. Elle permet d'être seul avec ses pensées. Voilà pourquoi les adolescents ont besoin d'un espace bien à eux et du choix de l'aménager à leur guise. L'éternel conflit avec les parents au sujet de « la chambre en désordre » a fort peu à voir avec l'hygiène, mais il importe beaucoup pour la liberté et l'intimité.

Paul Copus, professeur de psychiatrie à l'Université de l'Alberta, est du même avis. En 1984, à la réunion annuelle de l'Association médicale canadienne, il a déclaré que les adolescents, dont la chambre fait le désespoir des parents, ne font que revendiquer, comme tout jeune animal, leur droit à un territoire, « en tenant leur chambre à leur goût, exactement à l'encontre du désir des parents »⁷.

7. *The Toronto Star*, 25 août 1984: A1.

En plus de permettre de s'isoler à volonté, l'intimité rend possible le choix des compagnons. Voilà pourquoi les adolescents n'aiment pas qu'on leur dise qui ils devraient choisir comme amis, ou encore qu'on leur impose de dire ce qu'ils viennent de faire ou s'appêtent à faire. Rendre ainsi compte est souvent démoralisant et humiliant pour n'importe qui. Et la réaction hostile des adolescents ici ne fait pas exception.

La griserie

Cette excitation dans la vie est hautement appréciée par près de 60 p.c. des jeunes. Une jeune fille de dix-sept ans, de la côte de la Colombie britannique, traduit bien cette disposition :

À mon avis, vous auriez pu poser un plus grand nombre de questions sur la *drogue*, le *sex* et le *rock* : c'est à ça que tous les jeunes pensent.

Si la griserie est évidemment importante pour un grand nombre d'adolescents comme pour beaucoup d'adultes, elle est énormément surestimée. Les jeunes, c'est vrai, veulent se griser, ils veulent s'amuser. Mais cela vient après des éléments moins spectaculaires, tels que l'amitié et l'amour. Par rapport à ces valeurs, la griserie demeure secondaire.

Être accepté par Dieu et estimé par ses semblables

Une minorité, environ 40 p.c., considèrent qu'être « accepté par Dieu » et considéré par les hommes leur importe beaucoup. Autant insinuer qu'être accepté et estimé par des amis chers importe plus qu'être religieux ou reconnu par les gens en général. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

La popularité

De la même façon, contrairement à notre stéréotype culturel, une faible proportion d'environ 21 p.c. accorde une grande importance à la popularité. Être accepté et respecté par ceux avec qui nous nous identifions, c'est-à-dire par ceux dont les idées sont pour nous décisives, semble importer plus qu'occuper un poste de commande ou plaire à tout le monde. Les adolescents d'aujourd'hui sont plus attirés par les vraies amitiés que par l'approbation de leurs égaux. Pour la plupart, être accepté de ses amis et goûter leur intimité est une

expérience préférable à la présidence de l'Association des étudiants. Cela indique peut-être une tendance nouvelle de la jeunesse: moins de conventionnel et plus d'individualisme⁸.

La vie de famille

Cette valeur terminale mérite une attention spéciale. En dépit de l'accent mis sur la famille dans la société canadienne, seulement 65 p.c. des adolescents admettent qu'elle est très importante pour eux. Vu que près de 90 p.c. apprécient hautement avoir des amis et être aimé, à notre avis, ces constatations indiquent qu'au moins pendant ces années-là la famille n'est pas une source de bonheur, de compassion et d'amour pour un bon nombre de jeunes Canadiens.

Certains diront qu'il fallait s'y attendre: « ce sont justement les années où ils se tournent vers leurs amis et réduisent momentanément l'importance de leur famille ». D'accord, mais cela ne suffit pas pour qu'on estime l'amitié aux dépens des valeurs familiales. Si les deux sont des sources importantes de joie, idéalement elles devraient procurer des satisfactions qui se complètent. Dans le chapitre 3, nous verrons que ce n'est pas le cas.

Les valeurs instrumentales: les « moyens préférés »

L'honnêteté

Quant aux valeurs qui concernent la manière de vivre, les jeunes Canadiens reflètent les idées conventionnelles. Même si les adultes s'inquiètent du déclin de l'honnêteté, elle est considérée comme très importante par 85 p.c. des adolescents. Et l'on imagine facilement le danger que représente ici l'hypocrisie chez les adultes. On enseigne aux adolescents l'importance de l'honnêteté. Et cependant, comme l'indiquent deux sondages mentionnés plus haut sur l'idée qu'on se fait de l'honnêteté, il est évident que les adultes sont assez malhonnêtes dans leurs rapports entre eux pour savoir que la pratique de l'honnêteté est en danger.

8. Voir, par exemple, SEBALD, 1981, vs COLEMAN, 1961.

TABLEAU 2.2 *Les valeurs instrumentales par région*

Pourcentage des jeunes qui les jugent « très importantes »

	<i>Le Canada</i>	<i>C.B. Prairies</i>	<i>Ontario</i>	<i>Québec</i>	<i>Les Maritimes</i>
L'honnêteté	85	78	87	86	83
La propreté	79	74	72	81	81
Le travail acharné	69	73	68	73	63
Être digne de confiance	68	73	75	78	45
L'indulgence	67	65	78	76	44
La politesse	65	67	65	72	51
L'intelligence	65	64	60	66	60
L'imagination	41	47	37	42	43

Les vertus bourgeoises

Les adolescents endossent ce qui est connu comme étant « les vertus bourgeoises typiques » : la propreté, la fiabilité, le travail acharné, l'intelligence. (Voir le tableau 2.2). Ils ont tendance aussi à valoriser les aménités sociales comme la politesse et l'indulgence. De même, les idéaux qui historiquement ont été considérés comme essentiels au système social canadien : la logique et l'ingéniosité, l'honnêteté dans les affaires et le respect des autres, la droiture et la probité semblent solidement implantées dans la génération montante.

L'imagination

Phénomène alarmant, l'imagination est la valeur la moins appréciée. Seulement 40 p.c. lui accordent un degré élevé d'importance. Au yeux de la majorité des adolescents, être vrai et droit importe plus qu'être créateur. On peut dès lors se demander ce que devient l'imagination précoce des tout-petits

et des enfants d'âge préscolaire. Qu'y a-t-il dans notre culture qui amène les adolescents à faire si peu de cas de l'imagination?

Nombre d'auteurs ont accusé nos écoles d'avoir étouffé plutôt que stimulé la créativité chez les jeunes. La télévision doit prendre une bonne part du blâme. Regarder la télé, disent les sociologues, est une activité passive et non expressive. Tourner la manette des postes ou presser le bouton sélecteur ne sont pas précisément des gestes créateurs. La plupart des programmes sont médiocres. On sait par ailleurs que les réalisateurs de la télé inventent des formules à succès qui sont copiées et répétées mille fois, en y ajoutant quelques variantes dans les décors et les interprètes.

On pourrait blâmer beaucoup de jeunes, et peut-être aussi leurs parents, pour l'importance qu'ils accordent aux emplois à temps partiel pendant l'année scolaire. Si la génération précédente avait plus de temps pour les activités artistiques ou de groupe, un plus grand nombre d'adolescents partent aujourd'hui de l'école l'après-midi pour occuper des emplois qui ne favorisent guère la créativité. Un exemple: bien des adolescents ont comme premier emploi de servir dans un restaurant McDonald, Harvey ou quelque autre qui vend du *fast-food*. Dans ce genre de travail, il s'agit de trouver la bonne recette et de la répéter avec précision, sans oublier que les clients comptent toujours sur l'uniformité. Faire un hamburger technologique avec un brin d'imagination est non seulement déconseillé, mais inacceptable.

Comment ne pas se demander si quelque chose d'irremplaçable, d'humain n'a pas, de quelque façon, été perdu en passant de l'enfance à l'adolescence? Supertramp décrit bien le phénomène:

Quand j'étais jeune, la vie me paraissait aussi merveilleuse qu'un miracle. C'était si beau, si magique. Tous ces oiseaux dans les arbres qui chantaient leur joie, leur allégresse et folâtraient en me regardant. Mais depuis, on m'envoya apprendre à être raisonnable, logique, responsable, pratique. On me montra un monde où je pourrais être si digne de confiance, si clinicien, si intellectuel, si cynique. Dites-moi, de grâce, ce que nous avons appris⁹.

9. *The Logical Song*, Almo Music Corp., 1979.

L'évaluation

En dépit de l'anxiété prévisible des adultes, causée par les changements dans les valeurs, tout changement grave dans les valeurs qui sépare les générations aura de quoi surprendre. Pour la simple raison qu'en donne le sociologue Frank Fasick de l'Université de Waterloo: « Les parents, l'école, l'Église et la communauté en général cherchent presque toujours à amener les jeunes à s'engager face aux valeurs, aux normes et aux coutumes qui constituent l'ordre social établi. Pour que se maintienne un ordre social, il est nécessaire qu'on se montre rarement indépendant à l'égard de ses valeurs »¹⁰. De plus, au cours de l'histoire, nos grandes institutions ont très bien réussi à transmettre les valeurs dominantes et à dissuader les dissidents. Voilà pourquoi la plupart des Canadiens et des Américains, par exemple, font dans le menu traditionnel des valeurs un choix plutôt prévisible.

La jeunesse des années 60 semble faire exception: son cas est intéressant à étudier. Aux États-Unis, au Canada et en Europe de l'Ouest, les media nous montraient alors les jeunes comme déçus des valeurs et des institutions des adultes, réclamant une contre-culture et se disposant à faire la révolution en politique.

Mais, comme l'admettait plus tard un observateur de ce phénomène: « J'avais oublié de noter qu'en même temps que dans la rue, leurs collègues de la contre-culture faisaient les manchettes, la grande majorité des jeunes, rentrés à la maison, travaillaient, allaient à l'école et faisaient leurs classes. Habituellement ignorés par les media, ces jeunes s'inscrivaient encore dans les collèges et suivaient leurs examens... encore incertains de trouver du travail leurs études terminées, encore conscrits et, en général, s'intégrant dans la société traditionnelle du neuf à cinq »¹¹. Et il ajoute que, vers la fin des années 60, un sondage a révélé les noms de ceux que les étudiants des collèges américains admiraient le plus. C'était, dans l'ordre, Edmund Muskie, Richard Nixon, Ted Kennedy et Billy Graham!

10. FASICK, 1984: 147-148.

11. BART, 1971: 13.

Nous n'écartons pas pour autant la possibilité, pour les minorités de jeunes, d'avoir un impact culturel et politique sur nos sociétés. Nous voudrions cependant souligner le fait que, même durant cette période qui a tellement mis en évidence la désaffection des jeunes à l'égard de la société, les valeurs et les styles de vie qui s'y rattachent sont demeurés chez eux en grande partie intacts¹².

Il est également intéressant de noter, comme le fait le sociologue canadien Kenneth Westhues, que les protestations des étudiants du Canada et d'ailleurs indiquaient « une exigence fondamentale de pouvoir vivre les valeurs de créativité, d'indépendance et d'autonomie ». D'après lui, et nous tenons à le souligner, « ils tenaient ces valeurs de leur environnement social »¹³. Et même là, on s'inquiétait non de la nature des valeurs transmises mais de l'échec à les réaliser. De fait, les chercheurs ont constaté que les parents de ces jeunes radicaux en politique étaient eux-mêmes le plus souvent des libéraux en politique¹⁴.

Bref, les institutions des adultes ont une influence considérable sur la formation aux valeurs chez les jeunes. Le Canada, sur ce point, ne fait pas exception.

Notre enquête a montré que ces valeurs terminales et instrumentales, considérées comme les plus importantes par les Canadiens adultes, sont aussi reconnues par la majorité des jeunes. Les analyses par région, comme nous l'avons indiqué, ainsi que le genre et la dimension des communautés n'ont révélé que des différences mineures. La persistance des valeurs à travers les générations a été remarquée également par les chercheurs américains¹⁵. En prenant les normes des adultes comme critères, on peut dire que la conclusion d'une jeune Torontoise de 10^e année semble exacte :

Ma génération est bonne. Nous ne sommes ni pires, ni plus rebelles que ne l'étaient nos aînés à notre âge.

Jusqu'ici, les recherches confirment cette opinion. La majorité des études centrées sur les adolescents « normaux » sont unanimes pour dire que ceux-ci ne sont pas des cas problèmes, qu'ils ne sont pas en crise, ni profondément

12. Voir, par exemple, WESTHUES, 1975.

13. WESTHUES, 1975: 401.

14. BLOCK et SMITH, 1968.

15. Comme exemple de telles études, voir RICE, 1981: 251-252.

troublés ou à la merci de leurs instincts, ou rebelles et qu'ils ne rejettent pas les valeurs de leurs parents¹⁶. Pour ce qui est des valeurs, les conclusions de l'enquête appuient l'affirmation des spécialistes de la famille, Flake-Hobson, Robinson et Skeen: « Croire qu'il y a eu dans notre société un désaccord profond entre la génération des adultes et celle des adolescents n'est qu'un mythe »¹⁷. Les différences qu'on observe relèvent davantage de facteurs comme la classe sociale et la religion que de l'âge.

Il semble que la remarque du légiste canadien Daniel Baum, faite à la suite de l'explosion des années 60, vaille encore pour aujourd'hui: « On a l'impression que le calme est revenu et que les jeunes ont retrouvé la place qui leur revient »¹⁸. Ce n'est pas l'âge d'or des dissidents. Le poète et musicien David Bowie, dans sa chanson *1984*, décrit la situation du rebelle des années 60 qui n'a plus sa cause aujourd'hui: « Je cherche la trahison que j'ai connue en 1965 »¹⁹.

Il y a quand même des indices de malaise. Même si les valeurs semblent demeurer, les jeunes Canadiens font des réserves sur la vie familiale. La famille arrive difficilement à satisfaire le sens de la liberté des adolescents, alors qu'en même temps, par une ironie peut-être tragique, ils font grand cas de la camaraderie et de l'amour.

L'amitié et la liberté sont leurs partenaires de danse préférées: de là surtout vient le conflit que l'émergence des adolescents déclenche à la maison. Dans leur famille, ils s'affirment en poursuivant ces deux valeurs en même temps. Les parents ont alors l'impression d'être repoussés hors de la piste. Ils regardent, anxieux de rappliquer pour demander la prochaine danse. Bien des querelles ont pour objet: qui devrait ou ne devrait pas être l'ami? Les parents s'inquiètent de l'influence qu'ont les autres adolescents sur leurs enfants. Ceux-ci voient cette interférence comme une atteinte à leur autonomie. Les accusations « vous n'avez pas confiance en moi » et « vous me traitez comme un enfant » transforment maints repas en engueulades.

16. RICE, 1981: 4.

17. FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983: 445.

18. BAUM, 1975: ii.

19. *1984*, Mainman, Chrysalis, Bewlay, 1973.

Ces entraves à l'émergence des adolescents, on les retrouve au niveau plus élevé des institutions. À cet égard, il est évident qu'elles se donnent pour tâche d'inculquer les valeurs dominantes nécessaires pour devenir un membre à part entière de la société canadienne. Mais il appert tout d'abord que souvent elles ne réussissent pas à découvrir et à développer les capacités individuelles. Dans son évaluation de « l'adolescent typique », le thérapeute Ted Clark nous met en garde au sujet du genre de personne que nous « produisons ». « [Il] a peu d'opinions basées sur l'expérience personnelle, sur la réflexion ou l'étude. Ses opinions sont plutôt celles que le jeune homme croit acceptable aux yeux de l'autorité... Peu sont capables de penser. Le cerveau de l'enfant, comme celui du perroquet, picore des bribes de renseignements... Ils manquent d'imagination, d'esprit créateur, et semblent avoir tendance à chercher ce qu'on attend d'eux, puis à le faire... Ils manquent de personnalité; ils n'ont rien à dire. »²⁰

Cette analyse ne se borne pas au milieu scolaire. Le groupe *The Who* a chanté la même opinion en quelques mots: « N'importe quel jeune peut bavarder: rares sont ceux qui peuvent dire quelque chose »²¹.

Notre incapacité à faire confiance à l'imagination et à l'esprit innovateur peut avoir des conséquences graves: l'impuissance, par exemple, à trouver des solutions neuves aux problèmes sociaux et personnels. Il y a vingt-cinq ans, Paul Goodman, dans son ouvrage *Growing Up Absurd*, signalait que les gens étaient tellement pris par la complexité des relations entre les institutions qu'ils étaient devenus incapables d'imaginer des solutions de rechange. « Nous semblons, disait-il, avoir perdu le génie que nous avons pour inventer des mesures nouvelles qui répondent à nos besoins les plus urgents. »²²

20. CLARK, 1975: 59-60.

21. *It's Hard*, Eel Pie Publishing limited, 1982.

22. GOODMAN, 1960: x.

3

LES PLAISIRS:

Ce qui fait la joie des adolescents

Ce qu'il y a de plus important dans ta vie, ce sont, je crois, tes amis. Ils peuvent échanger avec toi d'une tout autre façon que tes parents.

(Une élève de douzième année,
originaire de Regina).

Ce qui fait davantage leur bonheur

Alors qu'il travaillait à ce projet, un des auteurs a filé pour aller prendre de courtes vacances en Floride. Un après-midi, pendant qu'il s'abandonnait au soleil et au sable, deux adolescents ont attiré son attention. Ils marchaient d'un pas énergique et de temps à autre ils ajoutaient un pas de danse à leur enjambée. Lorsqu'ils s'approchèrent, la raison de leur entrain devint évidente: tous les deux écoutaient au casque. Ils étaient tous les deux branchés sur le même *Walkman*. Leur musique leur faisait partager la même expérience sonore. Ils faisaient abstraction de tout ce qui se passait autour d'eux. Ils étaient comblés: ils se trouvaient ensemble et avec leur musique.

Ces deux adolescents sur la plage faisaient ce que la plupart des jeunes goûtent davantage: *écouter une musique préférée en compagnie d'un ami.*

Les relations

En se basant sur la valeur accordée à l'amitié, l'amour et la liberté, l'enquête a révélé qu'au Canada les adolescents

TABLEAU 3.1 *Les sources de plaisir :*

« Quel plaisir vous procure(nt)...? »

Ont répondu : « un grand plaisir » (en pourcentages)

	<i>L'ensemble du pays</i>	<i>Les</i>			<i>Les</i>	
		<i>C.B.</i>	<i>Prairies</i>	<i>L'Ontario</i>	<i>Le Québec</i>	<i>Maritimes</i>
Les amitiés	74	77	77	77	68	75
La musique	72	81	71	79	61	72
Un ami/une amie	55	54	50	56	56	57
Les rendez-vous	50	48	49	54	44	53
Votre stéréo	47	58	46	53	35	48
Votre mère	46	46	39	47	53	42
Les sports	44	44	42	46	43	41
Votre père	39	40	33	40	44	35
La télévision	29	30	27	31	26	36
Vos grands-parents	28	29	28	29	27	29
Votre(vos) frère(s)	26	24	23	29	27	24
Votre(vos) soeur(s)	26	28	20	27	28	25
Votre voiture	22	25	25	24	18	18
Votre travail	20	17	15	19	26	14
L'école	15	17	11	17	15	16
Les groupes de jeunes	11	10	10	10	12	13
Fréquenter l'église (la synagogue)	8	7	8	9	6	11

trouvent le plus de plaisir dans deux domaines : les relations et la musique. Plus de 70 p.c. déclarent trouver « grand plaisir » dans leurs relations amicales.

Fait significatif, plus de la moitié des adolescents du pays affirment trouver une joie profonde dans leurs relations avec un ami ou une amie, ou dans leurs fréquentations. (Voir le tableau 3.1). Cette constatation vient confirmer une autre recherche. Une étude faite aux États-Unis sur 1 000 adolescents a constaté que la moitié des jeunes de douze à treize ans estimaient avoir été amoureux depuis deux ans, alors que deux tiers de ceux qui avaient entre seize et dix-sept ans déclaraient être amoureux depuis un an¹.

Tout en n'ignorant pas que ces rapports tâtonnants avec le sexe opposé oscillent entre l'extase et l'agonie, « au mieux », selon le groupe rock Atlantic Starr, l'importance qu'ils ont pour les jeunes en rupture avec les adultes ne doit pas être prise à la légère. La force d'un autre peut compenser la solitude et la vulnérabilité : « avec elle, je peux persévérer »².

Les autres personnes qui sont régulièrement en contact avec les adolescents ne s'en tirent pas aussi bien. Moins de la moitié des adolescents canadiens déclarent tirer un grand plaisir de la compagnie de leurs parents. Bien que, sur ce point, les mères l'emportent légèrement sur les pères, l'évaluation globale indique que seulement 40 p.c. des adolescents se plaisent « beaucoup » dans la compagnie de leurs parents. Comme le fait remarquer un adolescent de douzième année :

Je crois que la famille n'a pas le rôle important qu'elle devrait avoir. Les mères, les pères et les enfants ne sont pas aussi intimes qu'ils devraient l'être. Cette situation diminue le plaisir que les enfants ont avec leurs amis et accroît les soucis des parents.

Très souvent les parents se plaignent de ce que celui qui se charge davantage de discipliner la progéniture est aussi celui qui risque davantage d'essuyer sa colère. « La discipline, disent-ils, est une tâche ingrate. » Les recherches indiquent qu'en général, au Canada, les mères se montrent plus indulgentes envers leurs fils, et les pères plus indulgents envers

1. BRODERICK, 1966.

2. *Second to None*, Almo Music Corp., 1983.

leurs filles³. On pourrait déduire logiquement de là, si la thèse de la « discipline ingrate » est exacte, qu'au moment de l'adolescence, les garçons auront un penchant pour les mères, et les filles pour les pères.

Cependant, d'après notre enquête, tel n'est pas le cas. Les jeunes garçons ont plus de chances, mais avec une faible différence, de se plaire avec les mères (43 p.c.) qu'avec les pères (40 p.c.). Alors que les jeunes filles tendent actuellement à se plaire davantage avec les mères (49 p.c.) qu'avec les pères (38 p.c.). Dans l'échelle d'ensemble des adolescents, les soeurs et les frères, de même que les grands-parents se situent plus bas. À l'échelle nationale, seulement 25 p.c. déclarent se plaire beaucoup à fréquenter un cercle familial élargi. Cela s'explique, du moins en partie, par le fait que certains n'ont pas de grands-parents. Seulement 5 p.c. n'ont ni frère, ni soeur.

Il ne faut pas s'étonner de ces constatations au sujet des rapports entre enfants et grands-parents. Si les frères et les soeurs peuvent procurer camaraderie, affection et renseignements, ils peuvent également être une cause de stress. Une recherche faite par Walter Toman, par exemple, indique, que des enfants qui ont une différence d'âge de six ans ou plus, ont tendance à grandir comme des enfants uniques. Lorsque cet écart est moindre que six ans, il arrive souvent que ces enfants représentent une menace réciproque pour leur emprise et leur ascendant sur les parents. Il conclut de là que les conflits s'aggravent avec la proximité des âges. Mais, plus tard, dans la vie, au dire de Toman, ceux dont l'âge est plus rapproché vont se sentir plus près l'un de l'autre au niveau de l'émotivité⁴. Il n'est pas rare que les grands-parents et les adolescents ne se sentent pas à l'aise entre eux : en partie, parce que certains grands-parents ont tendance à prendre une part active dans l'éducation de la progéniture de leurs enfants. Un commentateur va jusqu'à affirmer que « rares sont les grands-parents qui réussissent à aider sans s'ingérer »⁵. À mesure que les adolescents prennent de l'âge, ils sont portés à accepter de nouveau plus volontiers les grands-parents ; et souvent les grands-parents font de même.

3. LAMBERT, YACKLEY et HEIN, 1971.

4. TOMAN, 1961.

5. RICE, 1981 : 377.

La musique

On ne saurait guère exagérer l'importance qu'a la musique pour les adolescents : elle est pour eux une des grandes voies du bonheur et de la liberté. Environ 70 p.c. disent que la musique est pour eux une source essentielle de réjouissance ; et la moitié précisent qu'ils éprouvent grand plaisir à écouter leur stéréo. (Voir le tableau 3.1). Aucune autre activité n'est comparable à la musique. Quelque 90 p.c. des adolescents ont répondu qu'ils écoutent de la musique « très souvent », alors que 1 p.c. seulement prétendent se laisser envoûter « rarement » ou « jamais » par la musique. Un adolescent de Saskatoon, âgé de dix-sept ans, reconnaît en ces termes la place qu'occupe la musique dans sa vie :

La musique joue un rôle important dans ma vie. Actuellement, je plonge dans le genre heavy metal. Mes parents me font la vie dure. Leurs parents n'ont pas aimé le rock'n roll d'Elvis, dès son apparition ; mais ils l'ont écouté quand même, sans que toutefois cela les touche. Eux, maintenant, ils rabaissent le hard rock ; mais je ne crois pas que cela nous affecte beaucoup.

On calcule que les adolescents passent en moyenne six heures par jour à écouter la musique de leur radio ou de leur stéréo⁶. De nos jours, ils passent une partie de ce temps ou peut-être davantage à regarder les vidéos de rock dont le marché connaît une très forte expansion. Les chercheurs nous disent que la popularité elle-même des adolescents s'explique par leur connaissance et leur usage de la musique populaire⁷.

Par comparaison, environ 60 p.c. des adultes déclarent qu'ils écoutent de la musique « très souvent »⁸. Mais il est sept fois plus probable que la musique, dans le cas des adultes, ne fait que servir de fond sonore à une autre activité, alors que plus souvent qu'autrement chez les adolescents elle occupe le « centre de la scène »⁹. Des constatations de ce genre reflètent le Canada dans lequel nous vivons. On n'a qu'à s'engager dans une rue typique pour que le volume outrancier d'un stéréo nous percuté les oreilles avec le rythme

6. ELKIND, 1981 : 89.

7. Pour les exemples étudiés, voir LARSON et KUBEY, 1983 : 16.

8. BIBBY, 1982.

9. LARSON et KUBEY, 1983 : 29.

d'une contrebasse qu'il semble vouloir partager avec l'univers. Un livreur de journaux porte un casque à écouteurs avec un *Walkman* fixé à sa ceinture. Un groupe d'adolescents cause et rit, tout en écoutant une musique tonitruante des 30 meilleurs disques de la semaine. Dans la voiture, dans le parc et dans la salle de pesée, la même histoire se répète.

Et puis, il y a les concerts rock. En 1984, la Tournée de la Victoire des frères Jackson, comportant 55 concerts dans 20 villes du Canada, a rempli les stades de Montréal, de Toronto et de Vancouver. Les billets se vendaient 40 \$ chacun et, à Montréal, la demande fut si forte qu'on dut limiter à douze le nombre de billets par client. Ce qui n'a pas empêché un des porte-parole de la tournée de déclarer que « si exorbitant que puisse paraître ce prix, il demeure raisonnable par rapport à ce que les auditeurs vont obtenir en échange. Ils vont entendre des sons purs comme le cristal. Ils pourront voir la sueur perler sur le front des artistes... Ils vont assister au plus grand spectacle musical de tous les temps »¹⁰. Il n'a pas semblé avoir exagéré, du moins si l'on en juge d'après le compte rendu de la Presse canadienne qui décrit en ces termes les deux concerts de Montréal :

[...] les deux concerts d'ici ont correspondu à la réclame : un spectacle dont on se souviendra... Dans le stade caveau, la foule a hurlé son approbation pendant que Jackie, Jermaine, Marlon, Randy, Tito et Michael, leur frère cadet, une supervedette de 26 ans, présentaient le spectacle d'une technique remarquable qui leur a valu la renommée dont ils jouissent... Et de fait le concert fut spectaculaire : il y eut des bombes de fumée, des rayons colorés de laser qui traversaient le stade, des monstres robotisés, un plateau haut de sept étages. Le scénario des concerts voyait toujours à faire de Michael le point de mire : avec sa fameuse marche sur la lune et l'aisance de sa danse, il a ébloui les foules [...] ¹¹.

La musique est certainement le moyen d'expression qui fascine le plus la jeunesse. Quand on a des adolescents dans la famille, on se demande par quel miracle, ce jeune qui a coutume de faire la grasse matinée le samedi, a pu se lever à 6h du matin pour aller faire la queue et acheter des billets de

10. Communiqué de la Presse canadienne, 5 septembre 1984.

11. Communiqué de la Presse canadienne, 17 septembre 1984.

concert rock. Comment font-ils pour revoir des vidéos de rock qu'ils ont déjà vus cent fois ? Pourquoi est-il impossible de monter dans une voiture sans qu'un adolescent allume la radio ? D'où viennent tous ces enregistrements, tous ces posters ? Comment parviennent-ils à apprendre par coeur toutes ces paroles que nous ne comprenons même pas ? Et pourquoi faut-il que leur musique ait un volume si puissant ?

Il nous arrive de rester médusés et de faire la grimace ; et pourtant, la plupart d'entre nous, nous en avons fait l'expérience. Michael Jackson et Boy George ne sont peut-être pas Elvis Presley ou Pat Boone. Mötley Crüe, Van Halen et les Sex Pistols ne sont certainement pas les Platters, les Frères Everly ou les Diamonds. Mais nos souvenirs nous donnent une chanson semblable à propos de ces années d'adolescence où nous avons « fait la découverte » de la musique populaire.

La présence de la musique, sa popularité et son emprise sur la jeunesse peuvent, au moins en partie, se comprendre à la lumière de l'entrée dans l'âge adulte. Elle symbolise *l'énergie, la détente et la liberté*.

Aux yeux de la jeunesse, la musique ressemble au moteur d'une voiture de course de formule I qui roule, au point mort, à un nombre élevé de révolutions par minute. Les musiciens sont les conducteurs qui passent les vitesses et augmentent le rendement des moteurs. Les jeunes sont les passagers qui s'abandonnent à la joie de la balade. Plus ils sont près des conducteurs, plus la balade leur plaît. Les conducteurs font des essais : ils accélèrent et conduisent follement. Plus de lois, plus de limites. Ils cherchent leur propre exaltation et l'extase de leurs passagers. Ils sont prêts à tout tenter pour éprouver une émotion plus vive. Aucun risque n'est trop grand quand il s'agit de faire l'expérience de l'ultime promenade. La musique est *une expérience qui vous fait émerger*.

La musique excite leurs sentiments. Ils ne peuvent rester immobiles : ils miment leurs héros, en écoutant leurs disques. Ils s'imaginent être les pilotes. Ils dansent intérieurement et extérieurement. Psychiquement, ils se retrouvent eux-mêmes et leur environnement. Ils sont stimulés émotivement et sensuellement. Ils se sentent bien. La musique est pour eux *l'expérience d'une détente qui va jusqu'à l'extase*.

La musique, en outre, est pour les jeunes *une expression de liberté*. Leur monde musical à part, symbole de leur indépendance, représente pour eux une réalité qu'ils possè-

dent en propre. Les adultes, réduits au rôle de spectateurs, se demandent ce qui leur arrive. Leurs *Walkmans* avec casque à écouteurs affirment leur liberté individuelle. La manière la plus rapide de cesser d'être à l'écoute du monde, et de vivre en solitaire, c'est d'insérer une cassette et de presser le bouton de mise en marche. Voici comment un jeune de Toronto, âgé de dix-huit ans, décrit cela en peu de mots :

Les disques, les concerts, les lumières et toute l'atmosphère: c'est là que je trouve mon salut. Si j'ai des ennuis, j'entre dans ma chambre et je ferme la porte à clef, j'allume mon stéréo et je me réfugie dans mon univers à moi. Et me voilà en orbite. La musique coûte bien moins cher que la drogue, et elle est légale.

La musique, évidemment, ne cesse d'évoluer: on fait constamment l'essai de sons et de moyens d'expression nouveaux. Le rock'n roll des années 60 a fait place à de nombreuses variations de rock mou et de rock dur. Et, pendant ce temps-là, la musique folklorique s'est intercalée. Les sonorités disco furent populaires, mais pas pour longtemps. Actuellement, une nouvelle vague commande le palmarès et donne naissance à une mode toute nouvelle. Avant même que ce livre ne soit publié et lu, il se peut fort bien que d'autres styles dominant au palmarès.

Bien qu'une nouvelle vague avec la magie de ses rythmes électroniques envahisse la scène des adolescents, la musique rock demeure la préférée de plus de trois-quarts des jeunes de notre enquête. Un tiers d'entre eux applaudissent la musique *heavy metal* et nouvelle vague, alors que 20 p.c. écoutent plus souvent la musique folklorique et western. Environ 10 p.c. seulement des adolescents écoutent la musique classique, folklorique ou religieuse.

La jeune génération s'est souvent servi de la musique pour signifier aux adultes qu'ils n'étaient pas d'accord avec leurs valeurs et leurs principes. Dans les années 60 la romance folklorique a véhiculé les protestations contre la guerre. Les Beatles et d'autres groupes rock ont proposé aux jeunes leurs opinions sur l'amour, la religion, la drogue, le sexe et la politique. Bien des jeunes ont endossé les vues de ces « héros » et adopté leurs cheveux longs et leur façon de vivre.

Il suffit de jeter un coup d'oeil sur les paroles des chansons populaires des dernières années pour avoir l'impression

qu'elles ont tendance à insister sur les rapports et les sentiments interpersonnels plutôt que sur les problèmes sociaux¹². Cependant, on s'aperçoit qu'il se peut que les chansons contestataires reviennent en vogue. Un rédacteur du journal de l'Université de l'Alberta, Zen Faulkes, témoignait récemment que, depuis 1982, « plus que jamais on compose, enregistre et met en vente des chansons contestataires, bien que rares soient celles qui aujourd'hui s'affichent telles »¹³. Il mentionne que ces chansons ont tendance à se centrer sur la guerre et les problèmes nucléaires. La liste comprend : *It's a Mistake* du groupe Men at Work, *99 Luftballons* de Nena, *The War Song* du Culture Club, *Two Tribes* de Frankie Goes to Hollywood, *Progress* de Ian Thomas, *Look in Look out* de Chilliwack, *Standing in the Dark* du groupe Platinum Blonde et *If I had a Rocket Launcher* the Bruce Cockburn.

De nos jours, c'est probablement le groupe de la nouvelle vague qui est le plus franchement dissident. Il a comme origines le rock punk britannique et la culture des adolescents. Les plus avant-gardistes de la nouvelle vague ont été catalogués comme étant des punkers. Ils sont non seulement contre l'establishment mais même contre la vie. Les thèmes dominants de la sous-culture punk semblent graviter autour des fantasmes de la mort, de la violence, de la perversion, du dégoût, du chaos, des représailles et autres du même genre¹⁴. Dépourvus de projets pour un lendemain meilleur, ils se contentent de ravalier aujourd'hui.

Ils semblent avoir comme stratégie de heurter les tendances de la société en étant « repoussants ». Ils ont les cheveux hérissés, teints en couleurs criardes, la tête partiellement ou entièrement rasée. La robe punk doit être tout en haillons, ou crasseuse. Les jeans noirs, les bottes de l'armée, les blousons de cuir font partie de cette mode. Les ceintures de cuir cloutées, les bracelets faits de balles d'acier et les chaînes comme colliers complètent l'accoutrement punk. Les plus modérés de la nouvelle vague s'habillent d'une façon moins tape-à-l'oeil : pantalons prêts-à-porter, culottes de cycliste et socquettes¹⁵. La musique occupe le centre de leur milieu. On

12. RICE, 1981 : 269.

13. FAULKES, 1984 : 7.

14. LEVINE et STUMPF, 1983 : 430.

15. BARNETT, 1984.

peut les rencontrer dans n'importe quelle de nos grandes villes.

Steve Barnett, un chercheur consultant, suggère, pour caractériser la jeunesse nouvelle vague, les traits suivants: l'indifférence aux problèmes sociaux, un sentiment d'impuissance politique, une fascination exercée par la création d'environnements artificiels grâce à la technologie des ordinateurs, aux formes électroniques de musique et de communication, et la fuite dans des univers de remplacement pour protester contre un monde dans lequel ils ne peuvent jouer un rôle de grande portée. D'après les chercheurs de l'Université de Californie à Los Angeles, Harold Levine et Steven Stumpf, l'accoutrement et les thèmes des punkers ont deux fonctions principales: premièrement, créer une aura d'intimidation qui les isole de la culture dominante; deuxièmement, en exprimant par leur vêtement et leur musique le thème de la peur, leur manière de ressentir la peur qui règne dans l'ensemble de la culture. « Bref, disent-ils, la sous-culture punk a comme fonction de demeurer en marge de la culture de la masse, tout en mettant en lumière ses dominantes. »¹⁶

Environ 30 p.c. des adolescents canadiens écoutent souvent leurs idoles de la musique nouvelle vague et entrent dans ses rythmes frénétiques et ultra-rapides. Ce qui ne signifie évidemment pas que plusieurs parmi ces adolescents sont eux-mêmes des adeptes qualifiés de ce genre de musique. Au cœur de cette sous-culture, il n'y a qu'un tout petit groupe. Il semble bien que chaque mouvement attire un groupe marginal qui demeure à sa périphérie. Tel est le cas de la plupart des jeunes qui goûtent la musique nouvelle vague ou se teignent les cheveux en couleurs « exotiques ».

Les sources ordinaires de bonheur

Les sports

Environ 45 p.c. des jeunes Canadiens affirment que les sports leur procurent « beaucoup » de plaisir. Il fallait s'y attendre vu l'importance particulière qu'ont les sports pour

16. LEVINE et STUMPF, 1983: 433.

les jeunes idoles : 57 p.c. contre 32 p.c. pour les adolescentes. 60 p.c. des adolescents et 30 p.c. des adolescentes se disent intéressés aux sports, alors que 30 p.c. de l'un ou l'autre sexe assistent souvent à des événements sportifs. (Voir le tableau 3.2). De plus, les adolescents non seulement s'intéressent aux équipes et aux étoiles, mais ils pratiquent des sports d'équipe ou individuels. Environ un tiers des jeunes font partie d'une équipe (50 p.c. des adolescents et 29 p.c. des adolescentes); et 44 p.c. des adolescents contre 37 p.c. des adolescentes pratiquent des sports individuels. Un tiers d'entre eux s'entraînent régulièrement : 40 p.c. des adolescents et 35 p.c. des adolescentes.

Ces chiffres nous montrent le rôle important que les sports de compétition et les autres jouent dans la vie des adolescents canadiens de l'un et de l'autre sexe. Compte tenu de la participation et de l'intérêt des adolescentes, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi les media, dans leur propre intérêt ou au nom de l'égalité entre les sexes, n'engagent pas un plus grand nombre de commentatrices ou de rédactrices dans les sports. Ils semblent sous-estimer l'importance du « marché de l'autre sexe ».

Plusieurs chercheurs ont signalé l'importance de la participation aux sports de compétition, en particulier chez les garçons quand il s'agit de décerner le mérite social¹⁷. Dans une société qui fait grand cas des qualités physiques, et dans une sous-société adolescente qui est très consciente de la présence ou de l'absence de ces qualités, il est tout à fait prévisible que l'athlète mâle jouisse d'un grand prestige. Par ailleurs, dans le cas de l'athlète féminine, la promotion sociale ne semble pas suivre automatiquement. Il est rare que les prouesses dans le monde des sports s'attirent autant d'acclamations chez les athlètes féminines que chez les athlètes masculins. On considère plutôt d'ordinaire qu'elles correspondent plus ou moins au portrait idéal que notre culture se fait de la femme, selon le sport qui est en jeu. À titre d'exemple, une étoile du tennis, de la nage ou du golf sera probablement reconnue socialement par l'un et l'autre sexe. On pourrait en dire autant d'une athlète qui s'adonne à des sports tels que piste et pelouse ou le ballon-panier.

17. Voir, par exemple, RAMSAY, 1967; GRINDER, 1973; RICE, 1981.

La télévision

Au dire des chercheurs, les enfants canadiens d'âge pré-scolaire regardent la télé 20 heures chaque semaine; et ceux qui fréquentent l'école primaire, 22 heures. D'après eux, le sommeil est la seule activité à laquelle ils consacrent plus de temps. À l'âge de dix-huit ans, ils vont passer plus de temps devant la télé que n'importe où ailleurs y compris à l'école¹⁸. Il faut conclure de là que ce medium joue un rôle d'une importance capitale dans la vie de ces jeunes.

La place que la télé occupe dans la vie des adolescents a de quoi éveiller notre curiosité: 57 p.c. disent regarder « très souvent » la télé, comme loisir de leur choix; mais seulement 29 p.c. signalent qu'ils en retirent « beaucoup » de satisfaction.

Les chercheurs Reed Larson et Robert Kubey¹⁹ de l'Université de Chicago sont d'avis que la télé est en quelque sorte un medium étranger aux adolescents. Les programmes sont conçus et réalisés par des adultes plus âgés qui appartiennent à la classe moyenne. Les personnages adolescents n'y représentent qu'un tiers de leur population actuelle. De plus, les adolescents, à la télé, ont souvent une image négative, alors qu'en contraste la musique est créée et exécutée par des jeunes dont l'âge se rapproche davantage du leur. Les musiciens ont tendance à vivre en marge de la société et ils s'écartent souvent des principes admis par les adultes. Plusieurs adolescents s'identifient volontiers avec les marginaux. Et les chansons populaires traitent des soucis majeurs des adolescents, qu'il s'agisse des rapports hétérosexuels, de la rébellion ou de l'autonomie. La musique fait donc partie intégrante des rendez-vous, des parties et de la danse.

Larson et Kubey ont de plus constaté que lorsque les adolescents regardent la télé, ils le font seuls ou avec les membres de la famille, mais rarement avec leurs amis. Par ailleurs, quand ils écoutent de la musique, c'est souvent seuls, un quart du temps avec des amis, mais pratiquement jamais avec des adultes. Aux yeux de plusieurs jeunes, la télé devient donc un medium qui regarde les adultes et la famille, alors que la musique, elle, fait partie du domaine des adolescents. Les deux chercheurs soulignent la différence signifi-

18. MACKIE, 1983a: 83.

19. LARSON et KUBEY, 1983.

TABLEAU 3.2 *Les loisirs selon le sexe :*

« Vous arrive-t-il souvent de...? »
Ont répondu « très souvent » (en pourcentages)

	<i>L'ensemble du pays</i>	<i>Les garçons</i>	<i>Les filles</i>
Écouter de la musique	90	89	92
Regarder la télévision	57	61	53
Rêver à votre avenir	51	43	59
Méditer	44	35	54
Danser	44	32	56
Aller à des réceptions	40	40	39
Suivre des sports	43	58	29
Pratiquer des sports individuels	40	44	37
Pratiquer des sports d'équipe	39	50	29
Vous entraîner	37	40	35
Assister à des joutes	27	32	22
Lire le journal	37	41	34
Écouter les nouvelles	35	41	29
Vous adonner à un passe-temps	34	36	34
Lire des revues	32	29	36
Lire des livres	29	19	39
Fréquenter un cercle de jeunes	17	14	19
Aller au cinéma	17	15	19
Aller à une galerie de jeux-vidéos	13	20	7
Vous adonner à domicile à des jeux-vidéos	12	17	7

cative qu'ils ont constatée: « La musique réussit beaucoup à entraîner les jeunes dans son univers. Les adolescents ont mentionné que l'audition de la musique les embarque émotivement davantage: ils y trouvent plus d'exaltation et ils l'écoutent avec plus de motivation et d'ouverture. Quand ils regardent la télé, par contraste, ils se sentent moins « embarqués ». Les adolescents ont signalé qu'ils se sentent, en présence de ce medium, moins motivés, plus rasés et moins libres »²⁰.

Néanmoins, comme il arrive aux adultes, plusieurs adolescents ont recours à la télé pour oublier leurs problèmes, tromper leur solitude et leur ennui. 40 p.c. des adolescents nous ont avoué éprouver souvent l'une et l'autre. La télé procure une image visuelle différente qui abolit pour un temps la réalité immédiate et, heureusement, parfois nous en soulage. Et, comme Saga le signale, une fuite de ce genre est peut-être peu dangereuse: elle permet « à notre intelligence de décrocher » et abandonne « pour un temps la relève à d'autres »²¹.

Le psychologue Elkind nous rappelle que, dans une société comme la nôtre, il y a lieu de chercher à s'enfuir dans des réalités autres. Il remarque que depuis quelques années une grande part du contenu des media s'oriente vers ce qu'il appelle « le néo-réalisme » qui a rendu les enfants et d'autres conscients de toute la liste des maux qui affligent la société. « Les adolescents, tout autant que les enfants, écrit Elkind, ont besoin de fantaisie pour entrer dans des sentiments et des émotions qui sont parfois confus. »²² Il laisse entendre que nous avons vraiment besoin d'écrivains créateurs, capables de rédiger des textes de qualité qui stimulent l'imagination, tout en nous divertissant.

La réflexion et la lecture

On déclare souvent que l'omniprésence de la télé, jointe au rythme de la vie moderne, ne laisse pas aux jeunes le temps de réfléchir. Notre enquête démontre qu'au moins quelques formes de pensée sont encore bien vivantes. « Rêver à son

20. LARSON et KUBEY, 1983: 25.

21. *On the Loose*, Pocket Music, 1981.

22. ELKIND, 1981: 85.

avenir », de même que « demeurer assis et réfléchir » sont les troisième et quatrième activités les plus fréquentes chez les adolescents, après l'écoute de la musique et la télé. (Voir le tableau 3.2). Comme il est dit dans la poésie de Styx : « J'aime rêver en plein jour, j'en ai assez de la réalité »²³.

Le fait que la télé et notre univers visuel du 70 mm ont produit une génération qui ne lit pas a causé beaucoup d'inquiétude. Nous n'avons pas de données sur les habitudes passées mais, actuellement, environ un tiers des jeunes s'adonnent à la lecture et la moitié des adultes²⁴. Pour ce qui est de la lecture et de la réflexion, les adolescentes en font plus que les adolescents.

La sociologue Thelma McCormack, de l'Université York, livre cette observation pénétrante, à savoir qu'au cours de l'adolescence l'intérêt pour la télé et les livres diminue alors qu'il augmente pour les films, la radio, les disques et les journaux. « Ce sont là, d'après elle, des media qu'on peut goûter en privé, qui créent une atmosphère et qui resserrent les liens entre compagnons du même âge... mieux que ne peut le faire la télé. » Les prédictions faites par McCormack en 1979 se sont réalisées avec l'arrivée du câble qui diffuse des chaînes et des programmes spéciaux de musique, et avec l'essor prodigieux des vidéos rock. Elle a entrevu qu'avant longtemps « avec la multiplication généralisée des appareils de télé dans les foyers, les adolescents possédant le leur, et avec un plus grand choix de postes, joint à leur spécialisation », la télé finirait par ressembler à la radio avec ses disc-jockeys et sa musique qui plaît aux adolescents²⁵.

Ces prédictions se réalisent actuellement et tout le monde ne s'en montre pas enchanté. À l'automne de 1984, au congrès de la Speech Communication Association tenu à Chicago, plusieurs chercheurs ont signalé « que le marché prospère des vidéos musicaux présentés à la télé regorgeait de sexe, de violence, renforçant les préjugés contre les femmes et les minorités ». Barry Sherman, qui enseigne le journalisme à l'Université de la Géorgie, a déclaré dans une interview : « Dans un vidéo, quand on n'est pas un blanc, on est là pour faire sauter quelqu'un ou pour sauter soi-même ».

23. *Music Time*, Stygian Songs, 1984.

24. BIBBY, 1982.

25. MCCORMACK, 1979: 307.

Jane Brown, de l'Université de la Caroline du Nord, a fait le commentaire suivant: « Ce qui m'a surtout intriguée, ce fut de constater que, dans les rapports sociaux (les échanges, la danse, etc.) on nous montre que les hommes obtiennent une réponse. Les femmes, de leur côté, prennent des initiatives, observent les autres sans tirer d'eux quelque réaction. Nous avons donc là une image subtile de la femme qui, dans les rapports sociaux, n'a pas grand pouvoir »²⁶.

Michael Jackson a beau être une supervedette, il n'est pas à l'abri des critiques. Actif témoin de Jéhovah, l'an dernier, dans une interview publiée dans le magazine de sa secte, il s'est excusé auprès de ses coreligionnaires en reconnaissant que son vidéo *Thriller* qui lui avait valu un prix, « avait blessé bien des gens »²⁷.

Autres sources de bonheur

Environ un tiers des adolescents mentionnent qu'ils consacrent un temps considérable aux passe-temps qui, on peut le supposer, comprennent une grande variété d'activités à la fois privées et sociales. Un peu moins de 20 p.c. déclarent aller souvent au cinéma. Environ 10 p.c. s'adonnent régulièrement aux jeux vidéos dans les galeries (13 p.c.) ou à la maison (12 p.c.), les adolescents, dans les deux cas, étant trois fois plus nombreux que les adolescentes. Ces statistiques expliquent que les jeux vidéos et le *hardware* et le *software* des ordinateurs représentent en Amérique du Nord un marché considérable: les ventes en 1982, aux États-Unis, atteignirent 1,7 milliard. Cette même année, les machines d'un seul jeu ont rapporté 5 milliards et elles ont été payées dans environ six semaines²⁸.

Environ 20 p.c. des jeunes mentionnent que les autos sont une source importante de plaisir: 30 p.c. des adolescents et 15 p.c. des adolescentes. Nous connaissons bien l'importance sociale et psychologique des autos. L'auto permet aux adolescents de se libérer de la famille et de la communauté. Chaque jour, les adolescents passent des heures dans les

26. Communiqué de l'American Press, 9 novembre 1984.

27. Communiqué de la Presse canadienne, 17 septembre 1984.

28. ELLIS, 1983: 8.

autos: ils y mangent, y regardent des films, y causent avec leurs amis, et, bien sûr, y font l'amour²⁹.

D'un point de vue psychologique, l'auto est symbole de puissance, d'exaltation, de masculinité et de féminité, de roman et de sexualité. À titre d'exemple, la publicité laisse entendre que tout adolescent au volant de telle voiture va la remplir avec des jolies filles, ou que toute adolescente, au volant d'une certaine voiture au capitonnage somptueux, sera perçue comme étant séduisante et jolie. Bien plus, l'auto peut être un moyen pour exprimer son hostilité, sa colère, comme une arme qui sert à détruire, à mutiler, voire à tuer. Un expert en culture adolescente a écrit que « l'on peut mesurer la maturité affective des adolescents à la façon dont ils conduisent leur voiture et à leurs attitudes comme conducteur »³⁰.

Les emplois à temps partiel, et c'est le cas de 40 p.c. des adolescents interrogés, sont une source importante de revenus et un divertissement apprécié. (Voir le tableau 3.1). Parmi ceux qui en ont, seulement 29 p.c. déclarent y trouver un *grand* plaisir; et 38 p.c. *pas mal* de plaisir. Ces chiffres laissent entendre que le travail à temps partiel est psychologiquement comblant pour certains, et, pour plusieurs, un moyen de gagner de l'argent qui est relativement désagréable.

Des sources limitées de bonheur: l'école, les groupes et la religion

Des dix-sept domaines et activités, sources de plaisir, qui figuraient sur la liste du sondage, trois se trouvaient au bas de cette liste: l'école, les groupes de jeunes et la fréquentation de l'église ou de la synagogue. Le fait est que seulement 20 p.c. disent prendre part fréquemment à des organisations de jeunes, et 25 p.c. signalent qu'ils assistent souvent à des offices religieux. Et seulement 10 p.c. déclarent être engagés dans les activités d'associations étudiantes. Un élève de 12^e année, du Sud de la Saskatchewan, est d'avis que:

29. RICE, 1981: 267-268.

30. RICE, 1981: 268.

la religion, les clubs de loisirs et autres activités du même genre ne représentent pas des priorités. Et ceux qui s'y adonnent sont d'ordinaire considérés comme des perdants.

L'enquête révèle que moins de 20 p.c. trouvent grand plaisir à fréquenter l'école; et 40 p.c. déclarent s'y plaire passablement. Les autres considèrent que c'est là une expérience qui n'a rien d'emballant. La situation de l'église-synagogue est encore moins brillante. Elle vient en queue de liste des satisfactions, (soit 8 p.c.), bien que 25 p.c. des adolescents fréquentent les institutions religieuses. Cet écart semble être dû à la pression qu'exercent les parents. Il indique aussi qu'on leur a répété tant et plus « qu'ils doivent être là, même si ça leur plaît plus ou moins ».

Il importe de ne pas oublier que même lorsque des adolescents déclarent prendre plaisir à participer à une institution — et en l'occurrence, à la vie d'une école ou d'une église — cela ne signifie pas que leur plaisir provient avant tout, voire en partie, de leurs éléments scolaires ou religieux. Des études indiquent qu'aux yeux des élèves du secondaire « les rapports avec les autres élèves » représentent « ce que l'école peut leur offrir de meilleur ». En général, à l'égard des matières scolaires, ils se montrent ou nonchalants ou revêches, prisant davantage la dimension sociale de l'école³¹. Et même les élèves les meilleurs, les plus enthousiastes, expriment de sérieux doutes sur l'école. Au milieu des années 70, plus de 22 000 élèves, dont la liste paraissait dans le *Who's Who Among High Students*, interrogés sur « ce qu'ils pensaient des douze années d'enseignement qu'ils avaient reçues », ont répondu de la façon suivante :

- 39 p.c. y ont vu un défi
- 50 p.c. de la routine
- 54 p.c. ont trouvé l'école stimulante
- 37 p.c. ennuyante
- 55 p.c. ont déclaré avoir eu de bons professeurs
- 38 p.c. des professeurs convenables³².

Ce qui est peut-être encore plus grave, c'est qu'à mesure que les jeunes montent de classe, bon nombre trouvent de moins en moins d'intérêt dans le programme des études.

31. RICE, 1981 : 484.

32. Cité dans RICE, 1981 : 482, 484.

Avec l'âge, l'enthousiasme semble « faire place à l'ennui et à l'indifférence: l'école devient une besogne, un fardeau ponctué par les congés et l'intérêt pour les événements sportifs »³³. Mitchell soutient qu'il ne faut pas s'étonner d'une telle apathie: les écoles ne cherchent pas à répondre aux besoins psychologiques des élèves dont l'adolescence est avancée. Elles leur créent une « atmosphère dont l'horizon et les dominantes correspondent au début de l'adolescence »³⁴. Il est d'avis que les écoles tiennent très peu compte des besoins de ces grands adolescents, tels que l'estime de soi et l'importance de pouvoir apporter une contribution valable.

La fréquentation de l'école est obligatoire: c'est là un de ses problèmes majeurs, parce qu'en même temps l'école est perçue comme n'étant que de temps à autre intéressante ou ayant quelque rapport avec les intérêts des adolescents. Bien plus, l'école en vient à symboliser pour eux les contraintes imposées à la liberté dont ils sont épris. Et l'Amérique du Nord n'est pas seule à la percevoir ainsi. Une enquête récente menée auprès de 1 600 Australiens adolescents a révélé que ceux-ci voulaient que leurs écoles se montrent moins autoritaires en ce qui concerne les règlements et la discipline. Enfin, ils étaient d'avis que les professeurs pourraient se montrer plus amicaux et plus intéressés à leurs élèves³⁵.

L'évaluation

Les adolescents canadiens trouvent avant tout auprès de leurs amis et dans la musique le plaisir et la liberté qui représentent pour eux des valeurs premières. Pour un grand nombre d'entre eux, les parents ne sont pas un facteur important de bonheur, même si pour plusieurs ils sont une source importante de joie.

Comme nous l'avons déjà signalé, il n'y a pas de mal à ce que les jeunes complètent avec leurs égaux les rapports sains qu'ils entretiennent avec leur famille. Il y a toutefois quelque chose qui ne va pas lorsque la camaraderie et l'amour si appréciés se retrouvent rarement dans les rapports avec les adultes.

33. RICE, 1981: 484.

34. MITCHELL, 1975: 239.

35. POOLE, 1984.

Nos résultats indiquent, comme une pénible possibilité, que l'adolescence trouve surtout dans ses amis et dans la musique les alliés qui l'aideront à négocier le difficile passage de l'adolescence à l'âge adulte. C'est fort à propos qu'un autre de leurs poètes, The Human League, dans son album *Dare*, dit sans ambages : « On a tous besoin de deux ou trois amis. »³⁶

Parmi les autres sources de grande joie, il faut mentionner les sports, la télé et — pour ceux qui les possèdent —, les autos et les emplois. D'autre part, l'école, les organisations de jeunes et les églises procurent un grand plaisir à relativement peu d'adolescents.

Ces résultats sont conformes au phénomène de l'émergence. Le fait que les jeunes font peu de cas du milieu scolaire, des associations de jeunes, de la vie ecclésiale, et certains de la famille, équivaut à une déclaration non équivoque. Cela signifie de façon assez évidente que les adolescents réagissent d'une manière négative aux structures d'un environnement qui souvent sont demeurées insensibles à leur émergence. Voilà pourquoi bien des jeunes tout à fait inconsciemment n'obéissent pas à un régime sociologique dominant : les associations insistent sur les règlements, alors les jeunes élargissent leur marge de liberté en diminuant leurs liens avec des associations ; et les adolescents délaissent les groupes et les églises organisés. Cependant, pour la plupart d'entre eux, il reste l'école.

Certains de nos lecteurs se demanderont peut-être à quoi ces chercheurs ont bien pu s'attendre. Depuis quand, de toute façon, les écoles et les églises sont-elles devenues un amusement pour des gosses ? À leur âge, je ne les ai jamais trouvées agréables. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour eux ? À cela, nous répondrons qu'une telle réaction trahit une attitude qui est partisane des adultes et des institutions. Pendant trop longtemps, nous avons perçu les rapports des jeunes avec les parents, avec les écoles et les églises comme devant aboutir fatalement à des expériences négatives : « c'était écrit dans les étoiles ». Certains sociologues ont même donné leur approbation scientifique à cette opinion. Kingsley Davis, éminent sociologue américain, a écrit au

36. *The Things That Dreams Are Made Of*, Virgin Records Limited, 1981.

début du siècle que le conflit entre parents et jeunes est pratiquement inévitable, qu'il résulte des changements sociaux rapides, des règles qui séparent les générations et de la concurrence provenant des autres institutions, dont l'école et les média³⁷.

Nous ne sommes pas de cet avis. Comme l'éducateur Dale Baughman l'a dit à propos de l'école: « La jeunesse a droit à de la joie, du plaisir et de la gaieté durant les heures de classe... Nous n'avons aucune raison de lui refuser cette joie »³⁸. En considérant comme admise l'opinion populaire qui veut que « l'école ne soit pas drôle », nous oublions qu'au fond la plupart des enfants désirent vivement commencer à aller à l'école³⁹. Mais, en cours de route, pour une raison quelconque, souvent cet enthousiasme se perd sans nécessité.

De même, il n'existe pas de raison naturelle pour que les jeunes connaissent des expériences désagréables dans leurs relations avec les églises, avec la police et les parents, à condition que ces « représentants » d'institutions soient sensibilisés à l'émergence de l'adolescence et la respectent. Par contre, nous déclarons que les adolescents demeurent en très bons termes avec les adultes qui reconnaissent leur émergence et la leur facilitent.

Ils sont rares ceux qui cherchent les conflits et se délectent de l'ennui. Les esprits morbides qui se disent que « cela est dans la nature même des institutions » vouent à l'échec leurs rapports avec elles, avant même de les amorcer. Un personnel de l'école, des programmes et des horaires en accord avec la réalité de l'émergence ne provoqueront pas inévitablement l'hostilité ou l'apathie. Baughman, parlant des écoles, résume ainsi le problème: « Les écoles secondaires existent pour les jeunes. Elles devraient donc leur fournir l'occasion d'expériences qui les aident à apprendre à vivre en adultes aujourd'hui et à l'avenir. En d'autres termes, les écoles peuvent s'améliorer en traitant les élèves comme des citoyens adultes... L'école secondaire doit devenir une institution qui offre plus de possibilités d'agir... »⁴⁰.

37. DAVIS, 1940.

38. BAUGHMAN, 1972: 30.

39. MACKIE, 1983a: 81.

40. BAUGHMAN, 1972: 27.

De même, les organisations religieuses et de jeunes ne doivent pas nécessairement éloigner les adolescents, pourvu qu'elles aussi tiennent compte des exigences de l'émergence. Dans son Rapport de 1980, la Commission nationale des États-Unis sur la jeunesse a déclaré que: « Les adolescents veulent de l'autorité dans leurs rapports avec les adultes mais ils ne veulent pas d'autoritarisme... La manière dont les adultes s'y prennent pour exposer leurs opinions décidera de l'empressement des jeunes à bien réagir. Ce qui exclut l'approche « quand j'avais ton âge »⁴¹.

Le genre dogmatique, paternaliste ou maternaliste que l'on associe souvent à ces organisations est tout bonnement incompatible avec cette liberté de penser par soi-même, d'agir selon ce qu'on veut être et devenir, dont les jeunes ont soif. Les individus et les groupes qui ne réussiront pas à accueillir ces aspirations seront tout au plus tolérés, et le plus tôt possible ignorés. Voici comment une adolescente de seize ans, de Vancouver, décrit bien la situation:

La plupart des mauvaises habitudes des adolescents leur viennent de leur désir de s'opposer à l'autorité. Si ceux qui l'exercent se montraient moins condescendants et plus compréhensifs, les adolescents auraient probablement moins de mauvaises habitudes. Si les adultes s'efforçaient davantage de comprendre les adolescents, nous pourrions peut-être collaborer davantage.

41. BROWN, 1980: 121.

4

LEURS SOUCIS PERSONNELS :

Ce qui inquiète les adolescents

On s'attend à ce que les adolescents se sentent heureux, qu'ils jouissent de leurs années d'insouciance. Je trouve, pour ma part, que ces années sont dures, éprouvantes, pénibles — on les passe surtout à grandir, à s'accommoder du fait qu'on est presque un adulte et qu'on ne peut plus compter sur personne.

(Une jeune fille de seize ans, d'Ottawa).

Le mythe des « années sans soucis »

Les adultes, habituellement, voient les années de l'adolescence comme des années de plaisir, comme une période marquée par le contentement, la sécurité, la liberté et la frivolité. Ils croient que ces années sont un confortable prélude au temps où il faudra se caser, prendre la vie au sérieux et assumer des responsabilités. Plus d'un parent a dit sur un ton railleur: « Pourquoi les adolescents ne seraient-ils pas heureux? De quoi ont-ils à s'inquiéter? »

Pareilles remarques sont peut-être sensées du point de vue des adultes. Mais comme on oublie vite! L'entrée dans l'âge adulte signifie beaucoup plus que « grandir en âge » et « devenir adulte »: ça, c'est facile! Ce qui l'est moins, c'est cette émergence complexe de l'adolescence, dont chaque aspect a une importance considérable. Les adolescents ont bien des raisons de s'inquiéter, et de fait ils sont inquiets.

Quelles sont les exigences de l'émergence? Le psychologue Robert Havighurst a soutenu que les adolescents doivent effectuer huit « tâches de développement » pour atteindre la maturité:

1. accepter leur physique et l'utiliser d'une manière efficace;
2. établir des relations nouvelles et plus mûres avec ceux de leur âge et des deux sexes;
3. remplir une vocation masculine ou féminine;
4. parvenir à l'indépendance émotionnelle à l'égard des parents et des autres adultes;
5. se préparer à une carrière rentable;
6. se préparer pour le mariage et la vie de famille;
7. désirer et atteindre un comportement social responsable;
8. acquérir un ensemble de valeurs et un système moral qui orientent leur conduite¹.

Au physique, les jeunes disent adieu à l'enfance. La puberté est plus précoce qu'elle ne l'était il y a un siècle. La jeune fille américaine a ses premières règles à 12,5 ans, en comparaison de 14,2 en 1900. Chez les garçons, la puberté, marquée par l'apparition du sperme, est atteinte, en moyenne, à l'âge de 14 ans².

Selon qu'ils sont plus ou moins renseignés, les jeunes d'ordinaire manifestent de l'embarras et de l'anxiété au début des règles et à la première pollution nocturne³. L'expérience d'une jeune américaine de 16 ans est probablement typique: « Les modifications sexuelles de mon corps m'ont beaucoup effrayée. La première que j'ai remarquée, ce fut la menstruation. La vue du sang m'a terrifiée: j'en ignorais et le pourquoi et le comment. Lorsque finalement j'ai demandé à ma mère, elle n'a pas vraiment pris le temps de m'expliquer, si bien que je n'ai pas su pourquoi et comment cela se

1. HAVIGHURST, 1972.

2. FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983: 417.

3. Voir, par exemple, SHAINNESS, 1961; POMEROY, 1968.

produisait »⁴. Alfred Kinsey a remarqué que les adolescents étaient à la fois troublés et se sentaient coupables après les pollutions nocturnes. Une mère reprocha à son garçon de mouiller son lit : évidemment, il s'est senti confus comme un enfant⁵.

Mais les modifications physiques n'ont pas que des conséquences biologiques immédiates. Les jeunes s'aperçoivent qu'un certain être physique émerge en eux, un être qu'une société très consciente du physique, s'il est séduisant, a tendance à récompenser par des privilèges sociaux, des postes et des services, pour ne donner que quelques exemples. Inversement, ceux dont le physique est ingrat se trouvent défavorisés.

Une somme considérable de recherches sur ce sujet a donné des résultats très concluants. Ceux qui ne sont pas beaux, sont considérés comme moins intelligents ; ils sont moins populaires, moins heureux et moins aptes à poursuivre des études, moins susceptibles d'obtenir un emploi prestigieux, plus malhonnêtes et moins aimables, plus agressifs et antisociaux. Ce qui est plus grave, c'est qu'il semble bien que ces préjugés deviennent des critères. Les moins beaux sont moins aimés ; on a tendance à juger leur travail inférieur et à attribuer leurs problèmes à leur comportement antisocial⁶.

Si, éventuellement, le rendement peut dans une certaine mesure faire oublier ces désavantages physiques, surtout chez les hommes⁷, les années de l'adolescence sont déjà trop loin en arrière pour que la compensation soit appréciable. Pour un adolescent, il est tragique de n'être pas au moins passablement attrayant.

Le simple rythme du changement durant la puberté peut créer des problèmes. Ceux qui mûrissent tôt et ceux qui mûrissent tard, ne suivant pas l'allure de leurs égaux, souffrent d'une tension considérable. C'est une véritable disgrâce que d'être trop grand ou trop petit, trop bien bâti ou pas assez⁸. On se démène pour « s'aligner », tout en trouvant peu

4. Cité dans RICE, 1981 : 89.

5. Cité dans RICE, 1981 : 89.

6. AGNEW, 1984 : 285-286.

7. Voir SONTAG, 1971.

8. FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983 : 422-423.

de réconfort à attendre que les autres nous rejoignent ou à se demander si jamais on rejoindra les autres.

Et puis, il y a le problème du vêtement. L'enquête confirme les soupçons ou l'expérience de la plupart d'entre nous. Le vêtement est un élément clé « d'acceptation » chez les adolescents. Ceux qui s'habillent bien sont haut cotés⁹. Mais, dans le monde des jeunes, être « bien habillé » ne signifie pas uniquement avoir des vêtements fonctionnels: on doit porter les habits « qu'il faut ». Pour certains, les souliers de course et les jeans doivent porter l'étiquette de tel manufacturier. Les jeans doivent être délavés à point. Pour d'autres, le vieux gilet de laine de leur père, des pantalons trop courts et des bottes de soldat complètent l'accoutrement. N'oublions pas ce que cela signifie, dans un tel contexte, que d'être « à la mode ». Un chercheur américain en est venu à cette conclusion: les adolescents que leurs égaux considèrent comme « à la mode » ont une cote élevée; ceux qui sont bien habillés, sans être à la mode, ont une cote moyenne et ceux qui sont mal habillés viennent en dernier¹⁰.

Tous ces facteurs influençant l'apparence physique, faisant d'elle le centre de la personnalité, il n'est pas étonnant que ces adolescents soient si conscients d'eux-mêmes. Cependant, il serait très naïf de confondre ce souci de l'apparence avec l'égoïsme. Un grand nombre d'entre eux, sur la scène sociale, sont des acteurs craintifs et anxieux: ils ont peine à y demeurer et ils attendent qu'on leur dise « de quoi ils ont l'air ».

Au point de vue social, les adolescents doivent apprendre de plus en plus à communiquer avec le monde adulte, et bien sûr avec les personnes de l'autre sexe, et par leur conversation et par leurs manières. En général, ils sont censés être en train de « mûrir ». Les adultes, tout comme leurs égaux, les exhortent à agir « selon leur âge ». Mais les normes diffèrent: les adultes s'attendent à les voir agir comme s'ils étaient en fait plus âgés, tout en les traitant souvent comme s'ils étaient plus jeunes; et les autres adolescents les tournent en ridicule s'ils se comportent comme s'ils étaient en réalité plus jeunes ou plus âgés.

9. Pour un résumé des études, voir RICE, 1981: 265-266.

10. JONES, 1976.

Ces normes les obligent à un équilibre délicat sur la corde raide, surtout s'ils se trouvent en même temps avec des adultes et d'autres jeunes. Il n'est pas facile de parler à un professeur ou à un parent en présence d'amis, ou de parler à des amis en présence d'adultes. Il faudrait pratiquement qu'un adolescent puisse parler deux langages et qu'il ait deux genres de conduite. Parfois, il peut même être socialement dangereux d'être vu en présence de l'autre.

Au niveau intellectuel, la plupart des jeunes constatent que plus ils s'instruisent, plus le monde devient compliqué. La vie, il y a quelques années, leur semblait tellement plus simple. Et puis, il y a la question: « qui suis-je? ». À celle-là s'ajoute la question d'une identité de plus grande dimension: « pourquoi est-ce que j'existe? »¹¹. La vie a-t-elle un but ou faut-il lui en trouver un? Un étudiant de 11^e année, de Vancouver, fait ce commentaire:

Il est parfois difficile de décider entre une chose et une autre. Il y a tellement d'intermédiaires dans ma vie, tellement de questions sur les événements mondiaux, sur les événements personnels, sur la vie et sur la mort. Elles nous viennent naturellement; et je crois qu'elles font partie du « devenir adulte ». Je ne m'attends pas à avoir les réponses même quand j'aurai 30 ans.

Selon les psychologues, par exemple Jean Piaget, ce n'est pas par hasard que le monde semble aux adolescents de plus en plus complexe. D'après eux, le développement de l'intelligence se fait en plusieurs étapes. Les adolescents apprennent qu'il faut manier des idées abstraites, les organiser en système et en faire la critique: c'est l'étape des opérations formelles¹². Ce développement de la connaissance leur permet « de réfléchir sur leurs pensées »¹³. Ils découvrent de nouvelles couches de la conscience du moi et ils accroissent leur aptitude au raisonnement. Leur plus grande capacité de réflexion leur permet d'évaluer ce qu'on leur a enseigné. Ils en viennent à pouvoir distinguer non seulement ce qu'est le monde des adultes, mais ce qu'il pourrait être. Leur capacité

11. ENGEL, 1968.

12. PIAGET et INHELDER, 1961.

13. ELKIND, 1984: 33.

accrue de réflexion peut aussi faire d'eux des idéalistes rebelles¹⁴.

Au point de vue sexuel, les moyens sont en place et la curiosité est intense. Les questions et les émotions abondent. Mais ils s'aperçoivent qu'il n'est pas facile de trouver quelqu'un à qui parler en toute sécurité. La plupart des parents et des autres adultes ne semblent pas se rendre compte de ce qui se passe et ils seraient probablement bouleversés s'ils le savaient. Même les amis semblent plus renseignés qu'eux, et ils en « ont fait plus » ou « ils en ont fait moins » : si bien qu'on ne gagne guère à leur parler. Dans le prochain chapitre, il sera question des sentiments que les adolescents éprouvent à propos de leur intimité physique.

Du point de vue psychologique, l'identité des adolescents ou leur conscience du moi connaît une mutation considérable lorsqu'ils réalisent leurs changements physiques, sociaux, intellectuels et sexuels. Le fameux psychologue Erik Erikson voit dans l'adolescence la crise d'identité peut-être la plus grave de toute la vie d'un individu. Selon lui, les jeunes en quête de leur vraie personnalité, doivent résoudre sept problèmes : acquérir le sens du temps, avoir confiance en soi, jouer des rôles divers, sonder les carrières possibles, identifier son sexe, s'accommoder des dépendances personnelles et sociales, s'engager face aux valeurs. Selon Erikson, les jeunes adultes qui ne réussissent pas à résoudre ces problèmes, auront une identité mal définie ou tout aussi « éparpillée » que leur rôle¹⁵.

Du point de vue financier, l'émergence est coûteuse. L'apparence extérieure, la vie sociale, l'acquisition de biens personnels, tout cela n'est pas bon marché. Les soucis d'argent croissent considérablement vu que la plupart des adolescents sont financièrement très dépendants de leurs parents qui, bien sûr, souvent ne sont pas très sensibles aux problèmes relatifs à l'émergence.

Du point de vue de la carrière, le temps presse. La question capitale est l'avenir : être quoi et quoi faire ? À première vue, notre société hautement spécialisée harcèle les jeunes avec son choix de carrières. Un observateur nous dit que le *Dictionary of Occupational Titles* comporte près de

14. RICE, 1981 : 181.

15. Voir, par exemple, ERIKSON, 1968.

50 000 occupations¹⁶. Et pour ajouter à la confusion, il y a la pression qu'exercent les adultes, surtout les parents.

Bref, les années de l'adolescence représentent une période de tension considérable à cause du caractère multidimensionnel de l'émergence. Pour les adolescents, la vie est beaucoup plus que « du plaisir et des jeux ». Un jeune de 15 ans, d'une campagne de l'Ontario, le dit à sa manière :

Je crois qu'être adolescent aujourd'hui est beaucoup plus difficile que ce l'était pour nos parents.

Le « paysage » canadien

La vie après l'acquisition d'un diplôme

Que faire après ses études, tel est le souci majeur des jeunes Canadiens, soit de près de 70 p.c. (Voir le tableau 4.1). La préoccupation de l'avenir se retrouve partout dans les cinq régions du Canada et surtout à un degré égal : chez les garçons, 67 p.c. ; chez les filles, 71 p.c. Une jeune Albertaine de 17 ans pose le problème en quelques mots :

Les jeunes d'aujourd'hui sont à un carrefour, confrontés à plusieurs incertitudes : l'avenir du Canada, celui du monde et leur propre avenir.

Chez certains, la situation économique actuelle aggrave cette anxiété. La « dure période économique » du début des années 80 a mis en chômage un million de Canadiens. Presque la moitié étaient âgés de quinze à vingt-quatre ans. Le *Maclean's* de juillet 1984, consacré au chômage chez les jeunes, parlait de « l'un des problèmes les plus graves que le Canada ait connus depuis la dépression des années 30 »¹⁷. L'impossibilité de trouver un travail, même à temps partiel ou temporaire, en inquiète un grand nombre, comme le dit un étudiant de 12^e année, d'une petite ville du Nord de l'Alberta :

Le gros problème pour moi, c'est : que faire après mes études ? Sans travail d'été, je ne peux aller au collège et mes plans s'effondrent. Il me faut du travail et il n'y a pas beaucoup d'emplois.

16. CONGER, 1973 : 379.

17. *Maclean's*, 16 juillet 1984.

Pour la plupart, les décisions qui concernent les années qui suivent le secondaire contiennent plusieurs variables interdépendantes: la carrière définitive, l'éducation, les voyages, le départ du foyer et du milieu, le mariage.

L'argent

L'argent vient en tête de la liste des soucis des adolescents. Environ 54 p.c. ont de sérieux problèmes d'argent: la même proportion se retrouve chez les adultes¹⁸. Pour ces deux groupes, dans une société d'abondance comme la nôtre, il ne s'agit pas tellement de « survivre » que de « bien vivre »¹⁹.

Les marchands visent la jeunesse en créant un besoin pour leurs produits. La pression entre jeunes est soigneusement exploitée par les agences de publicité. Et il est facile de constater l'efficacité de ce genre de promotion et de marketing. Porter des jeans avec la bonne étiquette sur la poche arrière peut devenir une question de vie ou de mort. Les chaussures sport sont soigneusement choisies sur le présentoir parmi 60 sortes différentes: seulement deux ou trois noms de fabricants sont « acceptables ».

Nous l'avons noté plus haut; environ 40 p.c. des adolescents ont des emplois à temps partiel; mais presque la moitié de ces emplois représentent dix heures ou moins de travail par semaine, et le revenu demeure plutôt modeste. Environ trois quarts des adolescents canadiens sont financièrement très dépendants de leur parents. C'est un fait que 50 p.c. reçoivent chaque semaine de l'argent de poche. Et parmi ceux-ci 25 p.c. reçoivent 5 \$ ou moins, 40 p.c. entre 6 et 10 \$, et un autre 25 p.c. entre 11 et 25 \$ par semaine.

À cause de cette dépendance partielle ou totale des jeunes à l'égard de leurs parents l'argent et certaines commodités, comme une voiture, peuvent devenir les angoissants symboles de la tension entre adolescents et parents. Les garçons et les filles soumis à cette dépendance s'aperçoivent que leur liberté et leur respect d'eux-mêmes sont sérieusement entamés par les adultes qui utilisent les moyens financiers pour les contrôler. La situation n'est pas facilitée par la tendance des jeunes à croire que les parents ont de l'argent, mais ne sont pas pressés de le partager. Environ 90 p.c. croient que le

18. BIBBY, 1982.

19. NETTLER, 1976: 10.

revenu familial est moyen ou dépasse la moyenne, alors que seulement 75 p.c. des adultes sont de cet avis²⁰.

Nous avons là un rapport de forces semblable à celui qui oppose l'employé au patron. Sauf que, et c'est là un aspect positif, le lien familial le fait durer plus longtemps. Et, étant en grande partie involontaire, il devient d'autant plus intolérable: d'où son côté négatif.

Il y a donc un rapport direct entre la somme d'argent dont disposent les adolescents et le degré de liberté et d'indépendance qu'ils affichent. Dans notre société, on n'est pas considéré comme un adulte autonome tant qu'on ne peut entièrement voir à sa propre subsistance. L'argent devient ainsi une des clefs qui ouvrent la porte du monde des adultes.

L'école

Environ la moitié des adolescents avouent que l'école leur cause des ennuis « énormément » ou « beaucoup ». Nous l'avons vu dans le chapitre 3, ce n'est pas uniquement parce que souvent l'école n'est pas une source de joie, mais parce qu'elle est une cause de grande tension et d'anxiété. La société fait pression sur les étudiants pour que non seulement ils réussissent mais qu'en plus ils excellent. Il est clair que beaucoup se sentent « acculés au mur »: les uns simplement pour réussir leurs examens, les autres pour répondre aux grands espoirs fondés sur eux. La superstar des bandes dessinées, Charlie Brown, l'a très bien dit en peu de mots: « Il n'y a pas de fardeau plus lourd à porter qu'un grand talent »²¹.

À cause de cette pression, les étudiants, probablement pas moins et peut-être plus que les adultes, doivent habituellement « apporter du travail à la maison ». Presque 50 p.c. admettent en apporter fréquemment, et 40 p.c. les imitent à l'occasion; moins de 5 p.c. ne le font jamais.

Nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper qu'un certain nombre d'étudiants réussissent bien et n'ont pas de problèmes à l'école; et que 50 p.c. expérimentent un haut degré de tension. Le cliché suivant lequel un grand nombre d'adolescents se contentent de venir s'asseoir en classe et d'y passer un certain temps ne peut guère se défendre. Il se peut

20. BIBBY: 1982.

21. Cité dans BAUGHMAN, 1972: 9.

que les étudiants ne se plaisent pas à l'école, mais celle-ci demeure pour eux la condition de la paix avec les parents et celle de leur futur emploi. Et il est évident que pour beaucoup « le billet » n'est pas acquis d'avance.

Bien sûr, il y a à l'école des causes de tension autres que les études. Vu que le jeune y passe une bonne partie de sa vie d'adolescent, l'école peut être désagréable, à cause des problèmes et des conflits avec les autres étudiants et avec les professeurs. La fin d'une romance, la tension entre individus, l'intimidation, la violence et le vol à l'école ne représentent que quelques causes possibles de problèmes pour les adolescents.

Le temps

Cinquante p.c. des adolescents déclarent n'avoir jamais assez de temps; et plus de 60 p.c. des adultes²². Mais il est intéressant de noter qu'à peu près le même pourcentage des adolescents, y compris le 50 p.c. de ceux qui prétendent manquer de temps, avouent que l'ennui est pour eux un problème sérieux.

Il est clair que, comme tout le monde, les adolescents ont trop à faire pour le temps dont ils disposent. Ce qui ne signifie pas que leurs activités sont toutes agréables, utiles ou emballantes. Bien des adolescents ont souvent comme nous des occupations qui les « rasent ».

L'apparence

Comme on pouvait s'y attendre, un pourcentage élevé d'adolescents canadiens — soit un peu moins de 50 p.c. — admettent se préoccuper beaucoup de leur apparence extérieure. Conscients des changements physiques profonds qu'ils subissent, ils savent en même temps qu'il n'y a pas grand-chose qu'ils puissent faire pour en modifier les résultats: « on a ce qu'on a ». Pendant quelques années, le drame se poursuit et les maintient dans une expectative énervante. Comme des enfants qui déballet leurs cadeaux de Noël, ils savent que leur maturité peut déboucher sur le bonheur ou la déception, le soulagement ou l'anxiété. Bruce Springsteen traduit cette épreuve en musique: plus d'un adolescent se

22. BIBBY, 1982.

TABLEAU 4.1 *Les problèmes personnels par région :*

*« Ces problèmes courants vous tracassent-ils souvent ? »
Pourcentages de ceux qui ont répondu : « très souvent »
ou « assez souvent »*

	<i>Le Canada</i>	<i>C.B.</i>	<i>Les Prairies</i>	<i>Ontario</i>	<i>Québec</i>	<i>Les Maritimes</i>
Ce que je ferai après mes études	68	70	68	64	70	72
L'argent	54	56	56	54	53	55
L'école	50	57	49	51	47	51
Le temps	48	49	45	48	51	47
Mon apparence	44	41	40	42	52	43
Le sens de ma vie	44	41	44	40	52	44
L'ennui	43	45	43	41	43	46
Ma taille ou mon poids	43	45	45	45	38	47
La solitude	35	33	33	33	40	38
Le sentiment d'infériorité	29	36	27	28	28	26
Le sexe	28	26	29	26	29	29
Le mariage de mes parents	20	21	19	20	21	22

regarde dans le miroir et se met à chanter : « Je veux changer mes habits, mes cheveux, mon visage »²³. Quand ils sont seuls, ils sourient et gémissent ; puis, quand ils se rencontrent, ils font des comparaisons. Une jeune fille de 17 ans, de Saskatoon, pose le problème brutalement :

C'est une période pénible. Nous venons de traverser la puberté et nous essayons de nous accepter tels que nous sommes devenus.

On peut voir jusqu'où les adolescents sont prêts à aller pour changer leur apparence physique, en se basant sur la multitude des cosmétiques et des produits de beauté qu'ils utilisent, et aussi sur les vêtements qui peuvent rehausser leur apparence. Le régime alimentaire, parfois poussé à l'extrême, est également fréquent, surtout chez les filles.

L'excès pathologique déclenche l'anorexie : cet état psychologique grave dans lequel la poursuite vaine de la minceur amène à se laisser mourir de faim. Ce fut le cas, qui fit beaucoup de bruit, de la populaire artiste Karen Carpenter. Cette maladie, qui dans 95 p.c. des cas, atteint les femmes (entre une adolescente sur cent et une sur deux cent-cinquante) se déclare le plus souvent entre 14 et 15 ans²⁴. Ce sont d'ordinaire des étudiantes très intelligentes, appliquées, réservées, très sensibles, consciencieuses, méticuleuses et qui en plus ont un sens excessif du devoir²⁵.

Les médecins spécialistes, après trois siècles d'études, discutent encore des causes de l'anorexie et de la manière appropriée de la traiter. Cependant, on s'accorde, semble-t-il, sur les symptômes. Le docteur Jos. Silvermann, professeur de pédiatrie à New York, déclare : « Toute fille qui a maigri et a manqué un certain nombre de menstruations doit être considérée comme anorexique »²⁶. En Floride, Felicia Romeo, qui poursuit des recherches dans ce domaine, a prétendu, dans un article récent, qu'il y a une relation entre ce phénomène et le développement sexuel. Certaines filles, dit-elle, sont bouleversées par les changements qui se produisent en elles : les menstruations, le développement des seins

23. *Dancing in the Dark*, BRUCE SPRINGSTEEN, 1984.

24. Voir FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983 : 424 ; ROMEO, 1984 : 551.

25. USHAKOV, 1971.

26. Cité dans FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983 : 424.

et l'éveil de la sexualité. Elles s'astreignent à un régime de famine et réduisent leur physique à celui d'une enfant²⁷.

Une des plus récentes « épidémies de régime » est un état un peu différent: c'est celle de la « boulimie »: les individus passent des fringales à des purgations provoquées par des vomitifs ou des laxatifs. Le pourcentage de ces cas chez les jeunes est de 2 à 13 p.c.²⁸. Il y a, au coeur de la boulimie, le sentiment qu'on n'a pas réussi à répondre à ses attentes à soi ou à celles des autres²⁹.

Le problème de l'obésité en est un autre qu'on ne doit pas sous-estimer. On croit que 10 à 15 p.c. des adolescents sont obèses, et que les cas sont plus nombreux chez les filles³⁰. Les adolescents trop gras ont probablement bien des problèmes sociaux et psychologiques: être marqués aux yeux de leurs égaux, un faible degré d'estime de soi, un piètre ajustement au développement sexuel, une dépendance exagérée à l'égard des parents et des difficultés dans les études causées par des problèmes personnels³¹. De plus, l'obésité n'est pas un phénomène temporaire: environ 80 p.c. des adolescents obèses le demeurent à l'âge adulte³².

Enfin, pour un certain nombre, le problème est, au contraire, un poids insuffisant. La maigreur excessive procure peu de satisfaction. Les recherches indiquent que, tout comme le poids excessif, le manque de poids a des effets sociaux et psychologiques. Une enquête a révélé que même les professeurs ne sont pas libres de tout préjugé quand ils associent la maigreur des étudiants à un manque de dons physiques et sociaux³³.

Le facteur sexe

Le mouvement féministe a essayé de convaincre les femmes de dissocier leur valeur et leur identité de leur pouvoir de séduction auprès des hommes. Mais les adolescentes de notre

27. ROMEO, 1984.

28. Voir KAGAN et SQUIRES, 1984; HALMI, FALK et SCHWARTZ, 1981.

29. KAGAN et SQUIRES, 1984: 24.

30. KILANDER, 1965: 7-8.

31. HAMMAR, 1965.

32. FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983: 425.

33. HENDRY et GULLIES, 1978.

pays, confirmant en cela les conclusions sur l'anorexie, se montrent préoccupées d'une manière exagérée par leur apparence physique. Les jeunes filles (56 p.c.), beaucoup plus que les garçons (31 p.c.) inclinent à avouer se soucier de leur taille et de leur poids en particulier, et de leur apparence en général (52 vs 38 p.c.).

Rien d'étonnant peut-être à cela: malgré l'apparente « purge féministe » des années 70, sans oublier la création de la Commission royale sur le statut des femmes, une tradition sexiste traîne encore des préjugés dans nos grandes institutions. Les adolescents reçoivent souvent des messages doubles: d'une part, aux nouvelles de six heures, les féministes réclament au nom de l'égalité et de la dignité; à huit heures, la même chaîne profite de cette heure de grande écoute pour présenter le concours de Miss Univers. La publicité nous montre une femme qui a son doctorat en train de choisir avec soin des oranges pour le jus du déjeuner familial: c'est encore elle qui prépare le déjeuner³⁴. Les comédies de situation font encore du sex-appeal la première vertu de la femme. Plusieurs vidéos de rock véhiculent le même message: nos données témoignent des résultats.

En 1978, une enquête, menée à la demande du Conseil sur le statut de la femme par Alice Courtney et Thomas Whipple, signalait que plusieurs messages publicitaires à la télé canadienne présentent de la femme l'image suivante:

- elle supplie l'annonceur de ne pas lui enlever son détergent;
- elle est une ménagère navrée d'apprendre que son beurre d'arachides ou le détersif qu'elle utilise depuis dix ans est inférieur à la marque annoncée;
- des taches sur ses verres viennent ébranler la confiance qu'elle avait en elle-même;
- elle se sent plus femme parce qu'elle porte un soutien-gorge de la bonne marque³⁵.

Il semble cependant que la situation s'améliore: dans son rapport sur la manière dont les personnages féminins ont été présentés au cours de la saison de télé 1984, la Commission nationale américaine sur le travail des femmes l'a signalé.

34. Cité dans MAUSS, 1975: 439.

35. Cité dans MACKIE, 1983b: 107.

Les programmes, selon ce rapport, s'écartent du stéréotype qui avait prévalu jusque-là: celui des « femmes jeunes, jolies, blanches et célibataires ». Quant aux hommes, « au lieu de ne jouer que des personnages agressifs, ils s'occupent de leurs enfants, ils aiment leur famille, sans qu'on les ridiculise pour autant ». La Commission constate que dix ans auparavant le nombre des personnages masculins était trois fois plus considérable que celui des personnages féminins. Durant la saison de 1984, 67 des 143 personnages nouveaux étaient des femmes. De plus, 76 p.c. des femmes adultes qui paraissent à la télé dans de nouveaux programmes travaillent hors du foyer, contre 60 p.c. chez les femmes américaines.

La Commission a fait remarquer que certains stéréotypes demeurent: les femmes sont encore jeunes, jolies et le thème de la « femme victime » est encore le plus exploité. Par exemple, dans le programme *Mark Hammer*, « de jolies femmes sont assassinées chaque semaine, et le seul personnage féminin à ne pas quitter l'écran, c'est la secrétaire Velda qui s'amène au bureau, avec une robe décolletée qui moule ses rondeurs »³⁶. Un jeune de 17 ans du Nord de l'Alberta est d'avis, à ce propos, que « les hommes et les femmes devraient être traités selon leur compétence et non pas selon leur sexe ». Notre société offre de plus en plus aux femmes et aux hommes des possibilités conformes à leur sexe: aussi, la solution du problème de l'identité sexuelle de l'adolescent et de son rôle devient plus difficile que dans les sociétés où chacun sait ce que cela signifie que d'être un homme ou une femme. Les modèles que l'adolescent trouve chez les adultes sont si nombreux, si divers que l'excessive variété des choix lui rend difficile l'acceptation du rôle qui lui revient. Bien que cette tendance ne soit pas nécessairement négative, un tel choix exerce une pression plus forte chez des adolescents qui se posent maintes questions sur leur identité sexe-rôle³⁷.

Avoir un but

Avec autant de problèmes à résoudre à court terme — l'avenir, l'argent, l'école, le temps, l'apparence physique — plus de 40 p.c. des adolescents du pays disent beaucoup réfléchir au but de leur existence. La préoccupation des soi-

36. Communiqué de l'Associated Press, 5 décembre 1984.

37. FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983: 473.

disant problèmes quotidiens ne semble pas écarter le souci de ce que « tout cela signifie », comme un jeune de 15 ans, de Calgary, le dit à sa manière :

Souvent, je me demande quel est notre but dans la vie : il me semble que c'est un tel gaspillage que de vivre de 70 à 80 ans pour ensuite mourir.

Si les adolescents ne sont pas très attirés par les organisations religieuses, cela ne veut pas dire que leur émergence est dépourvue de tout élément spirituel sérieux. Une jeune fille de l'Ontario semble traduire ainsi le sentiment de plusieurs :

Je ne crois pas que pour être près de Dieu, être « accepté » par lui, il soit nécessaire d'être à l'église.

Seulement 10 p.c. aiment fréquenter l'église, mais *un autre* 35 p.c. font grand cas d'être acceptés par Dieu. Au-delà de ces deux catégories, il y en a encore 25 p.c. que préoccupe le problème du sens de leur vie. Il semble donc que 70 p.c. des adolescents s'intéressent aux choses spirituelles et religieuses. Et si les groupes religieux n'arrivent pas à les attirer, ce n'est pas parce que « le marché religieux » n'en vaut pas la peine.

La solitude

Dans son célèbre *Journal*, Anne Frank écrit : « Au plus profond de leur être, les jeunes se sentent plus seuls que leurs aînés »³⁸. L'enquête nationale a révélé que 35 p.c. des adolescents sont profondément troublés par la solitude. C'est une constatation alarmante, compte tenu de la valeur qu'ils attachent aux relations. Dans l'ensemble du pays le chiffre est un peu moins élevé chez les adultes : 31 p.c.³⁹. Et les adolescentes ont un pourcentage un peu plus élevé que les adolescents. Il semblerait dans bien des cas, même si les amitiés répondent mieux que la famille au besoin de camaraderie et d'amour, souvent elles n'arrivent pas à le combler. L'émergence de l'adolescence étant complexe et très diverse, quel que soit l'ami ou l'adulte, il lui est difficile d'apporter la compréhension et l'aide qui correspondent à *toutes* ses di-

38. Cité dans RICE, 1981 : 282.

39. BIBBY, 1982.

mensions. Assez fréquemment aussi, on a l'impression que les gens s'en fichent. Une jeune fille de 12^e année, de Moncton, Nouveau-Brunswick, fait ce commentaire:

Je trouve qu'il est très difficile d'être une adolescente. Le pire, selon moi, c'est de s'efforcer de rester heureuse. Plus je fais la connaissance des gens, moins je peux supporter leur froideur. Ils ont peu de cordialité et ils manquent tellement de compréhension.

Résultat: les adolescents ont souvent l'impression qu'ils doivent « se tirer d'affaire tout seuls », non pas, comme c'est le cas pour la solitude, par choix, mais parce qu'il n'y a pas d'autre solution.

Dans ces moments pénibles, comme dans de plus agréables, il ne faut pas sous-estimer le rôle de la musique qui est sans aucun doute pour un grand nombre une « compagne » inestimable. Une enquête américaine montre que les adolescents ont souvent recours à elle pour apaiser leur colère et oublier leur peine⁴⁰. Elton John, dans sa chanson *Sad Songs Say so Much* dit que, lorsque ce genre de chanson « pénètre dans ta chambre tu dois t'abandonner à sa touche délicate »⁴¹.

Comment ils se voient

On répète que les adolescents sont plus arrogants que les adultes: notre enquête contredit ce cliché. Le sentiment d'infériorité semble être une cause majeure de souci pour un tiers des adolescents, contre un quart pour les adultes⁴². Les adolescentes (40 p.c.) admettent plus volontiers que les adolescents (23 p.c.) éprouver ce sentiment. Plus exactement, l'enquête a révélé que la très grande majorité des adolescents ont tendance à se voir comme ayant aussi bonne apparence et étant aussi aimés que la plupart des gens. (Voir le tableau 4.2). Pour ce qui est de l'assurance dans la conversation, plus de la moitié disent qu'ils se sentent à l'aise avec des étrangers ou en classe. Un peu plus de garçons que de filles prétendent avoir de l'assurance dans le contexte de la classe.

40. LYLE et HOFFMAN, 1972.

41. *Sad Songs Say So Much*, Happenstance Limited, 1984.

42. BIBBY, 1982.

TABLEAU 4.2 *Comment ils se voient*

« Est-ce que les énoncés suivants vous décrivent d'une façon exacte ? »
 Pourcentages de ceux qui ont répondu « très bien » ou « assez bien »

	Dans tout le pays		
	Les garçons	Les filles	
« Je parais aussi bien que n'importe qui. »	88	89	87
« Je suis aussi aimé que n'importe qui. »	84	85	83
« Je suis à l'aise quand je rencontre des gens que je ne connais pas. »	60	58	62
« Je trouve facile d'exprimer mon opinion en classe. »	59	63	55

Il faut souligner que l'image que se font d'eux-mêmes les adolescents « originaux en création tout aussi bien qu'en destruction » est rudement contestée par les adultes orientés à l'excès vers les normes conventionnelles. Les adolescents qui « marchent » au rythme du proverbial « tambour différent » sont d'ordinaire brisés et applaudis d'une part, ou rebelles et stigmatisés de l'autre. Cette dernière réaction contre les adultes conventionnels est bien exprimée par le groupe rock Quiet Riot. Dans leur chanson, *Metal Health*, ils parlent du jeune que sa mère traite d'écervelé parce qu'elle ne peut pas le contrôler, et son professeur, de « peste » parce qu'il est déphasé par rapport à son temps. Le jeune proteste qu'il n'est pas un perdant, qu'il est « frustré, et non pas dépassé », et il ajoute : « Je veux sincèrement être 'surcoté' »⁴³.

43. *Metal Health*, The Grand Pasha Publisher, 1983.

La sexualité et la vie de famille

Beaucoup d'adolescents se disent inquiétés par la sexualité et le mariage de leurs parents. Dans les deux chapitres suivant, nous examinerons en détail ces deux sujets.

L'évaluation

L'émergence de l'adolescence est un phénomène si déroutant qu'il est difficile de le vivre sans aide. Les données de l'enquête indiquent que la majorité des adolescents reçoivent de leurs égaux la compréhension et l'aide dont ils ont besoin, et, à un degré moindre, des adultes. Une jeune fille, d'une petite ville de l'Ontario, déclare :

Il arrive souvent de nos jours que les parents et les adultes ne comprennent pas les jeunes. Je suis heureuse de pouvoir dire que ce n'est pas le cas de mes parents.

Elle ajoute cependant que pour une bonne minorité des adolescents, l'expérience est pénible, surtout à cause du manque de sympathie, d'aide et d'encouragement. Def Leopard le demande dans sa chanson : *Y a-t-il là quelqu'un, quelqu'un qui s'intéresse à moi?*⁴⁴.

Voilà qui nous amène à parler d'un phénomène très connexe : le suicide. Le psychologue Erikson a écrit que les adolescents qui n'arrivent pas à acquérir un sens de leur identité et de leur valeur personnelle, se retirent du réel, peut-être même de la vie⁴⁵. Le suicide des adolescents est considéré comme un problème de plus en plus considérable, au Canada et aux États-Unis. Il est difficile de donner des chiffres précis parce que la société stigmatise le suicide et parce qu'il demeure difficile d'établir si vraiment il y a eu suicide. Cependant, les documents officiels rapportent qu'au cours de 1982 environ 1 300 adolescents s'enlevèrent la vie. De plus, on estime qu'il y a entre 30 et 100 tentatives pour chaque suicide « réussi ». Barry Garfinkel, psychiatre de Toronto, qui a fait une étude approfondie du problème, déclare que « durant les trente dernières années, en Amérique du Nord, les suicides et les tentatives de suicide ont augmenté de 300 p.c. et que la progression continue. Du point de vue

44. *Foolin'*, Def-Lepp Music, 1983.

45. ERIKSON, 1968.

médical, c'est la cause de mortalité qui augmente le plus rapidement »⁴⁶. Le sociologue Menno Boldt de l'Université de Lethbridge, qui a dirigé la Commission sur le suicide, écrit que le suicide vient au second rang — après les accidents — des causes de décès chez les jeunes âgés de 15 à 24 ans. Et il souligne que « le suicide, surtout chez les jeunes, est à la fois un grave problème social et de santé »⁴⁷.

Une littérature abondante sur le suicide confirme certaines tendances⁴⁸. Les adolescentes sont plus portées au suicide que les garçons; mais ceux-ci, parce qu'ils utilisent des moyens plus violents, réussissent plus souvent que les filles à s'enlever la vie.

Les adolescents suicidaires appartiennent à des foyers bouleversés par des tensions émotionnelles. De plus, au point de vue social et émotif, ils se sentent d'ordinaire isolés⁴⁹. Les psychologues Yacoubian et Lourie vont jusqu'à dire que « vivre en marge de la société semble être le facteur déterminant qui distingue ceux qui se suicident de ceux qui ne le feront pas »⁵⁰. On constate que la dépression et le stress sont les facteurs clés et immédiats qui précipitent le geste.

Joseph Teicher a fait une découverte troublante, en étudiant des cas d'adolescents qui avaient tenté de se suicider: pour 40 p.c. d'entre eux, un membre de leur famille ou un ami s'était suicidé⁵¹. Cette constatation suggère que, dans certains cas, le suicide est un « choix appris ». Tout aussi troublante est la découverte de Boldt au sujet des attitudes inter-générationnelles face au suicide. Son enquête menée à Calgary, auprès d'étudiants de 12^e année et de leurs parents, lui a révélé que les jeunes acceptent plus facilement le suicide et en craignent les conséquences moins que leurs parents. « Alors, écrit-il, dans une situation critique, cet acte, plus qu'à leurs parents, semble être à leur portée. » Il conclut de là que « faute de trouver des raisons positives de vivre, ces nouvelles valeurs prédisposent une société à accroître le nombre de ses suicides »⁵².

46. *The Globe and Mail*, 15 octobre 1982.

47. SOLOMON et BOLDT, 1977: 3.

48. Voir RICE, 1981: 225-228.

49. TEICHER, 1973; SOLOMON et BOLDT, 1977: 69.

50. Cité dans RICE, 1981: 225.

51. TEICHER, 1973: 133.

52. BOLDT, 1982: 154-155.

Les adolescents ne minimisent certes pas le sérieux de ce problème. À la question « Croyez-vous que le suicide chez les adolescents canadiens est un problème sérieux ? », plus de 70 p.c. ont répondu : « très sérieux » ou « assez sérieux ». Seulement 4 p.c. n'y voient « pas de problème ». Les jeunes placent l'idée du suicide de leurs amis ou du leur presque au rang de la menace d'une guerre nucléaire, et ils considèrent que ce problème est plus important que celui du divorce. Détail significatif, le nombre des filles qui croient ce problème extrêmement sérieux l'emporte sur les garçons : 47 p.c. contre 31 p.c. Une jeune femme, de l'Ontario, nous fait cette confidence :

J'étais vraiment en colère contre Dieu. Je le tenais responsable du suicide, en janvier dernier, d'un ami très cher. Je lui en voulais aussi de n'avoir pas permis que je meure lorsqu'en février, j'ai essayé à mon tour. Depuis, j'ai repris mes esprits : j'imagine que si je suis encore vivante, il doit y avoir une raison.

Contrairement à une opinion très répandue, dans la plupart des cas, les tentatives de suicide sont envisagées à l'avance et comparées avec d'autres solutions possibles⁵³. D'après Boldt, les antécédents des victimes révèlent, dans plus de 90 p.c. des cas, des détails qui pointaient vers le suicide : des menaces, des tentatives antérieures, des changements soudains dans le comportement (dépression ou soudain regain). Autant d'indices qu'on ne remarque pas ou qu'on néglige. Il insiste pour dire qu'une attention plus grande de la part du public et des professionnels, accordée à ces indices, jointe à la réaction appropriée, pourrait réduire le nombre des suicides⁵⁴.

C'est l'avis du psychologue américain Boris Zoubok. Vers la fin de 1984, au programme *Good Morning America*, il résumait ainsi la nécessité de veiller et d'agir : « Il faut être là, observer et écouter »⁵⁵.

De même, il faut encourager les adolescents à recourir à l'aide disponible. D'après Diane Syer-Solursh, de l'Unité d'intervention de l'Hôpital Général de Toronto-Est, un facteur qui amène les garçons à s'enlever la vie plus que les

53. RICE, 1981 : 228.

54. SOLOMON et BOLDT, 1977 : 82.

55. *Good Morning America*, 15 octobre 1984.

filles, c'est cette idée ancrée dans notre culture que « les garçons sont censés se débrouiller tout seuls, être adultes et ne pas pleurer »⁵⁶.

Il revient donc aux adultes et aux amis d'être à l'écoute des adolescents en détresse. Jamais l'opposition des parents ou des maîtres, des médecins et du clergé, n'a paru moins opportune. Ne laissons pas leur apparence et leurs propos nous masquer la réalité : les adolescents d'aujourd'hui sont en difficulté.

56. Communiqué de la Presse canadienne, 11 octobre 1984.

5

LA SEXUALITÉ:

Les opinions des adolescents sur le sexe

Chez les adolescents d'aujourd'hui, les rapports prémaritaux sont monnaie courante, avec ou sans amour.

(Une jeune fille de 17 ans,
de la Nouvelle-Écosse).

Évolution et stabilité sexuelles

Le sexe intrigue les adolescents: leur épanouissement physique, joint à leur développement social, rend la sexualité biologiquement et socialement attirante. Contrairement aux adultes, ils sont cependant moins préoccupés de rechercher le sexe que de comprendre son émergence et de savoir comment l'utiliser¹. Faire face à cet aspect de l'émergence n'est pas chose facile.

Après avoir été confinée dans la chambre à coucher pendant des siècles, la sexualité s'est peu à peu émancipée et elle est devenue un sujet de discussion. Le sexe est passé dans la conversation courante et même, sous une forme ouverte et

1. MITCHELL, 1975: 113-114.

explicite, dans les imprimés et les media audio-visuels. À l'intérieur d'un vaste éventail de moyens d'expression, la sexualité se retrouve dans les revues, les livres, les journaux, le cinéma, les disques et les vidéos. Elle n'est plus étrangère à l'école et à l'église. La publicité lui voue un culte.

Il semble que notre culture s'eupéanise quelque peu. En Europe, les adultes considèrent que la sexualité est un élément normal de la vie: pas question d'en faire étalage devant les enfants, non plus de la leur cacher. « Tout comme en Europe on permettait un peu de vin aux enfants, dit Elkind, de même on leur dévoilait certains aspects de la sexualité pour les préparer à l'âge adulte. »² Les adultes savent aussi que le sexe est non seulement à la disposition de tous et de chacun, mais qu'il peut maintenant se contrôler: grâce à la technologie moderne, la contraception est possible. Ces « progrès », évidemment, n'ont pas été également bien accueillis par tous. La disponibilité des moyens contraceptifs, par exemple, a divisé l'Église catholique. Comme le dit un écrivain: « C'est presque le symbole de l'âge technologique: la pilule anti-conceptionnelle est aujourd'hui le Martin Luther de l'Église catholique »³. Un autre apport de la technologie, l'automobile, a en plus offert aux adolescents une liberté d'espace et de mouvement sans précédent.

Ces facteurs ont amené plusieurs observateurs à affirmer que nous avons connu « une révolution sexuelle ». La sexualité manifeste, à partir de 1950, sous les formes multiples de l'hétérosexualité, de l'homosexualité, de la sexualité de groupe et de la promiscuité, la pornographie envahissante, l'avortement de plus en plus fréquent et affiché sont autant d'indices qui, aux yeux de plusieurs, confirment qu'il y a eu révolution.

Par ailleurs, si l'on tient compte de la tendance de nos institutions à inculquer aux adolescents des valeurs et des normes d'adultes, comment concevoir qu'une « révolution sexuelle » ait pu se faire du jour au lendemain? Il est clair qu'il y a une grande différence entre constater qu'au sein d'une population, des groupes s'écartent des normes en grande partie respectées, et affirmer que ces écarts caractérisent l'ensemble de cette population. Compte tenu de la

2. ELKIND, 1981: 87.

3. BARR, 1971: 16-17.

tendance des media à « s'intéresser à l'anormal », à l'encontre de notre attitude à l'égard de la « différence interdite », il ne semble pas qu'on doive nous prévenir de ne pas prêter à l'ensemble de la population ce qui n'est le fait que de ceux qui « font les manchettes ».

On entend dire de nos jours que les Nord-Américains « penchent de nouveau vers la droite » en ce qui concerne le sexe comme en d'autres domaines. Ce qui n'est pas évident; c'est que, comme population, nous ne sommes jamais allés bien loin vers la gauche. Le sociologue Rodney Stark a observé que, dans le cas de l'homosexualité, ce qui avait semblé augmenter durant les années 60 et 70, ce n'est pas « la fréquence mais l'étalage »⁴. Nous avons de bonnes raisons de croire qu'à part une lente évolution vers un plus grand relâchement dans les relations préconjugales et dans l'avortement, l'observation de Stark vaut pour ce qui est des attitudes et du comportement sexuels en général.

Les adolescents canadiens et le domaine de la sexualité

L'importance du sexe pour les adolescents canadiens se dégage des conclusions de l'enquête. Quarante p.c. avouent penser au sexe « très souvent », et 30 p.c. admettent s'en préoccuper « beaucoup » ou « passablement ». De plus, 95 p.c. signalent que « très souvent » (70 p.c.) ou « quelquefois » (25 p.c.), les histoires racontées par leurs connaissances traitent du sexe.

Les relations sexuelles

Notre questionnaire portait en particulier sur les gestes qui conviennent dans les rendez-vous entre jeunes qui *se plaisent*. Environ 90 p.c. approuvent qu'on se tienne la main dès la première rencontre; moins de 1 p.c. croient que c'est déplacé après quelques rencontres. (Voir le tableau 5.1). Quant à *se baiser* dès la première rencontre, 82 p.c. ont répondu oui, et un autre 10 p.c., après quelques rencontres. Le *necking* est accepté par 50 p.c. dès la première rencontre; et par 45 p.c. après quelques rencontres. Le *petting* (les caresses sur le corps à partir du cou) est admis, dès la

4. STARK, 1975: 240.

première rencontre, par 28 p.c. et par 56 p.c. après quelques rencontres: soit, au total, par 84 p.c. des adolescents.

Onze pour cent de la population adolescente approuve les relations sexuelles dès la première rencontre; un autre 42 p.c.: donc, en tout, la moitié des adolescents canadiens jugent qu'on peut se permettre ces relations après quelques rencontres.

En résumé, s'il s'agit de deux personnes qui se plaisent, neuf adolescents canadiens sur dix considèrent qu'il est acceptable, après quelques rencontres, de se tenir la main, de s'embrasser et de se caresser. Huit sur dix pensent de même pour ce qui est des caresses sur tout le corps; et la moitié en ce qui concerne les relations sexuelles. De plus, l'enquête a révélé que 80 p.c. des jeunes canadiens soutiennent que les relations prémaritales sont permises entre jeunes en amour; et 50 p.c. disent qu'elles le sont entre jeunes qui *se plaisent*.

Les idylles des adolescents étant éphémères, les implications possibles de ces attitudes sexuelles sur leur comportement sont effarantes. Et, en fait, ces attitudes ne semblent pas se dissocier de leur comportement. Un grand nombre d'études faites en Amérique du Nord démontrent qu'environ 50 p.c. des jeunes de quinze à dix-neuf ans ont des rapports sexuels avant le mariage: les chiffres oscillent entre 33 p.c. chez ceux de quinze ans, et 67 p.c. chez ceux de dix-neuf ans⁵. Un ouvrage récent de Edward S. Herold, *Sexual Behavior of Canadian Young People*, du département des Études familiales de l'Université de Guelph, cite comment peut évoluer l'opinion d'un jeune au sujet des relations prémaritales:

À 15 ans, je croyais: « Jamais de relations sexuelles avant le mariage ».

À 18 ans, je croyais: « Si on est en amour, ça va ».

À 21 ans, je croyais: « Si les deux en ont envie, pourquoi pas? »⁶.

De leur côté, les adolescents ne semblent pas trop surpris. Un jeune Albertain, de seize ans, a cette répartie:

Réveille-toi, maman! On est en 1984. Tout le monde a des relations sexuelles.

5. Voir, par exemple, ZELNICK, YOUNG et KANTNER, 1979; RICE, 1981: 335; HEROLD, 1984: 13-14.

6. HEROLD, 1984: 1.

Une élève ontarienne, de 11^e année, se fait une philosophie fataliste du problème: À mon avis, quand il s'agit d'adolescents, on insiste trop sur le sexe.

Un adolescent couche avec une adolescente: et puis après? Ça les regarde et ne doit pas faire le tour de la ville. Quand il s'agit d'adultes, on n'en fait pas de cas; mais quand ce sont des adolescents, ça devient un crime.

Le titre d'une des chansons à succès d'Olivia Newton-John, *Let's get physical*, semble résumer les sentiments des jeunes. Parlant au nom des « filles », Cyndi Lauper, dans son album *She's So Unusual*, nous dit que les filles « veulent seulement s'amuser »⁷. Au nom des garçons, Huey Lewis et les News rétorquent que si elle « prend des risques avec moi », alors « elle attrape ce qu'elle a voulu »⁸.

Pour ce qui est du « necking et du reste », les opinions varient d'une façon intéressante selon le sexe et la religion. Les adolescents sans religion se montrent plus larges sur le necking, le petting et les relations sexuelles. Les adolescentes, du moins au niveau des attitudes, ont tendance à associer l'engagement sexuel aux relations sérieuses. Environ 60 p.c. n'acceptent pas les relations dans les rencontres occasionnelles (vs 30 p.c. chez les garçons). Environ 25 p.c. désapprouvent les relations prémaritales, même entre partenaires qui s'aiment (vs 17 p.c. chez les garçons). Comme le dit bien Herold: « Pour la plupart des femmes, l'amour doit obligatoirement précéder les relations prémaritales. Les femmes ont été habituées à associer l'amour et le sexe, et elles consentent moins volontiers que les hommes à des relations pour le seul plaisir physique »⁹.

Lors de sa visite au Canada, en 1984, le pape Jean-Paul a réaffirmé l'enseignement de l'Église catholique sur les relations prémaritales. « Il est naïf de considérer cela comme une libération sexuelle, a-t-il dit, c'est un danger aussi mortel que les hallucinogènes »¹⁰. Et cet enseignement est partagé par plusieurs Églises protestantes. Ce qui n'empêche pas plus de

7. *Girls Just Want to Have Fun*, Heroic Music, 1979.

8. *Heart and Soul*, Chinnichap Publishing, Inc., 1981.

9. HEROLD, 1984: 11.

10. MACQUEEN, communiqué de la Presse canadienne, 14 septembre 1984.

la moitié des adolescents canadiens, qui se disent catholiques ou protestants, d'approuver les relations sexuelles après « quelques rencontres ». Ceux parmi eux qui non seulement se déclarent catholiques ou protestants, mais participent régulièrement à la vie ecclésiale sont plus conservateurs. Trente p.c. des catholiques et 21 p.c. des protestants qui fréquentent régulièrement leur église approuvent les relations sexuelles après « quelques rencontres ». Ceux-là se montrent les plus libéraux sur ce point qui n'appartiennent à aucune religion. (Voir le tableau 5.1).

Cette façon de voir les relations sexuelles prémaritales semble s'expliquer par l'indulgence, qu'il y ait amour ou non. Le groupe rock Kiss, dans sa chanson à succès *Lick it up* est dans cette veine avec des phrases comme « J'veux pas attendre que tu me connaisses davantage »¹¹.

Ce débat sur la sexualité adolescente ne va pas sans problèmes. Parmi les conséquences, mentionnons les maladies vénériennes, les grossesses non désirées et les avortements. Alors que les adolescents semblent être sexuellement plus actifs que leurs parents l'étaient à leur âge, la plupart n'utilisent pas régulièrement et d'une manière responsable des moyens efficaces de contraception. Si 50 p.c. ont des relations prémaritales, seulement la moitié utilisent des contraceptifs¹². Il semble qu'un grand nombre d'adolescents sexuellement actifs soient ignorants. Suivant la réponse d'un jeune québécois :

Les gens s'imaginent que les adolescents sont bien renseignés sur les questions sexuelles: ce n'est pas le cas.

L'information sur la contraception

Les jeunes Canadiens, à l'unanimité ou presque (93 p.c.) maintiennent que les renseignements sur la contraception devraient être à la disposition des adolescents qui les désirent. (Voir le tableau 5.2). Dans presque tous les secteurs de la société canadienne, c'est une minorité qui s'y oppose. Par exemple, seulement 7 p.c. des adolescents catholiques s'opposent à la diffusion de ces renseignements.

11. *Lick It Up*, Kiss, 1983.

12. RICE, 1981: 324, 335.

TABLEAU 5.1 *La conduite qui convient dans les rendez-vous, selon le sexe et la religion*

« Si deux jeunes ont un rendez-vous et se plaisent, croyez-vous qu'ils peuvent se permettre... »
Les réponses sont présentées en pourcentages

	L'ensemble du pays	Garçons	Filles	Protes- tants	Catho- liques	Sans religion
<i>se tenir par la main :</i>						
oui, dès la première rencontre	92	92	91	95	90	93
oui, après quelques rencontres	8	7	9	5	10	6
non	0	1	0	0	0	1
<i>s'embrasser :</i>						
oui, dès la première rencontre	82	84	80	85	79	85
oui, après quelques rencontres	18	16	19	15	20	15
non	0	0	1	0	1	0
<i>faire du « necking » :</i>						
oui, dès la première rencontre	50	59	42	50	49	55
oui, après quelques rencontres	45	38	52	47	45	41
non	5	3	6	3	6	4
<i>faire du « petting » :</i>						
oui, dès la première rencontre	28	42	16	22	31	31
oui, après quelques rencontres	56	50	63	58	57	55
non	15	8	20	19	12	13
être en amour	1	—	1	1	—	1
<i>avoir des relations sexuelles :</i>						
oui, dès la première rencontre	11	19	3	9	10	16
oui, après quelques rencontres	42	51	33	36	43	53
non	44	29	59	51	44	29
être en amour	3	1	5	4	3	2

On n'est pas d'accord uniquement pour préciser qui doit se charger de cette éducation, et jusqu'à quel point l'information doit être associée à la disponibilité des contraceptifs. Dès que les autorités scolaires ont ajouté au programme l'éducation sexuelle, les différences d'opinion entre parents et professeurs, et parfois entre les éducateurs eux-mêmes ont surgi. Sam Luker, professeur d'Études familiales à l'Université de Guelph, a fait observer que la controverse ne vient pas de l'éducation sexuelle elle-même: « Au fond, c'est que dans notre pays, nous sommes très hésitants dès qu'il s'agit de sexe »¹³. Certains parents y voient une intrusion dans les droits et les responsabilités de la famille. Selon eux, il n'était pas possible de faire l'éducation sexuelle sans tenir compte des croyances et de la morale. À quoi les directeurs et les professeurs ont répliqué que beaucoup de parents n'osaient pas en parler et avaient renoncé à donner des renseignements et des conseils sur cette étape critique de la vie.

Un sondage Gallup récent fait à travers tout le pays l'a confirmé¹⁴. Seulement 20 p.c. des adultes avouent que leurs parents leur ont parlé des « réalités de la vie » avant l'âge de douze ans. Plus de 60 p.c. auraient aimé avoir plus d'informations sur le sexe pendant leur croissance. Les chercheurs Edward Herold et Marilyn Goodwin en sont venus à conclure que les parents s'abstiennent d'informer sur le contrôle des naissances ou de le justifier, abandonnant ce rôle aux égaux de leurs enfants¹⁵. Ce point est mis en évidence par un jeune de seize ans, de Vancouver:

J'ai appris à l'âge de douze ans « comment naissent les bébés »: pas de mes parents ou de quelqu'un de la famille, mais d'un ami. Je crois que l'école devrait nous en apprendre davantage sur le sexe.

Plus émouvant encore, ce témoignage d'une jeune fille de seize ans, de l'Alberta:

Domage que l'information sur la contraception ne soit pas plus répandue. Si j'avais su, je n'aurais probablement pas été obligée d'avoir recours à l'avortement.

13. Communiqué de la Presse canadienne, 14 mai 1984.

14. Communiqué de la Presse canadienne, 28 septembre 1984.

15. HEROLD et GOODWIN, 1979: 245.

TABLEAU 5.2 *Les attitudes sexuelles selon le sexe et la religion*

« Êtes-vous d'accord ou non avec les affirmations suivantes qui ont une implication morale? »

Voici les pourcentages de ceux qui ont répondu « oui »

	<i>L'ensemble du pays</i>		<i>Protes-</i>		<i>Catho-</i>	<i>Sans</i>	
	<i>Adolescents</i>	<i>Adultes*</i>	<i>Garçons</i>	<i>Filles</i>	<i>tants</i>	<i>liques</i>	<i>religion</i>
On fait bien d'avoir des relations sexuelles entre jeunes qui s'aiment.	80	74	84	77	75	81	94
L'information sur la contraception devrait être accessible aux adolescents qui désirent l'obtenir.	93	95	92	95	93	93	98
Dans les cas de viol, l'avortement légal devrait être possible.	86	86	87	86	86	83	96
Une femme mariée qui ne veut pas d'autre enfant devrait pouvoir obtenir un avortement légal.	39	47	41	36	41	28	65
Les relations sexuelles entre personnes du même sexe peuvent parfois être approuvées.	26	31	21	31	22	26	43
Les homosexuels ont les mêmes droits que les autres Canadiens.	67	70	54	80	66	68	77
Il peut arriver qu'une femme mariée ait le droit d'avoir des relations sexuelles avec un autre que son époux.	12	21	17	8	10	10	24

*Les données sur les adultes sont tirées de Bibby, 1982.

Et cette remarque d'une jeune fille de 11^e année, de Terre-Neuve :

Je crois que tous les jeunes devraient être renseignés sur la contraception. Et cela, à l'école, surtout au secondaire. Je crois que beaucoup des grossesses non désirées ne se seraient pas produites, si nous avions pu nous informer.

L'opinion publique, semble-t-il, est maintenant en faveur de l'éducation sexuelle dans les écoles. Le sondage Gallup déjà cité sur l'éducation sexuelle révélait que 83 p.c. des Canadiens sont en faveur de cette éducation à l'école. Actuellement, près de la moitié des districts scolaires du pays offrent des cours d'éducation familiale ; et une bonne partie de l'autre moitié se propose d'en faire autant. Ces programmes sont plus répandus dans les villes (dans plus de 80 % des écoles) que dans les campagnes (25 %) ¹⁶.

En plus de l'*information* sur la contraception, il devient de plus en plus facile de se procurer les *appareils*. En 1984, pendant une semaine spéciale Birth Control Week, les autorités du département de la Santé de Toronto ont offert gratuitement aux adolescents 10 000 trousses (*sex kits*) contenant des préservatifs, dans le but d'attirer l'attention sur le nombre croissant des grossesses chez les filles de quinze à dix-neuf ans. En 1975, le taux dans cette région était de 7,5 p.c. Et il atteignit 9,6 p.c. en 1982. Les organisateurs de la semaine se sont alarmés lorsqu'ils ont appris que 70 % de ces grossesses se terminaient par des avortements, et ils ont fait appel à la prudence.

Si l'objectif de ce programme était d'attirer l'attention sur l'activité sexuelle des adolescents, ce fut un succès. Le débat qui s'ensuivit a reçu beaucoup de publicité à travers le pays. Si le but était de distribuer des préservatifs, ce fut un échec : seulement une centaine de trousses ont été demandées.

L'avortement

Au cours des dernières années, peu de problèmes sociaux ont suscité autant de polémique que l'avortement. En 1984, le docteur Henry Morgentaler fut acquitté de poursuites relatives à l'avortement par la Cour Suprême de l'Ontario :

16. Communiqué de la Presse canadienne, 28 septembre 1984.

cela ne fit qu'intensifier le débat et relancer la bataille entre maints groupes d'intérêt. À la fin de novembre 1984, le cardinal Emmett Carter, archevêque de Toronto, exhorta les membres de sa communauté de plus de 1,1 million de fidèles « à combattre des lois qui ne protègent pas suffisamment l'être humain avant la naissance ». Il déclarait que « même là où existe une protection partielle, on se moque de la loi »¹⁷.

Cependant, malgré la controverse au sujet de l'avortement, les adolescents canadiens sont presque unanimes à soutenir que l'avortement légal devrait être possible dans certains cas. En particulier, près de 90 p.c. disent que, dans les cas de viol, les femmes devraient obtenir un avortement légal. (Voir le tableau 5.2). Les garçons et les filles sont du même avis. Et, détail à signaler, il y a peu de différence entre les catholiques et les autres.

Certains adolescents suggèrent de laisser la décision à la fille enceinte, quelle que soit l'origine de la grossesse. D'après une jeune fille de seize ans, de la campagne manitobaine :

Je suis tout à fait opposée aux lois canadiennes actuelles sur l'avortement. Il n'appartient pas au gouvernement de contrôler le corps de la femme. Que fait-on de la « liberté du choix » ?

Un garçon de 11^e année, du centre de l'Alberta, ne généralise que pour les adolescentes :

Toutes les filles devraient avoir droit à l'avortement. Si elles deviennent enceintes, cela peut briser la vie du père et de la mère.

Toutefois, un bon nombre rejettent « l'avortement sur demande ». Un garçon de seize ans, d'Okanagan, en donne la raison :

Un fœtus est un être humain et devrait avoir les droits d'un humain.

Une jeune fille de 10^e année, d'Edmonton, ajoute :

C'est mal de se faire avorter: on tue un bébé et pas seulement un morceau de chair.

17. Communiqué de la Presse canadienne, 25 novembre 1984.

Les opinions des adolescents sont également très partagées. Quand on leur demande si l'avortement légal devrait être accessible à une femme mariée qui ne désire pas avoir d'autres enfants, 39 p.c. disent « oui » et 61 p.c. disent « non ». Les catholiques plus que les autres (72 p.c.) sont portés à désapprouver.

L'homosexualité

D'après le sondage, les homosexuels, comme groupe, sont la cible préférée des plaisanteries des adolescents. Dans plusieurs régions du pays, la moquerie évidente s'exprime en des termes tels que « fifi », « tapette » et « pédé ».

Dans une proportion de 74 p.c., les adolescents canadiens croient que les relations sexuelles entre individus du même sexe sont déplacées. (Voir le tableau 5.2). Ce qui ne signifie pas qu'ils encouragent la ségrégation contre eux. Au contraire, 70 p.c. maintiennent qu'ils ont les mêmes droits que les autres Canadiens. Les garçons sont plus troublés par l'homosexualité que les filles: 79 p.c. vs 69 p.c. s'y opposent. Et ils hésitent moins à accorder aux homosexuels les mêmes droits fondamentaux: 80 p.c. sont en faveur contre 54 p.c. chez les filles. Les adolescents sans attaches religieuses manifestent moins d'opposition à l'égard des homosexuels.

Les relations extraconjugales

Les adolescents se montrent encore moins favorables à ce genre de relations qu'aux relations homosexuelles: environ 88 p.c. les désapprouvent. Et même 57 p.c. y sont fortement opposés, en comparaison de 48 p.c. qui sont en faveur des relations préconjugales entre amoureux. Les filles sont un peu plus opposées aux relations extraconjugales que les garçons: 92 p.c. vs 83 p.c. Ici encore, ceux qui n'appartiennent à aucune religion manifestent moins d'opposition: 76 p.c. contre 90 p.c.

Les jeunes affirment croire encore au mariage traditionnel monogame. D'autres résultats de l'enquête confirment que, dans leurs plans d'avenir, ils espèrent et comptent se marier. Ils sont disposés à suivre la tradition et fonder leur vie sur « l'amour et le mariage » et sur la cellule familiale. Ils n'approuvent pas les formules nouvelles qui écartent la famille.

À leur opposition déclarée aux relations extraconjugales, les adolescents joignent des espoirs d'adultes. D'après l'enquête, ils s'attendent à ce que leurs parents et les autres adultes se montrent fidèles à leurs promesses. Peut-être parce qu'ils ont été témoins, dans leur propre foyer ou dans les familles de leurs amis, des conséquences graves de l'infidélité.

Les adolescents contre les parents : révolution ou évolution ?

Malgré l'inquiétude des adultes et toute la publicité faite autour de la supposée tendance sans précédent des jeunes d'aujourd'hui au libertinage et au radicalisme sexuel, il est clair que l'attitude des adolescents canadiens ne diffère guère de celle de leurs parents et des autres adultes. (Voir le tableau 5.2). Quant aux relations préconjugales, leurs idées sont un peu plus libérales que celles des Canadiens plus âgés. Cela ne signifie pas que, même là, il y a eu un changement considérable : nous ignorons, en effet, quelle était l'opinion des adultes canadiens sur les relations préconjugales lorsqu'ils étaient adolescents, comparée à celle qu'ils ont eue une fois devenus parents d'adolescents. Autrement, les jeunes d'aujourd'hui ont pratiquement la même opinion au sujet des informations sur la contraception, sur l'avortement dans le cas d'une grossesse résultant d'un viol, sur les droits des homosexuels ; ou ils sont plus conservateurs que les adultes en ce qui concerne l'homosexualité, les relations extraconjugales et l'avortement quand on ne veut pas avoir un enfant de plus. (Voir le tableau 5.2). Une élève de 10^e année, de Vancouver, reflète cette dernière attitude :

Je crois que les mœurs sont aujourd'hui au plus bas. J'ai peu de respect pour plusieurs de mes connaissances, à cause de leurs convictions morales, y compris pour mes parents.

Ce que l'on prétend être un changement considérable dans les habitudes et la conduite sexuelles conjugales se comprend peut-être mieux si on le présente de la façon suivante. Les enquêteurs ont trouvé que vers 1965 des sondages Gallup et des études régionales sur le comportement décelaient des changements¹⁸. Au début des années 70, une grande enquête

18. LESLIE, 1982 : 380ss.

à travers les États-Unis rapportait que depuis les recherches d'Alfred Kinsey, faites au début des années 40, les comportements avaient beaucoup changé. Plus de 50 p.c. des hommes ayant fait des études collégiales avaient eu des relations sexuelles avant l'âge de dix-sept ans, soit le double de ce que Kinsey avait observé. Parmi les femmes célibataires de moins de vingt-cinq ans, 75 p.c. avaient eu des relations sexuelles, alors que le pourcentage de Kinsey était de 33 p.c. Pas moins de 80 p.c. des femmes mariées de dix-huit à vingt-quatre ans avaient eu des relations sexuelles préconjugales¹⁹.

Ces chiffres décrivent non pas les adolescents d'aujourd'hui, mais leurs parents qui, eux-mêmes, étaient adolescents à la fin des années 50 et durant les années 60. Dans cette similitude des attitudes sexuelles chez les adolescents et les adultes canadiens, ce que nous observons ne semble pas être une révolution sexuelle en cours, ni un retour à la période qui aurait précédé la révolution, mais plutôt une transmission aux jeunes par les adultes de *leurs propres* attitudes et habitudes sexuelles.

Il semble donc que les adolescents d'aujourd'hui soient de « jeunes adultes ». Ils se conforment aux habitudes qu'ils observent autour d'eux. Ils ne sont pas des sculpteurs qui créent des formes nouvelles: ils sont plutôt des éponges qui absorbent les normes qui prévalent dans leur entourage.

En somme, la thèse qui affirme qu'avec la génération qui suivait la Seconde Guerre mondiale, la sexualité a connu un brusque changement, suivi d'un retour vers la droite avec la génération actuelle, n'est guère probante. Cette génération-ci prolonge le changement amorcé après la guerre. Plutôt que d'une *révolution sexuelle*, il faudrait parler d'une *évolution*.

La censure

Que pensent les adolescents canadiens de la pornographie? Il y a peu de raisons de croire que, sur ce point, ils diffèrent beaucoup des adultes. Depuis au moins les années 70, les adultes du pays, avec assez de régularité, ont approuvé le contrôle du matériel pornographique, plutôt que l'interdiction totale. Par exemple, un sondage national, en 1980-1981, a révélé que 57 p.c. étaient en faveur de lois interdisant la

19. Cité dans LESLIE, 1982: 384.

distribution du matériel pornographique aux moins de dix-huit ans. Environ 35 p.c. se prononçaient en faveur de l'interdiction totale, et 8 p.c. ne voulaient aucune restriction²⁰.

Sur l'essentiel du débat, les jeunes semblent être d'accord: ils ne veulent ni restriction, ni censure pour la nudité; et seulement 5 p.c. réclament l'interdiction totale. (Voir le tableau 5.3). Cinquante-six p.c. sont d'avis qu'on devrait censurer les actes sexuels flagrants; 31 p.c. sont d'avis contraire et 13 p.c. seulement jugent qu'on devrait les bannir tous. Cependant, quand il s'agit de la pornographie dite dure (*hard-core*), où le sexe s'accompagne de violence, plus de 50 p.c. préconisent le bannissement total; 30 p.c. le contrôle d'une censure et moins de 20 p.c. l'absence de toute restriction.

TABLEAU 5.3 *Les attitudes à l'égard de la censure du matériel sexuel selon le sexe et la religion (en pourcentages)*

« Êtes-vous en faveur de la suppression des restrictions, en faveur du contrôle d'une censure ou en faveur de l'interdiction totale dans le cas des matières sexuelles suivantes? »

	La nudité			Les actes sexuels			La pornographie « dure »		
	supp.	cens.	interd. totale	supp.	cens.	interd. totale	supp.	cens.	interd. totale
L'ensemble du pays	47	47	6	31	56	13	16	30	54
Garçons	65	32	3	46	47	7	26	38	36
Filles	31	61	8	15	65	20	8	21	71
Protestants	47	48	5	28	56	16	11	29	60
Catholiques	43	50	7	30	56	14	19	28	53
Sans religion	58	40	2	35	59	6	17	33	50

20. BIBBY, 1982.

Les adolescents qui font des remarques se montrent extrémistes: en faveur de « l'interdiction complète » ou « d'aucune restriction ». Voici l'opinion d'une jeune fille de seize ans, de Terre-Neuve, qui préconise l'interdiction:

Je ne crois pas que la saleté soit indispensable pour s'amuser.

Une autre de 12^e année, de l'Alberta, entre dans les détails:

(Ce genre de matériel) est en partie responsable de ces types étranges et pervers qui rôdent autour de nous. Plusieurs y prennent des idées pour violer les filles, etc. C'est dégoûtant de penser que des gens très vulnérables sont exposés à ce lavage de cerveau.

D'autre part, un élève des Maritimes ne veut pas de censure:

Chaque individu doit être libre de choisir. La censure et les interdictions ne feraient que conférer plus de pouvoir au gouvernement.

Une élève de 12^e année, d'une campagne de l'Ontario, abonde dans le même sens:

La censure ne fait qu'attirer l'attention. Si on n'y donne pas trop d'importance, les gens y prêteront moins attention et il y aura moins de chamaillerie. À preuve, les plages de nudistes et les monokinis en Europe.

Alors que les catholiques, les protestants et les indifférents ont sensiblement la même attitude à propos de l'étalage du matériel sexuel, il y a des divergences constantes et importantes entre les garçons et les filles. Les premiers sont beaucoup moins sévères: plus que les filles, ils prônent l'absence de restriction pour la nudité (65 p.c. vs 31 p.c.); s'il s'agit d'actes sexuels, 46 p.c. vs 15 p.c.; et même dans le cas d'une pornographie dite dure, 64 p.c. vs 29 p.c..

Il y a des différences ténues entre les sexes. Nous les avons constatées en étudiant les sources de plaisir: les garçons continuent à s'intéresser aux sports plus que les filles. Puis, dans les problèmes qui tracassent les jeunes, les filles se soucient plus que les garçons de leur apparence physique. Et enfin, dans les attitudes concernant la convenance d'avoir des rapports charnels, les garçons approuvent plus facilement

les relations sexuelles occasionnelles. Il devient embarrassant de tenter de concilier ces différences avec nos conclusions touchant le matériel pornographique.

Les féministes pourraient bien prétendre avec raison que ce genre de matériel fait des femmes des objets impersonnels, voire inanimés, voués à l'exploitation et au dénigrement. Nos correspondantes semblent bien être de cet avis. Ainsi, une jeune fille de quinze ans, de la région d'Edmonton, écrit:

D'ordinaire, ce sont les femmes qui sont salies et deviennent victimes de discrimination.

Voilà pourquoi un grand nombre de personnes qui s'occupent du statut des femmes dans notre pays et ailleurs ont déclaré la guerre à la pornographie, à ce vestige révoltant de l'inégalité faite à la femme dans notre société moderne. Si la prochaine génération d'hommes garde l'attitude que nous venons de décrire, il est évident que l'égalité des sexes au Canada, ça n'est pas pour demain.

Mais peut-être ne faut-il pas s'en surprendre: la récente enquête nationale auprès des adultes, citée plus haut, indiquait que 42 p.c. des femmes sont en faveur de l'interdiction du matériel pornographique, contre 29 p.c. des hommes. Aux yeux des adolescents, le sexisme dans la sexualité provient en grande partie du sexisme des adultes mâles. N'oublions pas que *Playboy* et *Penthouse* ne sont pas publiés par des adolescents. Ceux-ci ne produisent ni ne dirigent les films classés X. Les profits de l'industrie pornographique ne remplissent pas leurs goussets. Les adolescents ne représentent qu'une cible du marché; et, malheureusement, avec des enfants plus jeunes, ils sont parfois les têtes d'affiche.

Le problème ne se limite pas au *Penthouse* de décembre 1984, qui fut l'objet d'une publicité monstre. On y voyait dix pages de photos de Japonaises nues, pendues à des arbres. Une étude du Gouvernement fédéral, publiée au cours de l'été 1984, a révélé que 540 revues à tendance sexiste, vendues au Canada, représentent une valeur marchande annuelle d'environ 100 millions de dollars. Ceci n'inclut pas la masse des livres, des films et des excitants sexuels²¹. Plus tôt, la même année, dans un sondage mené par le Gouvernement fédéral, 34 p.c. des adultes âgés de dix-huit à trente-

21. Communiqué de la Presse canadienne, 23 novembre 1984.

neuf ans admettaient avoir acheté un vidéo qu'ils jugeaient pornographique. Et néanmoins, seulement 12 p.c. des adultes canadiens interrogés considéraient la pornographie comme créant un problème dans leur milieu; et 58 p.c. n'y voyaient qu'un problème mineur ou aucun problème.

L'évaluation

Comme ce fut le cas pour les valeurs, l'enquête a révélé que les adolescents canadiens ont tendance, pour l'essentiel, à voir les problèmes sexuels de la même manière que les adultes. Une fois de plus, il appert que nos grandes institutions ont réussi à transmettre aux jeunes les attitudes sexuelles dominantes. On cherche en vain des signes ou d'une révolution sexuelle ou d'un retour au conservatisme. Même s'il s'agit de relations prémaritales, il semble que l'on puisse conclure, sans crainte d'erreur, que les changements dans les attitudes et les pratiques d'après-guerre furent transmis à la génération montante.

Les débats dans les media sur la « révolution sexuelle » et le retour vers la droite sont par conséquent le fait des théoriciens et des conversations entre individus. Bien plus, les prétendus changements rapides dans un sens ou l'autre nous renseignent peut-être davantage sur la vie de certaines « étoiles des media » que sur la réalité sociale. D'après *Time*, « l'obsession du sexe est passée », et « un grand nombre redécouvrent les valeurs traditionnelles de la fidélité, de l'engagement et du mariage »²². On ne peut s'empêcher de se demander qui au juste « était obsédé » et qui « redécouvre » maintenant les valeurs traditionnelles: les théoriciens, les journalistes ou les féministes?

De quelles femmes parle la journaliste Lynda Hurst, du *Toronto Star*, quand elle écrit: « ... assurément, ce sont des femmes qui ont permis la transformation des moeurs sociales. C'est elles qui ont endossé avec enthousiasme la politique de la libération... elles encore qui ont gobé l'idée que la liberté sexuelle... libère et par conséquent est saine ». Et lorsque Germaine Greer dit aux Américaines qu'elle a découvert que « pas de relations sexuelles est préférable à de mauvaises relations », leur apprend-elle quelque chose de nouveau? Joseph Katz, chargé du Développement de la personne hu-

22. *Time*, avril 1984.

maine à l'Université de l'État de New York, signale que « dans les années 70 il y a eu un mouvement concerté de libéralisation, et que tout retour en arrière serait surprenant »²³.

Le fait que les adultes fassent le jeu de la « révolution sexuelle » plutôt que celui de l'évolution sexuelle conjugale, en insistant sur le prétendu « virage vers la droite », peut avoir des conséquences malheureuses. L'une d'elles est que dans les deux cas les adolescents sont perdants.

D'une part, les parents et les autres adultes qui insistent sur la révolution sexuelle, tout en participant à l'évolution conjugale, accusent hypocritement leurs enfants d'en être. En même temps, secondés par des media complaisants, il n'est pas rare qu'ils projettent une foule de possibilités sexuelles sur eux. Après tout, nous sommes censés appartenir à une époque « d'hédonisme joyeux », caractérisée par la variété innombrable d'un sexe sans inhibition. En fin de compte, ce sont les adolescents qui paient la note. Une élève de 11^e année, de Montréal, l'exprime en ces termes :

Je crois que c'est à cause de toutes ces saloperies à propos des adolescents, que mes parents apprennent hors de la maison, que de plus en plus ils me défendent tout. Pourquoi sont-ils si sévères ? Est-ce qu'ils ont le droit de nous traiter de cette façon à cause de ce qu'ils apprennent hors de la maison ?

Elle n'est pas la seule : une jeune fille catholique, de Québec, ajoute :

J'ai 17 ans et je n'ai jamais pu sortir avec un garçon, parce que mes parents me le défendent.

D'un village de Colombie britannique, cette remarque d'une élève de 11^e année :

Nous ne sommes pas dépravées. Toutes les adolescentes ne devraient pas être mises dans le même sac. Toutes ne vont pas s'enivrer chaque fin de semaine, ou se faire avorter. Les adultes sont seuls à le croire.

D'autre part, en prétendant maintenant qu'il y a eu un « virage vers la droite », les adultes prennent à leur compte la vieille rengaine « nous sommes passés par là et maintenant

23. College Press Service, novembre 1984.

nous sommes plus sages ». Ils essaient ainsi de décourager les adolescents d'avoir les mêmes attitudes et de faire ce qu'ils ont fait eux-mêmes.

Ces créateurs d'opinion repentis sont évidemment secondés par l'Église catholique et plusieurs autres groupes religieux qui prêchent la chasteté préconjugale. Ils trouvent d'autres alliés dans des organisations telles que Teen-Aid, un groupe américain qui « conseille de dire aux adolescents que tomber en amour et en sortir leur sera beaucoup moins compliqué s'ils n'ont pas couché ensemble »²⁴.

Cette découverte de leur capacité biologique de procréer est attisée chez les adolescents par une société qui fait du sexe un divertissement et par notre monde visuel qui a promu le slogan « plus c'est nu, mieux c'est ». Les feuilletons, la télévision, le cinéma et les vidéos à la maison se sont efforcés de vaincre les tabous de la nudité, du viol et de l'inceste. Un grand nombre de programmes de télévision semblent devoir leur popularité aux nombreuses insinuations sexuelles que renferment leurs scénarios. Des publicités aguichantes, érotiques, incitent à l'activité sexuelle. Nous, les adultes, nous avons présenté aux adolescents une société axée sur le sexe, en quête de jouissances immédiates. Et en même temps, bien des adultes font du célibat une norme pour les jeunes. Mêler ainsi ce qui se passe au-dedans des adolescents aux expériences érotiques quotidiennes que leur livre notre culture, c'est préparer un puissant explosif.

Ironiquement, les adolescents d'aujourd'hui, dans leur apparence extérieure et dans leur conduite, ne se montrent pas différents des adultes qui les entourent. Au contraire, pour le meilleur ou pour le pire, les jeunes Canadiens donnent des signes très évidents de ressemblance avec leurs modèles adultes. Mais l'hypocrisie les aliène et provoque chez eux un comportement typique : ce qui concerne le sexe, ils en parlent avec les amis et ils le dissimulent aux parents. Par exemple, l'enquête de Herold, menée au Canada, a révélé que 75 p.c. des adolescents soupçonnent que leurs parents seraient bouleversés s'ils apprenaient que leurs enfants ont des rapports sexuels. Seulement 25 p.c. croient que leurs amis réagiraient de la même façon²⁵. Dans le domaine de leur sexualité, les

24. Communiqué de la Presse canadienne, 12 octobre 1984.

25. HEROLD, 1984: 12.

adolescents sont comme des miroirs sur les murs de leur société. Les discours de la onzième heure sur les révolutions et les perspectives nouvelles n'ont pas grand chance de modifier pour la peine leurs attitudes sexuelles.

6

LA FAMILLE ET LES AMIS:

Les liens les plus importants

Les rapports entre les mères, les pères et les enfants ne sont pas aussi étroits qu'ils devraient l'être: cette situation diminue le plaisir que les enfants trouvent à fréquenter leurs amis.

(Une adolescente de 12^e année,
de Kitchener).

Il y a de l'agitation sur la scène domestique

Entrer en rapport avec des adolescents à la maison, c'est comme regarder la télé avec le son coupé. Les images nous donnent une idée de ce qui se passe, mais on doit deviner les détails précis du scénario. La scène suivante s'est répétée des millions de fois dans les foyers canadiens. Les parents à la maison attendent et se demandent...

11h30 p.m.

Papa: À quelle heure Steve est-il censé rentrer?

Maman: Je crois que d'ordinaire, le vendredi soir, 12h30 est son heure de couvre-feu.

12h30 a.m.

Papa: Eh bien, moi, je vais me coucher.

Maman: Je crois que je vais prolonger ma lecture jusqu'à ce qu'il arrive. J'irai te rejoindre bientôt.

1h20 a.m.

Maman: Est-ce toi Steve? Je suis contente que tu sois rentré.
Tu es en retard. Où es-tu allé?

Steve: Je suis sorti avec mes amis.

Maman: Quels amis?

Steve: Toujours les mêmes: tu les connais.

Maman: Où est-u allé?

Steve: On s'est promené en voiture.

Maman: Qu'est-ce que vous avez fait?

Steve: Ah, pas grand-chose.

Maman: Pendant six heures; vous vous êtes contentés de vous promener pendant six heures?

Steve: Ouais, environ. Bonne nuit. Ne m'éveille pas demain: c'est samedi et je veux dormir plus tard.

Les parents aimeraient en pareille circonstance rétablir le son et hausser le volume. Ils aimeraient bien savoir ce qui se passe chez Steve. Les questions demeurent sans réponse: ils sont portés à associer ce silence à de la distance. Plus ils tentent de se rapprocher, plus ils ont l'impression que leurs fils et leurs filles s'éloignent.

Nous avons à peine commencé à analyser les résultats de l'enquête que déjà nous pouvions constater à quel point les liens étaient importants aux yeux des jeunes Canadiens. Il n'y a que la liberté qu'ils estiment autant. Et pourtant, comme le souligne la scène que nous venons de décrire, pour plusieurs de ces adolescents, les liens avec les parents ne sont pas les plus chers. Et, comme on pouvait s'y attendre, les parents, sur ce point, ont souvent des sentiments réciproques. Un sondage récent a révélé que 42 p.c. des Canadiens adultes qui ont des adolescents les considèrent comme une source de soucis. Vingt-neuf p.c. des parents qui ont de jeunes enfants et 21 p.c. de ceux dont les fils et les filles sont adultes ont exprimé une inquiétude analogue. Alors que 94 p.c. des parents qui n'ont que de jeunes enfants ont déclaré qu'ils étaient pour eux une source de « grande » satisfaction; et seulement 75 p.c. s'ils avaient aussi des adolescents¹.

1. Tiré de BIBBY, 1982.

Les inquiétudes que cause l'adolescence éveillent chez bien des parents la nostalgie des couches! Les traumas que provoque l'émergence de l'adolescence rejaillissent sur l'existence des parents. Le passé leur semble serein quand ils le comparent au présent. Ces adolescents qui avaient été des bébés et des enfants charmants, les voici qui tiennent des propos pleins d'entêtement, de rudesse, d'opposition et de défi. Les conversations les plus banales deviennent tendues. Les commentaires les mieux intentionnés, le temps qui leur est consacré, l'achat de leurs vêtements, l'argent qu'on leur donne, tout cela est « engouffré » non seulement sans aucune gratitude mais avec un dépit malveillant. Ils ne font pas de cas de vos propos. Le transport leur est dû. Les vêtements ne sont pas de leur goût. L'argent est insuffisant.

Bien plus, c'est tout au plus pénible et tout au moins agaçant pour des adultes de voir leur image sans cesse contestée. Il n'y a rien d'agréable à se faire traiter de radoteur incompetent qui a perdu le contact avec le monde actuel. Et c'est d'autant plus bouleversant que cette insinuation ou cette accusation vous viennent d'un être humain qui n'est pas encore formé.

Si encore les parents pouvaient émotivement se détacher de leur progéniture, mais il est rare qu'ils réussissent à l'oublier. Comme le signalent les auteurs de *Toughlove*, « nous sommes accrochés à nos enfants: nous rions et nous pleurons avec eux, nous nous lamentons et nous nous réjouissons avec eux. En un rien de temps, ils peuvent nous atteindre au coeur, faire notre joie ou nous rendre inquiets et désespérés. Ils peuvent nous influencer, surtout en tant qu'adolescents en crise, tout autant que nous pouvons les influencer nous mêmes... Personne ne peut attrister les parents autant que leurs enfants »².

Il arrive souvent que les parents se sentent surtout impuissants, frustrés et qu'ils se demandent: « Qu'est-ce qui se passe? » Ils lèvent les bras au ciel et se rappellent le bon temps où les enfants étaient plus jeunes et la vie moins compliquée.

Comme nous l'avons souligné, les adolescents trouvent très pénible de vivre l'émergence dans un monde dominé par les adultes. Et il arrive souvent que cette expérience échappe

2. YORK et WACHTEL, 1982: 75.

aux adultes. Les jeunes peu à peu dépendent de moins en moins des adultes: aussi, veulent-ils pouvoir de plus en plus prendre les décisions par eux-mêmes. Voilà pourquoi ils perçoivent les directives venant des parents comme autant d'atteintes à leur autonomie. L'autorité des parents est défiée. Les tempéraments éclatent. Les parents parlent, mais ils n'écoutent pas. Ils accordent des faveurs et du temps pourvu que cela ne dérange pas leur horaire. Ils achètent des vêtements sans consulter leur fille ou leur fils: ces adolescents aimeraient, pour une fois, faire l'inverse et surveiller le résultat. Les parents ne manquent pas d'argent pour aller manger dans un restaurant, voir un film, assister à un concert, voire acheter des cassettes ou des vidéos. Et, en même temps, ils croient former les adolescents en ne leur donnant pas assez d'argent, ou tout juste assez.

Résultat: l'émergence de l'adolescence est loin d'être une expérience agréable, et pour les jeunes et pour les adultes. Rien qui ressemble à l'idéal de collaboration et de compréhension mutuelle que nous prônons.

Et pourtant les adolescents, non moins que les adultes, veulent *en fait* avoir des rapports gratifiants: les uns et les autres veulent de la camaraderie et de l'amour, et souvent ils les cherchent ailleurs. Les adultes comptent sur d'autres adultes et sur les enfants plus jeunes. Les adolescents comptent sur leurs semblables qui appartiennent à « leur monde » et comprennent l'épreuve qu'ils traversent. Une adolescente de 16 ans, de la campagne québécoise, résume ainsi la situation:

On a peine à nous comprendre, et pourtant nous nous comprenons entre nous.

Le rôle supplétif des amis

Rien n'importe davantage aux adolescents que l'amitié: 90 p.c. des jeunes Canadiens en font grand cas. Bien plus, 75 p.c. mentionnent qu'ils éprouvent grand plaisir à fréquenter leurs amis. De fait, comme nous l'avons vu dans le chapitre 3, l'amitié est la source de contentement la plus souvent mentionnée.

Durant l'adolescence, la présence des égaux contribue pour beaucoup au respect de soi. Elle procure aux jeunes une sécurité émotive, un appui, des informations et des réactions

qui les aident à trouver leur identité³. Parlons, par exemple, des informations: on sait que les parents ignorent maints aspects de la vie qui intéressent les adolescents, tels que les derniers engouements. En outre, il est plus facile de discuter avec des égaux de sujets aussi délicats que le sexe, les allures et les amours. Et même si certains de ces renseignements risquent d'être grossièrement déformés, ils n'en sont pas pour autant moins importants aux yeux des jeunes⁴.

C'est un trait caractéristique et bien connu des adolescents que de former des groupes d'amis: l'enquête indique qu'environ la moitié des adolescents canadiens ont quatre ou cinq amis intimes. L'autre moitié déclare en avoir deux ou trois. Moins de 5 p.c. sont sans aucun ami intime. La recherche laisse entendre que cette « minorité sans amis » a d'ordinaire des problèmes: elle manque de confiance en elle-même et les autres adolescents se montrent indifférents et cruels à son endroit. Les adolescents isolés sont plus sujets à avoir des problèmes mentaux, à donner dans la délinquance ou à avoir des résultats médiocres en classe⁵.

Chose certaine, les liens d'amitié entre adolescents ont la précarité des idylles. Des études faites sur la constance des amitiés indiquent que vers l'âge de treize et quatorze ans les amitiés deviennent plus instables, pour se raffermir ensuite jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Après dix-huit ans, l'instabilité réapparaît, surtout à cause de la mobilité, des emplois ou du mariage⁶.

Nous avons déjà affirmé avec insistance que la valeur que les adolescents accordent aux amitiés avec leurs égaux déconcerterait moins les adultes s'ils prisait tout autant les liens avec leur famille. Mais, pour plusieurs, tel n'est pas le cas. Ils font plus de cas, beaucoup plus de cas de leurs égaux. Comme nous l'avons noté plus haut, 91 p.c. placent l'amitié au sommet de leur échelle de valeurs, alors que seulement 65 p.c. déclarent que la vie de famille leur « importe beaucoup ». Dans l'échelle des contentements, les amis l'emportent une fois de plus. Près de 75 p.c. prétendent trouver grand plaisir dans la compagnie de leurs amis, alors que

3. FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983: 451.

4. MACKIE, 1983a: 80.

5. FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983: 453.

6. RICE, 1981: 283.

moins de 45 p.c. se plaisent beaucoup dans la compagnie de leurs parents.

Évidemment cela ne signifie pas que la famille n'est pas appréciée, goûtée ou considérée comme une influence majeure dans l'existence des jeunes ; mais bien qu'au cours de ces jeunes années les adolescents comptent beaucoup sur leurs amis pour trouver le bonheur et la joie dont ils reconnaissent volontiers la valeur.

Plutôt que de se conformer à la sagesse populaire et de soustraire les parents à leur responsabilité dans cette situation aliénante, notre thèse sur l'émergence propose une autre solution. Vu que les adolescents persistent à estimer les relations et l'amour, il se peut que la plupart du temps ils se tournent vers leurs amis parce qu'ils n'ont pas grand choix. Ils ne peuvent trouver auprès de leurs parents les liens et les sentiments qu'ils prisent. Nos constatations n'ont pas cessé d'attirer notre attention sur cette zone importante de conflit qu'est *la liberté*.

Des adolescents en passe de devenir des hommes faits ont besoin d'un vaste espace de croissance, fait de compréhension, d'ouverture et d'empathie. Il semble que ce qui provoque surtout les tensions et l'aliénation, c'est cet enjeu décisif de la capacité ou de l'incapacité des parents et des autres adultes, de leur consentement ou de leur refus à permettre à l'émergence de se produire. Il appert que souvent les jeunes sont contraints d'avoir recours à leurs amis, non pas dans le but *d'ajouter* aux bonnes choses que leur procure la compagnie de leurs parents mais de *combler* avec une subculture le vide laissé par la compréhension, l'approbation et l'orientation qu'ils n'ont pas trouvées à la maison. Il arrive souvent qu'ils éprouvent le même manque de compréhension de la part des autres adultes : d'où leur désaffection à l'endroit des institutions telles que l'école et l'église. Ainsi que l'exprime le pédagogue Baughman, « privé d'autant d'occasions et d'avantages qui relèvent du monde des adultes, l'adolescent perçoit le groupe de ses égaux comme un succédané du statut, du rendement et de la réussite d'un adulte. En compagnie de ceux de son âge qui partagent ses intérêts et son cadre de vie, il a la chance de se donner un statut et de faire la preuve de son savoir-faire »⁷. Le sociologue Hans

7. BAUGHMAN, 1972: 37-38.

Sebalt abonde dans le même sens : « la culture des jeunes est leur façon de réagir socialement à l'incertitude de leur statut au sein du monde adulte »⁸.

Nous ne voulons pas pour autant laisser entendre que les adolescents forment un monde intraitable, à part, qui les isole des adultes et les oppose à eux⁹. L'enquête a déjà établi que tel n'est pas le cas, que les adolescents sont d'accord avec les valeurs adultes dominantes et qu'ils entretiennent des liens sociaux et affectifs. Et cependant nous ne sommes pas d'accord avec Frank Fasick, de l'Université de Waterloo, qui faisait remarquer récemment que le degré d'affection qu'éprouve l'adolescent pour ses parents est la plupart du temps demeuré le même et que les rapports avec les égaux sont là surtout pour prolonger les « liens d'affection cordiale » avec les parents plutôt que pour les supplanter. Nous préférons lui rappeler et souligner la remarque qu'il a déjà faite (et qu'il semble maintenant minimiser), à savoir que « un certain relâchement dans les liens avec les parents peut, cependant, se produire vers la fin de l'adolescence »¹⁰.

L'influence des amis et de la famille

La sociologue Marlene Mackie de l'Université de Calgary signale que « l'impact de la famille sur l'enfant l'emporte sur tous les autres facteurs de socialisation » et que les égaux « représentent l'agence de socialisation la plus influente après celle de la famille »¹¹. Les jeunes sont bien conscients de cette influence de la famille et des amis. Plus de 50 p.c. reconnaissent que leur vie a été influencée par « l'éducation qu'ils ont reçue » ; et 30 p.c. disent la même chose de l'influence qu'exercent encore leurs amis. (Voir le tableau 6.1). Environ seulement 10 p.c. considèrent que leurs professeurs ou les gens au pouvoir, ou les médias exercent sur eux une influence profonde. De fait, ils accordent la même importance à « Dieu ou à quelque puissance surnaturelle ». Ils sont peu nombreux à croire en la chance.

En même temps que l'éducation et les amis, deux autres facteurs sont considérés comme décisifs : la force de la

8. SEBALD, 1968 : 198.

9. Voir, par exemple, COLEMAN, 1961.

10. FASICK, 1984 : 150.

11. MACKIE, 1983a : 76, 79.

TABLEAU 6.1 *Les sources d'influence (en pourcentages)*

« *Croyez-vous que votre vie est influencée...* »

	<i>... beaucoup</i>	<i>... pas mal</i>	<i>... quelque peu</i>	<i>... peu ou nullement</i>
par votre éducation	55	30	11	4
par la force de votre volonté	43	39	15	3
par vos amis	30	43	23	4
par vos traits héréditaires	24	36	29	11
par Dieu ou quelque puissance surnaturelle	16	20	31	33
par les décisions des gouvernants	12	27	38	23
par vos professeurs	9	32	43	16
par les media	8	26	45	21
par la chance	5	16	45	34

volonté et les traits biologiques héréditaires. *La famille, les amis et le moi* sont, selon eux, des facteurs clefs qui marquent l'adolescence.

Cependant, bien que la famille soit perçue comme ayant eu une influence profonde sur ce que sont les jeunes, d'après eux, son impact, à cette période de leur existence, comme nous l'avons vu, semble venir après celui des amis.

Cette affirmation vient confirmer les conclusions d'une synthèse récente des études concernant les sources d'influence chez les jeunes Nord-Américains¹². Cette analyse a révélé qu'en 1960 les adolescents étaient influencés surtout par les parents et que les amis venaient au troisième rang. En

12. The Johnston Company. Synthèse de 18 études sur les jeunes et les clients orientés vers les valeurs, 1959-1980.

1980, les parents passaient au deuxième rang et les amis venaient en première place. Les grands-parents et les membres de la grande famille qui occupaient le septième rang en 1960, sont descendus au dixième rang en 1980. Dans les autres catégories, les professeurs sont passés du deuxième rang au quatrième; le clergé du quatrième au sixième; et les chefs des organisations de jeunes, du cinquième rang au neuvième.

Ces constatations laissent entendre que les personnalités et les institutions qui sont les plus en accord avec l'émergence de l'adolescence sont les plus susceptibles d'avoir une influence profonde sur les jeunes. Et les amis le sont encore plus que tous parce qu'ils partagent le vécu des adolescents.

Il ne faut pas oublier que les parents et les égaux n'ont pas les mêmes zones d'influence auprès des adolescents. L'apport des parents est considérable dans les domaines des valeurs et des croyances plutôt que dans ceux de la mode, du langage, de la vie sociale où l'influence des égaux se fait sentir davantage. Mais, en même temps, vu que les groupes d'amis réunissent d'ordinaire des jeunes dont le milieu familial est semblable, l'influence de ces derniers vient, sans aucun doute, appuyer celle des parents¹³. Précisément, comme le dit Fasick, la culture des égaux, vu qu'elle est composée avant tout d'éléments qui ne sont pas fondamentaux, permet une participation qui n'entraîne pas un rejet des valeurs associées aux adultes... »¹⁴.

Cette exploration des sources d'influence n'implique aucunement que les adolescents soient de simples marionnettes manipulées par les amis, les parents et les autres adultes. Bien au contraire, nous venons de constater que les adolescents sont convaincus de venir en priorité dans ce qui influence leur vie. Quelques-uns seulement disent que l'affirmation « Je fais d'ordinaire ce que mes amis veulent que je fasse » les décrit très bien (4 p.c.) ou assez bien (29 p.c.). Le fait est que les deux tiers soutiennent « qu'il leur arrive de se sentir différents de leurs amis ». Une élève de onzième année, de Saint-John, Nouveau-Brunswick, commente ainsi :

13. Voir, par exemple, FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983 : 450-451; FASICK, 1984.

14. FASICK, 1984 : 135.

Si mes amis veulent que je les accompagne quelque part, j'y vais. Mais s'ils décidaient de faire quelque chose que je n'approuve pas, je ne me joindrais pas à eux. Et je ne me gênerais pas pour leur dire ce que je pense. Je suis capable de prendre mes décisions par moi-même.

Un jeune de seize ans, de la région d'Edmonton, dit :

Il arrive souvent que mes amis m'influencent dans ce que je fais, mais si je juge que quelque chose n'est pas correct ou ne devrait pas se faire, *je m'abstiens*.

Un élève de douzième année, de Regina, nous suggère comment faire un choix perspicace d'amis qui ont des idées semblables aux siennes, au lieu de se laisser mener par les leurs.

D'ordinaire, ce que je veux faire coïncide parfaitement avec ce que mes amis veulent faire : voilà pourquoi ils sont mes amis. Ils ne m'obligent pas ou ne m'encouragent pas à faire ce que je désapprouve ou ce qui pourrait nuire à ma santé, comme la drogue ou la boisson que je ne veux pas prendre.

Une élève ontarienne, de onzième année, va plus loin en tenant les adolescents responsables du choix de leurs amis :

Je n'admets pas qu'on prenne prétexte de la pression qui vient des égaux pour faire quoi que ce soit. L'adolescente qui a assez de caractère et de maturité pour prendre elle-même ses décisions, devrait pouvoir décider de ne pas fréquenter des jeunes qui la contraignent à poser certains actes.

Quand il s'agit de mesurer l'influence des amis, il importe également de se rappeler que les adolescents, tout comme les adultes, ne forment pas un groupe homogène, monolithique. Lorsqu'on parle de l'influence des égaux, on se réfère à des influences diverses qui viennent de ce groupe. D'une manière générale, dans une école secondaire moyenne de l'Amérique du Nord, les chercheurs identifient au moins trois subcultures¹⁵. La première est la *subculture du plaisir* qui est centrée sur les activités parascolaires. La seconde, la *subculture scolaire* que caractérise l'importance accordée aux bonnes notes. Le rat de bibliothèque est encore méprisé, alors

15. Voir, par exemple, CONGER, 1973; COHEN, 1979.

qu'on admire et envie l'élève qui obtient des maximums sans étudier, surtout si, en plus, il prend part à des activités parascolaires¹⁶. La troisième, la *subculture délinquante*: celle des jeunes qui scolairement et socialement s'insurgent contre l'école.

Ce ne sont là, évidemment, que les principales catégories et les principaux types que l'on trouve chez les jeunes: il serait facile de leur trouver plusieurs variantes. C'est ainsi, par exemple, qu'une recherche sur les groupes qui donnent le ton dans une école secondaire de banlieue du Nord-est des États-Unis a identifié trois groupes du genre qui s'y trouvaient. Les « *jocks* » étaient sportifs, buvaient beaucoup et ne se droguaient presque jamais. Les « *motorheads* » étaient surtout reconnus à leurs voitures, leurs ceintures de cuir, leurs notes basses et leurs coiffures étranges. Les « *flea bags* » (sacs de couchage) se droguaient régulièrement, d'ordinaire avec de la marijuana et parlaient de « se perdre » et de « se cuire ». Beaucoup d'autres élèves n'entraient dans aucun de ces trois groupes¹⁷.

À en juger par le fait que les adolescents canadiens se plaignent des préjugés que les adultes ont à leur sujet, il leur arrive de se voir étiquetés et victimes de la méfiance, à cause de la publicité accordée à certains jeunes pervers. Tout comme dans les comportements, il existe actuellement des différences considérables dans la manière dont les amis s'assemblent.

L'impact des différentes situations familiales

Depuis 1960, le taux des divorces au Canada a grimpé: il était alors de 1,7 pour 1 000 femmes mariées; et en 1980 il atteignait 10,5. Ce taux annuel de 10,5 pour 1 000 femmes mariées semblera peut-être bien bas si on le compare au 25 % des mariages qui aboutissent à un divorce. Mais il ne faut pas oublier que cette statistique, souvent mentionnée, vaut pour une période de plusieurs années. Cette augmentation des divorces est directement attribuable à la loi de 1968 qui les a libéralisés; indirectement, elle trahit une société qui fait du

16. RICE, 1981: 260.

17. LEONA, 1979; cité dans FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983: 453.

divorce une solution à un mariage malheureux, solution devenue socialement plus acceptée et plus facile¹⁸.

Cependant, la sociologue de la famille, Emily Nett, de l'Université du Manitoba, signale, chose surprenante, qu'en 70 ans de recensement le pourcentage des foyers monoparentaux a très peu varié, principalement à cause des remariages. Vu qu'en moyenne les divorces mettent fin à dix ans de mariage, bien des Canadiens se remarient vers la trentaine. En 1979, 14 p.c. des mariées convolaient en secondes nocces¹⁹. La grande question que posent à ce propos et les profanes et les spécialistes est la suivante: quelles conséquences a pour les enfants qu'elle affecte cette façon de se marier, de divorcer et de se remarier?

À l'exemple de la population canadienne caractéristique, 82 p.c. des adolescents de notre échantillonnage appartiennent à des foyers dont les parents (y compris les beaux-parents) sont mariés. Un autre 8 p.c. déclarent que leurs parents sont divorcés; et 4 p.c. qu'ils sont séparés. Pour ce qui est du reste, 5 p.c. sont orphelins de père ou de mère; moins de 1 p.c. orphelins des deux; et 1 p.c. ont des parents qui ne sont pas mariés.

La sagesse populaire considère que les changements qu'a subis la cellule familiale traditionnelle affectent, de façon grave et négative, et les jeunes et notre société. Dans nos grandes institutions, d'ordinaire, les enfants de parents divorcés n'inspirent pas grand confiance. Les enseignants ont la réputation d'être préjugés à leur endroit; le clergé et les fidèles se méfient d'eux et de leurs parents. Comme l'écrit David Elkind, « il arrive souvent que les enseignants et les cadres s'attendent à ce que l'enfant de parents divorcés ait des problèmes. Et dès que celui-ci rencontre quelque difficulté, on s'empresse de l'attribuer au problème de la famille, sans prendre en compte d'autres problèmes possibles, tels que, par exemple, la vue faible »²⁰. Les résultats de l'enquête nationale nous permettent d'examiner quelques uns des corrélatifs des situations familiales différentes.

18. NETT, 1983: 290.

19. NETT, 1983: 291.

20. ELKIND, 1981: 156.

La famille et les amis

Les jeunes dont les parents sont divorcés diffèrent peu des autres quant à l'importance qu'ils accordent à l'amour, à l'amitié et à la vie de famille. (Voir le tableau 6.2). Environ 25 p.c. des adolescents dont les parents sont *divorcés ou séparés* signalent que la situation de leurs parents les inquiète beaucoup. Environ 10 p.c., dont les parents vivent *ensemble* signalent que le mariage de leurs parents les inquiète beau-

TABLEAU 6.2 *Les attitudes à l'endroit de la famille et des amis (sources de contentement), selon la situation conjugale des parents des adolescents (en pourcentages)*

	parents unis	p. divorcés	p. séparés	p. veufs	L'ensemble du pays
Considèrent comme « très important » :					
être aimé	88	83	85	87	87
avoir des amis	91	94	84	91	91
la vie de famille	67	58	62	64	65
Souffrent « beaucoup » :					
du mariage des parents	9	23	27	—	11
de la solitude	15	17	18	15	15
Se plaisent « beaucoup » en la compagnie de :					
leurs amis	74	72	78	74	74
leur mère	46	46	51	46	46
leur père	42	32	29	22	39
leur soeur	26	23	23	30	26
leur frère	26	29	23	29	26
leurs grands-parents	27	30	33	27	28
Prévoient :					
se marier	86	85	73	84	85
avoir des enfants	88	86	79	89	85
que la famille va perdre de son influence	56	56	61	60	56

coup eux aussi. Selon un spécialiste de la famille, « quand la famille de l'adolescent est bouleversée, que les parents divorcent ou qu'ils demeurent ensemble mais sont malheureux, celui-ci s'en trouve troublé ». Et ce spécialiste laisse entendre que « cela explique en partie que tant de jeunes cherchent hors de leur foyer amour et compagnonnage »²¹.

Cependant, bien que les problèmes conjugaux de leurs parents leur causent plus de soucis, les adolescents des foyers monoparentaux ne mentionnent pas que la solitude leur pèse davantage. En effet, et c'est peut-être étonnant, ils déclarent se plaire en la compagnie et de leur père et de leur mère, malgré l'absence de l'un des deux. Notre recherche semble indiquer que cela vient du fait que, avec le temps, l'enfant devient plus proche du parent avec qui il vit, soit d'ordinaire de la mère qui dans 85 % des cas de divorce a la garde de l'enfant²². Quels que soient les motifs du divorce, pour bien des pères et quelques mères, la perte de l'intimité est la rançon du divorce²³.

Alors que, dans les foyers où il y a divorce, les adolescents déclarent se plaire un peu plus à vivre avec leur mère qu'avec leur père, par ailleurs, ils n'ont pas tendance à compenser l'absence d'un parent en se rapprochant plus que ne le font les autres adolescents de leurs frères, soeurs ou grands-parents.

Les adolescents qui sont orphelins de père ou de mère prisent à peu près autant que les autres la famille et les amis qui leur procurent une joie tout aussi grande. De plus, la situation familiale influe peu sur les projets que font ces adolescents de se marier et d'avoir des enfants, non plus que sur l'avenir qu'ils entrevoient pour leur propre famille.

Le groupe des adolescents provenant de foyers dont les parents sont séparés (Voir le tableau 6.2) déroge à cette uniformité dans les attitudes et les comportements. Cette situation transitoire ne signifie pas qu'ils sont moins enclins à priser la vie de la famille et la tendresse. Toutefois, et précisément pour cette raison, les enfants des parents séparés sont un peu plus portés à se tourner vers les amis ou le parent (d'ordinaire, la mère) avec qui ils vivent, ainsi que vers les

21. RICE, 1981: 41.

22. AMBERT, 1980.

23. LESLIE, 1982: 574.

grands-parents, et à s'éloigner du parent (d'ordinaire, du père) qui a quitté. De plus, ces adolescents hésitent un peu moins à signaler qu'ils comptent un jour se marier et avoir des enfants. Ils sont également quelque peu moins confiants en l'avenir de la famille en général.

Ces constatations indiquent que les adolescents qui proviennent d'un milieu stable — dont la situation familiale est décidée pour de bon par la présence d'un ou de deux adultes — diffèrent peu des précédents dans leur notion de la famille et dans le contentement qu'ils déclarent trouver auprès des membres de la famille. Les enfants provenant d'un milieu familial affecté par le divorce et la mort ne se montrent enclins ni à compenser davantage par d'autres liens sociaux, ni à y trouver une moindre compensation. La situation qui perturbe le plus les relations, c'est la situation « indécise » du foyer où il y a séparation.

Les valeurs

Le contexte familial semble gêner très peu la transmission des valeurs « bourgeoises ». Les adolescents appartenant à un milieu où interviennent le divorce, la séparation et la mort ne diffèrent pas pour la peine des autres jeunes Canadiens en ce qui concerne l'importance accordée à l'honnêteté, au travail acharné, à la politesse et à la propreté. (Voir le tableau 6.3).

Comment ils se voient eux-mêmes (self-image)

Les adolescents privés de la présence de leurs deux parents ne manifestent pas qu'ils se sentent moins sociables ou moins physiquement et socialement attirants que les autres. Néanmoins, l'enquête a fait, à ce propos, une intéressante découverte: bien que les adolescents, dont les parents sont séparés, déclarent trouver autant de contentement dans leur relations et se considérer aussi sociables que les adolescents dont les parents sont tous les deux au foyer, *dans l'ensemble*, ils sont un peu moins portés à se considérer aussi heureux que les autres adolescents canadiens. (Voir le tableau 6.3). Il semblerait que « la situation normale de la famille canadienne », du moins dans certains cas, ait encore un impact socio-psychologique. Même lorsque ces jeunes paraissent tirer autant de satisfaction de leurs relations, et de leurs atouts physiques

et sociaux, la différence de leur situation familiale ne laisse pas d'avoir quelques effets négatifs. Comme le signale le sociologue Nett, « le fait de vivre dans un foyer monoparental nuit moins aux enfants que celui d'être stigmatisé par leur milieu »²⁴.

Leur genre de vie

Il est généralement admis que le mariage conventionnel comporte un certain nombre de corrélatifs conventionnels en ce qui concerne la manière de concevoir et de vivre la vie. Les recherches, à titre d'exemple, indiquent qu'il existe une

TABLEAU 6.3 *Les valeurs : comment ils se voient et entrevoient l'avenir selon la situation conjugale de leurs parents (en pourcentages)*

	<i>L'ensemble</i>				
	<i>parents unis</i>	<i>p. divorcés</i>	<i>p. séparés</i>	<i>p. veufs</i>	<i>du pays</i>
Les valeurs					
« très importantes » :					
l'honnêteté	86	84	82	82	85
le travail acharné	69	70	68	61	69
la politesse	65	67	63	57	65
la propreté	78	80	77	82	79
Ont d'eux-mêmes une opinion très positive :					
quant à l'entregent*	26	31	25	21	26
quant à l'apparence et la popularité**	36	36	38	33	35
se sentent inférieurs	28	29	34	33	29
S'attendent à être plus tard :					
très heureux	27	18	15	19	26
pas très heureux	9	16	22	18	11

* « Je trouve facile de parler en classe. »

** « J'ai aussi bonne apparence que les autres et je suis aussi estimé que la plupart. »

24. NETT, 1983 : 293.

correspondance marquée entre le mariage et divers types de participation à d'autres associations dont les principes moraux sont très conservateurs.

Notre enquête indique que dans des domaines tels que le rendement scolaire et les loisirs, les jeunes diffèrent peu à cause de la situation conjugale de leurs parents. (Voir le tableau 6.4). On peut assez facilement prévoir ces différences, à la lumière des constatations que nous avons déjà faites. Les adolescents dont les parents sont séparés fournissent un rendement scolaire qui est légèrement affecté par les problèmes conjugaux de leurs parents. Les adolescents dont les parents sont divorcés sont moins portés à regarder la télé en famille.

Par ailleurs, quand il s'agit de *participation à une organisation* ou de *problèmes moraux*, les différences dues à la situation familiale deviennent évidentes. Les adolescents qui viennent des foyers monoparentaux sont moins susceptibles de pratiquer des sports d'équipe ou de se joindre à une organisation de jeunes. Ceux dont les parents sont divorcés ou séparés sont moins portés à assister aux offices religieux. Ces comportements reflètent en partie le rétrécissement du réseau social de la famille par suite d'un divorce ou d'un décès: les liens sociaux diminuent. Cela pourrait indiquer également que plusieurs organisations, plus ou moins consciemment, offrent des programmes qui s'adressent aux familles normales. Ou encore cela pourrait signifier que certains jeunes se sentent aliénés quand ils prennent part à des activités axées sur la cellule familiale.

En ce qui concerne les problèmes et les activités qui ont une incidence morale, les adolescents qui appartiennent à des foyers privés de la présence du père sont plus susceptibles d'avoir des opinions plus libérales sur la sexualité et d'admettre faire usage de la drogue, de l'alcool et du tabac (Voir le tableau 6.4). Ces constatations viennent confirmer une étude, publiée récemment, sur les adolescents d'une grande ville américaine²⁵. Ses auteurs ont observé que l'absence du père avait comme conséquences: un plus grand usage de l'alcool et de la marijuana, de même qu'une activité sexuelle plus prononcée, surtout chez les garçons. Ils soutiennent que les résultats de leur étude indiquent que le père joue encore

25. STERN, NORTHMAN et VAN SLYCK, 1984.

TABLEAU 6.4 *Les caractéristiques de la façon de vivre des adolescents, selon la situation conjugale de leurs parents (en pourcentages)*

					<i>L'ensemble parents unis p. divorcés p. séparés p. veufs du pays</i>
Les activités courantes :					
la lecture	29	33	26	29	29
les passe-temps	35	35	35	32	34
la réflexion dans					
l'inaction	44	49	48	49	44
les réceptions	39	43	44	40	40
l'entraînement	37	39	39	35	37
les galeries de vidéos	13	11	16	18	13
la télé	58	49	58	51	57
se plaisir à l'école	15	17	13	16	16
le travail à la maison	48	43	34	52	47
Les activités collectives :					
les sports d'équipe	41	37	33	33	39
les organisations de jeunes	18	13	15	11	17
les offices religieux	25	9	16	19	23
les associations d'étudiants	10	11	2	11	10
officiers dans un club	20	19	10	15	19
Les problèmes moraux :					
approuvent les rapports préconjugaux	79	91	86	85	80
approuvent les rapports sexuels après quelques rendez-vous	51	64	58	55	52
reconnaissent des droits civils aux homosexuels	66	76	68	77	67
approuvent l'avortement des enfants non désirés	37	53	45	45	39
font usage de la drogue	16	24	30	18	17
fument la cigarette	17	31	28	21	19
boivent des boissons alcooliques	23	26	26	27	23

un rôle clef dans la transmission des valeurs et dans la dissuasion de certains comportements. Ils ont constaté, détail intéressant, que lorsqu'il s'agit de drogue ou de sexe, les jeunes cherchent rarement conseil auprès de leur père qui a comme rôle de représenter l'autorité plutôt que de conseiller avec empathie.

L'évaluation

La famille exerce encore une influence considérable sur les jeunes Canadiens. Cependant, autre chose d'avoir de l'influence, autre chose de faire plaisir. L'enquête révèle que bien des adolescents ont tendance à se plaire beaucoup en compagnie de leurs amis plutôt qu'en celle de leurs mère et père. De là vient qu'ils estiment plus les amitiés que la vie en famille.

Nous reprenons ici notre thèse: plus les adultes se montrent sensibles à la réalité de l'émergence de l'adolescence et contribuent à la faciliter, plus on a de chance d'éviter les conflits entre les générations. Ou, pour employer une formule encore plus positive: les années de l'adolescence peuvent faire la joie et des jeunes et des adultes.

Nous avons constaté que, dans l'ensemble, les adolescents dont les parents sont divorcés, séparés ou veufs ne sont pas tellement différents des autres adolescents. Compte tenu des conflits et des peines qu'entraînent d'ordinaire le divorce et la mort, on peut dire que les jeunes réussissent de façon remarquable à s'adapter à des contextes troublants. Une fois sortis des limbes de la séparation, les enfants des parents divorcés, tout comme ceux des parents veufs, envisagent l'avenir sans que la situation de leur foyer n'altère leur confiance. En général, ils demeurent inébranlables dans leurs projets de se marier, d'avoir des enfants et une vie de famille. Les adolescents de parents divorcés considèrent eux aussi d'une façon saine le contentement que peut leur procurer le parent soi-disant *absent*. Il semble que dans une société où il est normal d'avoir deux parents, les enfants de divorcés s'en tirent à condition de se sentir en sécurité avec un seul parent et de savoir que l'autre n'a pas quitté leur monde.

Le spécialiste de la famille, F. Philip Rice, résume ainsi les rapports complexes qu'il y a entre la situation familiale et les conséquences qu'elle entraîne pour les jeunes: en général, ces conséquences varient avec les conditions du divorce, les

événements qui l'ont précédé et suivi. Lorsqu'il y a eu peu de dispute entre les parents durant le divorce et après, et lorsque les enfants sont libres de rencontrer les deux parents, lorsque ceux-ci, les frères et soeurs, et les amis leur fournissent un appui affectif, la perturbation demeure minime. Dans les cas où les divorces entraînent des luttes farouches, et où les enfants deviennent des gages, des boucs émissaires, des alliés et des espions, il en résulte toute une gamme de problèmes émotifs. Rice conclut que « toutes choses étant égales par ailleurs, un foyer uni et heureux est préférable pour des adolescents à un foyer brisé et heureux ; et que les deux valent mieux qu'un foyer uni et malheureux ou qu'un foyer brisé et malheureux »²⁶.

Lorsque des adolescents de foyers monoparentaux sont moins heureux et confiants que les autres, il semble que ce soit la société qui, pour une bonne part, en est responsable. Ironiquement, en traitant ces adolescents comme s'ils n'étaient pas comme les autres, en les stigmatisant, dans certains cas, la société *réussit* (et cela est tragique) à les rendre conscients d'être différents de leurs égaux.

26. RICE, 1981 : 41.

LES CROYANCES :

7

La place qu'occupe la religion dans la vie des adolescents

Je vais à l'église uniquement pour des occasions spéciales, mais j'ai une grande foi en Dieu!

(Une jeune fille de dix-sept ans,
de Toronto).

La religion n'est pas morte

Dès 1960, la sécularisation de l'Amérique du Nord semblait être un fait accompli. Une forte baisse dans la pratique religieuse, d'abord chez les protestants, puis chez les catholiques, était à prévoir dans une société où l'expression « Dieu est mort » était acceptée. Les prédictions de Sigmund Freud et d'autres, selon lesquelles les hommes et les femmes modernes abandonneraient la religion pour se vouer à la raison, « laissant le ciel aux anges et aux oiseaux », semblaient être en train de se réaliser. La religion cédant la place à la raison, rien ne serait plus comme auparavant.

Aujourd'hui, après vingt ans, il ne semble pas que la raison ait tué la curiosité des humains pour les phénomènes

suraturels. L'intérêt pour « ce qui dépasse les sens » est très répandu. Une analyse attentive des croyances et des pratiques des adultes canadiens depuis le début du siècle n'a pas décelé une diminution d'intérêt et d'engagement à l'égard du surnaturel, mais uniquement une tendance à se concentrer sur *diverses sortes de phénomènes surnaturels*¹. Par exemple, les Canadiens plus âgés tiennent plus fermement que les jeunes adultes aux croyances traditionnelles: Dieu, la divinité de Jésus, la vie après la mort. Ces adultes n'abandonnent pas le surnaturel, mais ils sont plus portés à croire à l'astrologie, aux phénomènes psychiques et à la communication avec les défunts.

Dans cet ouvrage, nous avons insisté à maintes reprises sur le fait que les idées sont la plupart du temps influencées par les réalités sociales. Nos valeurs et nos attitudes nous sont inculquées par l'effort de socialisation de nos grandes institutions. (Le chapitre 10 étudiera ce phénomène plus en profondeur). Il en va de même pour les croyances. On s'attendrait à ce que les croyances dominantes des adolescents soient en substance les mêmes que celles des adultes. Ce qui importe, c'est de savoir quelles sont les croyances proposées par nos grandes institutions et par notre société pluraliste à une époque donnée. Les choix varient selon le menu.

En même temps, pour nous en tenir à notre thèse, nous pouvions prévoir que toute institution qui propose des idées contraires à l'émergence, risque de rencontrer de l'opposition et, quand cela peut se faire, d'être ignorée.

Les croyances surnaturelles

Même si la science et la réalité sensible gardent leur prix, les adolescents canadiens sont peu portés à délaisser les idées surnaturelles. Près de 90 p.c. croient en l'existence de Dieu et en la divinité de Jésus. (Voir le tableau 7.1). Environ 40 p.c. croient avoir ressenti la présence de Dieu. Près de 80 p.c. croient en la vie après la mort, alors que seulement 5 p.c. rejettent complètement cette possibilité.

1. Voir BIBBY et WEAVER, 1985.

TABLEAU 7.1 *Ce à quoi les adolescents et les adultes du Canada croient (en pourcentages)*

	<i>les adolescents</i>	<i>les adultes*</i>
L'existence de Dieu	85	81
La divinité de Jésus	85	68
La vie après la mort	80	69
La communication avec les morts	36	38**
Certains ont des pouvoirs psychiques	69	58
L'astrologie, c'est vrai	37	45

* Sources des données pour les adultes : les tableaux 7.1 et 7.3 de Project Can80.

** Source des données : Project Canada.

Ils attachent aussi une grande importance aux phénomènes psychiques. Les deux tiers soutiennent que « certaines personnes ont des pouvoirs extraordinaires qui leur permettent de prévoir l'avenir ». Un répondant de l'Ontario l'exprime ainsi :

Je crois vraiment que les humains ont un sixième sens : il est plausible que leurs perceptions sensorielles aient une dimension de plus. L'intelligence humaine est une machine beaucoup plus complexe (qu'on ne le pense) et je crois que nous n'avons même pas commencé à développer toutes ses capacités.

Ils s'intéressent énormément à l'astrologie. Un tiers croient que « les étoiles, les planètes et le mois de notre naissance influent sur notre vie ». La communication avec les défunts est aussi considérée comme très possible par un tiers des adolescents. De plus, environ 40 p.c. croient en l'existence de « forces invisibles ou de puissances mystérieuses » chez certains individus ou en des endroits comme les maisons.

Vu que les media sont une source importante d'idées, ne soyons pas surpris de ces constatations. Des films à succès récents, tels que *Star Wars*, *Raiders of the Lost Ark*, *E.T.* et *Return of the Jedi* nous sont tous présentés dans une perspective de l'au-delà. Les librairies ont accru le nombre de leurs rayons sur l'occultisme. Les ventes des bandes dessinées

mystiques ont grimpé en flèche. De plus en plus s'exerce la fascination des expériences transcendentales. Des formes ésotériques de méditation orientale font l'objet de cours publics du soir. Dans les ouvrages sur la théorie de l'administration, on encourage les cadres à se servir de leur intuition pour prendre des décisions. On respecte et considère davantage la perception extra-sensorielle. On parle du contrôle par l'intelligence de la maladie et du vieillissement. Même dans les universités on retrouve cet engouement pour le surnaturel. Un certain nombre d'universités renommées, dont Stanford et Duke, ont mis sur pied des instituts de recherche sur les phénomènes psychiques. L'intérêt suscité chez les jeunes pour ces phénomènes est donc tout à fait naturel.

Comme l'indique le tableau 7.1, en dépit des prédictions pessimistes de nombre d'experts et de profanes, le niveau des croyances chez les adolescents canadiens est même supérieur à celui des adultes. Ces constatations confirment celles des États-Unis: si l'on y prévoit un accroissement continu du scepticisme, rien n'indique que le temps de l'adolescence soit synonyme de rejet général des croyances traditionnelles².

S'ajoutant aux conclusions mentionnées plus haut sur la persistance des croyances surnaturelles chez les adultes canadiens depuis le début du siècle, les données présentes nous autorisent à affirmer que le surnaturel n'est pas réservé aux « anges et aux oiseaux ».

Les pratiques

Il y a des grandes chances que les jeunes canadiens, à l'égal de leurs aînés, croient au surnaturel. Ils sont presque aussi portés qu'eux à s'adonner à diverses pratiques religieuses.

La fréquentation de l'église. Un tiers des adultes ayant des enfants d'âge scolaire déclarent que ceux-ci participent « régulièrement » à des activités religieuses³. Mais seulement 25 p.c. des adolescents canadiens disent assister « très souvent » à des cérémonies religieuses. Cette différence semble refléter la désaffection religieuse chez les jeunes plus âgés qui fréquentent l'école. Cinquante p.c. des adolescents inter-

2. RICE, 1981: 437.

3. BIBBY, 1983b.

rogés reconnaissent qu'ils vont *moins* souvent à l'église que lorsqu'ils étaient plus jeunes; 20 p.c. *plus* souvent et 30 p.c. *aussi* souvent. Ajoutons que le pourcentage de ceux qui fréquentent l'église « très souvent » passe de 25 p.c. à 15 ans, à 23 p.c. à 17 ans, et à 15 p.c. à 19 ans. Il est intéressant de constater que la fréquentation hebdomadaire de l'église, chez les Canadiens de dix-huit à vingt-neuf ans, s'établit entre 15 et 16 p.c.⁴.

Tout compte fait, bien qu'un tiers des adolescents aient été passablement mêlés aux activités religieuses, ils semblent l'être moins à mesure qu'ils prennent de l'âge. À partir de vingt ans, seulement 1 sur 6 s'y montrent encore très actifs.

Quant à l'avenir, certains de ceux qui décrochent vers la fin de leur adolescence redeviennent plus actifs lorsqu'ils se marient et ont des enfants, mais pas les autres⁵. Les premiers font penser à cette jeune fille de dixième année, de Saskatoon :

La religion, c'est important, mais pas tellement pour moi en ce moment. C'est le cas de presque tous les adolescents. Lorsque je serai plus âgée, je m'attends à devenir plus pratiquante, probablement que je comprendrai mieux.

Parmi les autres qui ne seront probablement pas engagés, il faut compter ceux qui ne l'ont jamais été et ne peuvent par conséquent revenir à la religion. Tel est le cas de ce jeune de onzième année, d'une petite ville de l'Alberta :

Je ne vois pas le rôle que joue la religion dans notre existence. Je n'ai jamais été à l'église de ma vie, sauf pour des funérailles et des mariages. Et je suis aussi bon ou meilleur que n'importe qui d'autre qui fréquente l'église depuis des années.

Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un groupe de 25 p.c. seulement, soit 10 p.c. de moins que le nombre des adultes qui fréquentent l'église chaque semaine.

Ce qu'ils pensent de la religion « organisée ». L'attitude des adolescents à l'égard de la religion officielle est « polie ». La majorité, soit les deux tiers, manifestent envers les autorités religieuses une confiance semblable à celle qu'ils

4. BIBBY, 1983b.

5. BIBBY, 1983b.

accordent à l'autorité dans les domaines éducatif, scientifique et judiciaire. Cette confiance est bien supérieure à celle qui est accordée aux gouvernements, aux media et aux syndicats. De plus, il est rare qu'ils fassent de la religion l'objet de leurs moqueries.

En même temps, ils ont des opinions partagées sur le rôle que les chefs religieux devraient jouer dans la société. La moitié soutiennent que le clergé devrait « s'en tenir à la religion » et ne pas « se mêler d'économie et de politique ». L'autre moitié n'est pas d'accord, et pense que la religion doit s'intéresser aussi à ces problèmes de tous les jours.

Les programmes religieux à la télé. À l'exemple des adultes⁶, les jeunes canadiens ne tendent pas à substituer ces programmes à l'assistance aux offices religieux. L'enquête a montré qu'un faible 2 p.c. des adolescents regardent « très souvent » ces programmes. Un autre 6 p.c. le font « parfois »; mais, pour la grande majorité, c'est « jamais » (70 p.c.) ou « rarement » (22 p.c.). Il est révélateur que, comme chez les adultes, ces programmes soient suivis par les initiés: 67 p.c. de ce groupe peu nombreux vont régulièrement à l'église, alors que seulement 2 p.c. de ceux qui vont *jamais* à l'église suivent ces mêmes programmes « souvent » (0,4 p.c.), ou « parfois » (1,6 p.c.) et 91 p.c. disent ne « jamais » le faire. Les programmes religieux semblent donc être avant tout un complément de la fréquentation de l'église et non un substitut. Il vaut la peine de noter en passant que la musique religieuse plaît « beaucoup » à seulement 3 p.c. des adolescents et que de ce groupe, 60 p.c. fréquentent régulièrement l'église. D'autre part, parmi ces habitués des offices religieux, seulement 10 p.c. disent aimer beaucoup la musique religieuse.

Les pratiques de dévotion. Vingt p.c. des adolescents affirment prier souvent en privé, et près de 30 p.c. le font parfois. L'autre moitié déclarent prier rarement (30 p.c.) ou jamais (20 p.c.). Par contre, deux fois plus d'adultes (40 p.c.) affirment prier souvent. (Voir le tableau 7.2). Mais, à l'autre extrême, tout comme chez les adolescents, à peu près la même proportion d'adultes (20 p.c.) disent qu'ils ne prient jamais.

6. Voir, par exemple, BIBBY, 1983b.

TABLEAU 7.2 *Les pratiques religieuses auxquelles s'adonnent les adolescents et les adultes canadiens*

(en pourcentages : « régulièrement » ou « très souvent »)

	<i>les adolescents</i>	<i>les adultes</i>
L'assistance aux offices	23	28
Les programmes religieux à la télé	2	6
La prière en privé	20	37
La lecture de la Bible	5	8
La lecture de mon horoscope	25	33

Chez les adolescents, la lecture de l'Écriture est relativement rare, mais pas plus que chez les adultes. Seulement 5 p.c. disent lire souvent la Bible, contre 8 p.c. des adultes. Près de 50 p.c. des jeunes reconnaissent ne jamais lire la Bible, soit un peu moins que les adultes (55 p.c.).

Par contre, il est intéressant de noter qu'ils n'hésitent pas à feuilleter le journal pour y lire leur horoscope. Plus de la moitié le font souvent ou parfois. En fait, moins de 20 p.c. ne s'en donnent jamais la peine.

Il est certain que les adolescents peuvent identifier plus facilement leur signe astrologique qu'un livre de la Bible, et qu'ils en savent plus long sur les particularités de base de chaque signe que sur les grandes lignes de l'histoire judéo-chrétienne. Ces données ne sont pas tirées de simples impressions. À la question « lequel des disciples de Jésus l'a renié trois fois ? », seulement 41 p.c. ont répondu « Pierre », alors qu'on leur donnait une liste de six noms. Un autre 33 p.c. ont avoué ne pas le savoir, et la plupart des autres (26 p.c.) ont répondu « Judas ». Les adultes ont fait un peu mieux : seulement 52 p.c. ont eu la bonne réponse.

Les différences régionales et sociales

Une analyse des croyances et des pratiques des populations selon la région, l'appartenance religieuse et le sexe ne révèle, dans la population, que des différences mineures. À l'exemple des adultes, les adolescents des Maritimes semblent plus

enclins, et ceux de la Colombie britannique, moins enclins à garder les *croyances conventionnelles* et les pratiques qui s'y rattachent. Cependant, ces différences disparaissent lorsqu'il s'agit d'idées *non conventionnelles* : la croyance à la communication avec les défunts, les pouvoirs psychiques et l'astrologie. Les protestants et les catholiques ne diffèrent guère dans leurs façons habituelles de croire et de pratiquer. Les différences mineures comprennent la fréquentation de l'église (28 p.c. chez les catholiques et 26 p.c. chez les protestants) et la lecture de la Bible (11 p.c. chez les protestants et 2 p.c. chez les catholiques).

Naturellement, ceux qui n'appartiennent à aucune religion s'écartent des autres sur des points conventionnels, mais pas sur ceux qui ne le sont pas. Les filles ont tendance à dépasser la moyenne des garçons dans chaque religion et pratique, qu'elles soient conventionnelles ou non. Ceci reflète le comportement modèle des adultes⁷ et donne lieu à des interprétations qui relèvent tantôt de la biologie, tantôt de l'écologie.

En quête d'une signification

Il semble évident que les jeunes Canadiens s'interrogent sur les « fins dernières », sur la vie et sur la mort. En particulier, 30 p.c., contre 20 p.c. chez les adultes⁸, disent qu'ils réfléchissent souvent à l'origine du monde, au but de la vie, aux sources du bonheur, au pourquoi de la souffrance, à ce qui arrive après la mort, à l'existence d'un Dieu ou d'un Être suprême. De plus, 20 p.c. des adolescents se disent très préoccupés par le sens de la vie. Un autre 25 p.c. déclarent que cette question les inquiète « passablement ».

On s'attend, d'une part, à rencontrer chez les jeunes un intérêt plus marqué pour le sens de la vie. Les adultes, eux, sont plus portés à prétendre ne pas se poser ce genre de questions, pour les avoir déjà résolues. D'autre part, un aussi grand intérêt vient confirmer notre opinion selon laquelle il est peu évident que les Canadiens, jeunes ou vieux, ne s'intéressent plus aux phénomènes surnaturels. Et cela en partie, peut-être parce qu'ils soulèvent encore des « questions fondamentales » qui, en bien des cas, exigent des explications non naturelles.

7. Voir BIBBY 1977.

8. BIBBY, 1983b.

TABLEAU 7.3 *L'image religieuse qu'ont d'eux-mêmes les adolescents et les adultes canadiens (en pourcentages)*

« Laquelle des affirmations suivantes décrit le mieux ce qu'est votre religion? »

	<i>les adolescents</i>	<i>les adultes</i>
Les engagés:	39	43
« Je me considère comme étant un chrétien engagé. »	(37)	(41)
« Je suis très engagé dans une religion autre que le christianisme. »	(2)	(2)
Les areligieux:	22	25
« Je m'intéresse quelque peu au christianisme et à d'autres religions, mais je ne me considère pas comme étant profondément religieux. »		
Ceux qui cherchent:	4	7
« Je m'intéresse à plusieurs religions, mais je ne suis engagé dans aucune en particulier. »		
Les innovateurs:	10	4
des réponses variées		
Les non religieux:		
« Je ne suis pas quelqu'un de religieux. »	25	21

L'importance accordée à la religion

Nous avons déjà vu que l'acceptation par Dieu n'est pas parmi les valeurs les plus reconnues: environ 40 p.c. des adolescents canadiens la considèrent comme très importante, alors que 90 p.c. ont l'amitié en haute estime, et 65 p.c., la vie de famille. Il vaut la peine de noter que près de 40 p.c. des adolescents soutiennent que leur vie est influencée, d'une façon notable, par « Dieu ou quelque autre puissance surnaturelle ». Ce qui demeure très inférieur à l'influence prêtée aux amis (73 p.c.) ou aux facteurs biologiques (60 p.c.).

Mais, malgré cette cote inférieure accordée à la religion, ce serait une erreur que de diminuer l'importance que la religion conventionnelle semble avoir dans la vie d'au moins une minorité de jeunes, y compris peut-être un bon nombre du 40 p.c. noté plus haut. Nous avons demandé aux adolescents de décrire ce qu'est leur religion, en utilisant un point déjà soumis aux adultes. Les résultats sont étonnants. « L'image religieuse » qu'ont les adolescents d'eux-mêmes est pratiquement un décalque de celle des adultes. (Voir le tableau 7.3). Presque 40 p.c. se déclarent « chrétiens engagés », et un faible pourcentage sont engagés dans d'autres religions. Un autre 25 p.c. « areligieux » ou « en recherche » s'intéressent au christianisme ou à d'autres religions, mais sans s'engager. Le 25 p.c. qui reste se considère comme non religieux.

Donc, si l'on parle d'image religieuse personnelle, la génération montante diffère peu de celle des Canadiens adultes. Nous avons de bonnes raisons de croire que leur image religieuse personnelle et leur appartenance religieuse objective leur ont été léguées en grande partie et avec peu de changements ou d'innovations. En plus de ces constatations sur leur identité religieuse, l'enquête a révélé que 87 p.c. des adolescents dont les parents sont protestants se déclarent protestants. Il en va de même pour 91 p.c. de ceux qui appartiennent à des familles catholiques. C'est presque le taux de stabilité religieuse entre générations qu'on retrouve chez les adultes: 91 p.c. pour les protestants et 86 p.c. pour les catholiques⁹.

Soulignons que, au Canada, l'étendue de ce phénomène de la transmission de l'identité religieuse d'une génération à

9. BIBBY 1984.

l'autre rend très difficile pour les concurrents des groupes catholique et protestant qui sont bien établis, d'augmenter notablement le nombre de leurs membres. Malgré l'inquiétude provoquée dans les années 70 et 80 par la prolifération des cultes, très peu de Canadiens de tout âge ont été recrutés par les « nouvelles religions »¹⁰. Seulement 2 p.c. des adolescents et un peu moins de 2 p.c. des adultes s'intéressent sérieusement à l'un ou l'autre des groupes suivants — la Méditation transcendantale, le Zen, les disciples de Moon et les mouvements apparentés au yoga — qui dès lors ne sont pas considérés comme étant actuellement des religions.

Le Canada semble donc se distinguer par une remarquable stabilité d'une génération à l'autre dans les domaines de l'appartenance et de l'engagement religieux.

L'évaluation

Bien que chaque jeune s'associe à un groupe religieux ou l'autre, nous avons vu cependant que, dans les dernières années de l'adolescence, seulement 1 sur 6 fréquente régulièrement l'église. La raison principale est claire : comme nous l'avons constaté plus haut, les jeunes associent peu religion et grand plaisir. Moins de 10 p.c. admettent trouver beaucoup de plaisir à fréquenter l'église ou la synagogue. En fait, si l'on s'en tient à ceux qui assistent régulièrement aux offices religieux, même là, seulement 24 p.c. disent que leurs liens avec les organisations religieuses leur apportent beaucoup de contentement — ce qui est très en dessous de l'assistance régulière aux concerts (69 p.c.), de l'amitié (77 p.c.) et des sports (45 p.c.).

Ce « manque de satisfaction » prêté aux organisations religieuses, dans bien des cas, entraîne le décrochage et, en d'autres cas, une participation passive : ce qui, d'après nous, n'est pas un effet du hasard. Cela indique peut-être que ces organismes ne parviennent pas à s'adapter à l'émergence des adolescents. Comme dans la famille et à l'école, ils ont « besoin d'espace pour se réaliser ». Si on leur en donne, il n'y a pas de raison de prédire qu'inévitablement ils vont déchanter ou quitter.

Au cours de son histoire, l'Église s'est acquis la réputation d'endoctriner plutôt que d'encourager la recherche et le libre

10. Voir BIBBY, 1983b.

choix. La religion institutionnelle est plutôt perçue, selon le sociologue Peter Berger, comme « canonisant le statu quo »¹¹, ce qui, aux yeux des jeunes, équivaut à canoniser le monde des adultes.

On reproche, par exemple, aux chefs chrétiens de reprendre les rôles de la mère angoissée ou du père autoritaire, lorsqu'il s'agit de transmettre les habitudes et les principes moraux¹². Le psychologue Edward Dreyfus note que les jeunes « ne sont pas censés chercher leur propre vérité vu que d'autres l'ont déjà trouvée », que l'église « s'attend à ce que les élèves acceptent les décisions de l'autorité, en se disant que tout va s'arranger »¹³. Certains observateurs affirment que le lien entre religion et parents est si puissant que les adolescents en révolte contre leurs parents peuvent utiliser la religion comme une arme contre eux. Pour ces jeunes, rejeter la religion est « un moyen de se libérer des parents qui ne leur donnent pas ce qu'ils cherchent à obtenir »¹⁴.

À ce propos, il circule dans le christianisme des images parentales : « Père céleste », « Sainte Mère », « enfant de Dieu », « frères et soeurs ». Ces images ou ces rôles familiaux font paraître l'église comme faisant partie de la vie dont il faut se libérer pour devenir un adulte à part entière. Pour beaucoup d'adolescents, tout comme pour les parents avec qui ils vivent, l'église a symbolisé la répression de la croissance dans plusieurs aspects de l'émergence, surtout dans les domaines intellectuel, social, sexuel, voire spirituel. Dans la mesure où ces jeunes en viennent à transposer des images familiales dans le domaine spirituel, la révolte contre les parents peut être associée à l'effondrement de la foi religieuse.

Identifiée de la sorte avec les normes et les institutions en place, la religion n'a pas acquis la réputation d'être une source de contentement ou d'être une alliée des adolescents dans leur émergence.

On comprend alors que la religion organisée soit traitée avec la politesse qui est due à une institution d'adultes vieillie et dépassée. Cependant, lorsqu'on n'est plus obligé de la

11. BERGER, 1961 : 182.

12. Voir, par exemple, O'DOHERTY, 1973 : 86.

13. DREYFUS, 1972 : 71.

14. RICE 1981 : 431.

fréquenter, on l'abandonne de plus en plus en franchissant le pont de l'adolescence¹⁵. Cette attitude généralisée du « détachement poli » vis à vis des organisations religieuses avec lesquelles on s'identifie encore et qu'on utilise en consommateurs, est un reflet saisissant de ce qu'est la religion des adultes au Canada¹⁶. Il semble que cette manière de voir la religion ait été transmise, avec une efficacité surprenante, à la génération qui émerge. Les adultes étaient peu exposés à rejeter la religion de leurs parents. Fidèles à leurs habitudes de consommateurs dans une société hautement spécialisée, ils ont plutôt montré une tendance à choisir dans les « menus religieux » de plus en plus diversifiés qu'on leur offrait, et qui comprenaient l'engagement traditionnel avec participation nominale et occasionnelle à des rites, tels que le baptême, le Bar Mitzvah et les funérailles. Ils choisissent aussi des « fragments » de croyance et de pratique — croyance en Dieu, en Jésus, un office ou une prière de temps à autre — au lieu d'adopter des « systèmes » religieux dans leur entier. Après tout, dans une société qui favorise la compartimentation et qui insiste sur les situations, les fragments sont encore plus fonctionnels que les religions globales.

Voilà pourquoi peu de gens changent de religion ou décrochent, parce que, de plus en plus, il n'est pas nécessaire ou avantageux de le faire. Tel est le cas des adultes canadiens, et il semble qu'il en aille de même pour les adolescents canadiens. Voici le commentaire d'un catholique de dix-huit ans :

Je ne changerais pas de religion, même si je n'approuve pas tout ce que fait l'Église.

Les adolescents adoptent d'emblée la religion de leurs parents, l'image religieuse qu'ils se donnent, certaines croyances judéo-chrétiennes fondamentales et des pratiques de leur choix. Cependant, la plupart d'entre eux ne se déclarent pas religieusement engagés, et ils ne comptent pas s'impliquer beaucoup dans « leur » groupe religieux. Une jeune fille de dixième année, d'une campagne québécoise, dit carrément :

15. HAUSER, 1981.

16. BIBBY, 1984.

Je suis catholique, mais je ne crois pas ce que dit le prêtre.

Une autre de seize ans, d'une petite ville du Nouveau-Brunswick, fait cette remarque :

Je crois qu'il y a un Dieu et une autre vie, mais je ne crois pas qu'il faille aller à l'église pour être chrétienne.

En autant que les organisations religieuses sont disposées à s'accommoder de cette situation, elles rendent un service très important. Dans la mesure où elles s'y refusent, les groupes se trouvent dans l'étrange situation d'être le modèle « qui identifie » un grand nombre de Canadiens : à cause de la pression socialisante qui s'exerce entre les générations, ils sont très peu disposés à chercher ailleurs. Le champion de tennis John McEnroe, répondant récemment à la question « Êtes-vous religieux ? », a décrit la position de ce groupe non-engagé : « Je suis catholique, mais pas religieux. Je ne vais plus à l'église. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, j'avais coutume d'y aller. Actuellement, j'y vais une fois par année, à Noël, à cause de Maman. Je crois que Noël est le jour de Maman : alors on se conforme à ses désirs. Si elle veut que j'aille à l'église pour une heure, ce n'est pas si terrible »¹⁷.

17. *On court*, interview par PAT SINCLAIR, août 1984 : 3.

LE CANADA ET LES AUTRES CANADIENS:

8

L'image que les adolescents ont de leur pays

Il existe au Canada une discrimination raciale révoltante. Les enfants sont à l'école des parents. Dieu merci, je ne veux rien savoir des préjugés de mon père.

(Une adolescente de seize ans, de la campagne de Terre-Neuve).

Notre analyse jusqu'ici s'est maintenue à un « microniveau ». Nous avons observé avec attention l'émergence de l'adolescent: en particulier, ses valeurs, ses sources de bonheur, ses soucis personnels, sa sexualité, sa famille et ses amis, ses croyances. Dans ce chapitre-ci, nous voulons passer au « macroniveau »: observer les rapports de l'adolescent canadien avec le reste du monde, c'est-à-dire avec le Canada et l'étranger.

Les relations entre groupements

Les divers liens sociaux

Les adolescents canadiens déclarent avoir des contacts sociaux avec des gens qui viennent de milieux ethniques divers. Ils ont plus de contacts que les adultes avec les jeunes des minorités culturelles, sauf avec les Juifs. Soixante p.c. des jeunes hors du Québec disent connaître au moins un Canadien français; et les adolescents du Québec, dans la même proportion, ont déclaré avoir des contacts avec des Canadiens anglais. Dans l'ensemble du pays, environ 60 p.c. des adolescents déclarent connaître intimement un ou plusieurs Noirs. Cinquante p.c. déclarent avoir des contacts semblables avec des Orientaux; 40 p.c. avec des Indiens du Canada; et 30 p.c. avec des Pakistanais et des Indiens des Indes orientales, et des Juifs.

Évidemment, la répartition de la population des minorités entraîne des occasions qui varient, pour les adolescents, de frayer avec des gens d'une autre culture. Comme le signale un adolescent de douzième année qui vit dans une petite ville minière du sud de la Colombie britannique,

Je crois que les adolescents n'ont pas la chance de rencontrer des gens qu'ils ne connaissent pas et qui sont différents d'eux (des Noirs, des Orientaux, des homosexuels, etc.) et ainsi ils gardent leurs croyances et leurs préjugés. Je crois que c'est surtout le cas des jeunes qui vivent dans les petites agglomérations.

Certaines provinces prêtent davantage aux contacts interraciaux: ils sont un peu plus nombreux avec les Noirs en Ontario; et, plus que partout ailleurs, en Colombie britannique avec les Pakistanais et les Indiens des Indes orientales.

Mais il est clair que la seule possibilité de contact, aux niveaux national et régional, ne suffit pas pour garantir qu'il y aura de nombreux contacts. C'est ainsi, par exemple, que seulement 34 p.c. des adolescents ontariens déclarent avoir des rapports étroits avec des Pakistanais et des Indiens des Indes orientales; et que seulement 22 p.c. des jeunes Québécois indiquent avoir des liens semblables avec des Juifs, malgré la population considérable de ces ethnies et en Ontario et au Québec. Ces types de rapport nous amènent à nous interroger sur les attitudes à l'endroit des minorités au Canada.

Comment sont perçues les deux pierres angulaires de l'unité canadienne

Le multiculturalisme et le bilinguisme sont les deux politiques pivots qui orientent les efforts du gouvernement fédéral pour unifier un Canada que caractérise la présence de « deux nations », l'une anglophone et l'autre francophone, et celle de diverses ethnies. Dans l'ensemble, les efforts déployés par le gouvernement fédéral pour propager ces deux politiques, comme représentant un idéal, semblent avoir très bien réussi.

Le multiculturalisme

Environ 60 p.c. des adolescents déclarent être en faveur de cette « mosaïque » qui fait du Canada, comme l'expliquait le questionnaire, un pays « où les gens, tout en étant loyaux envers le Canada, gardent plusieurs coutumes de leur pays d'origine ». (Voir le tableau 8.1). C'est ce qu'une adolescente de 10^e année, d'Edmonton, décrit en ses termes :

Le Canada est un pays aux cultures multiples, où, à mon avis, tous devraient être ce qu'ils souhaitent être. Tous devraient se vêtir et suivre leurs traditions comme il leur plaît ou comme bon leur semble.

Un autre 20 p.c. prônent le modèle du « creuset » (*melting pot*), selon lequel les immigrés « renoncent à leurs différences culturelles pour devenir Canadiens ». La plupart des 20 p.c. qui restent ne manifestent aucune préférence. Seuls, les adolescents québécois s'écartent de la moyenne du pays : environ 40 p.c. sont partisans de la mosaïque et quelque 25 p.c. en faveur du creuset. Ils diffèrent surtout en ce que la plupart des 35 p.c. qui restent se déclarent indifférents.

C'est ainsi qu'une fois de plus, au Québec, se manifeste une certaine « liberté d'esprit » dans la façon de vivre que nous avons constatée en examinant les valeurs, la sexualité et les croyances. L'attitude moyenne de l'adolescent québécois semble se ramener à ceci : « Fais ce que tu veux ». Ce qui revient à dire dans le cas présent : « Si tu veux t'assimiler, assimile-toi ; si tu veux garder ton héritage culturel, garde-le ». Dans les deux cas, ils laissent entendre que les gens concernés doivent être à même de choisir. C'est ce qu'une jeune Montréalaise, de dix-huit ans, dit à sa manière :

Non, je ne vois pas de raison pour que les nouveaux immigrants abandonnent leurs différences culturelles : il n'y a rien de plus moche que de voir partout des gens semblables. Pourquoi Montréal est-il si intéressant à visiter? Parce que vous voyez des gens de plusieurs nationalités et des tas de choses.

Le bilinguisme

Dans toutes les régions du pays, les adolescents se montrent plus ouverts au bilinguisme que les adultes. (Voir le tableau 9.1). Environ 70 p.c. se déclarent en faveur de la politique du bilinguisme au Canada qui reconnaît l'anglais et le français comme étant les deux langues officielles. Alors que dans l'enquête de 1980-1981 seulement 55 p.c. des adultes s'étaient déclarés favorables à cette politique; et 49 p.c. dans celle de 1975¹.

Les adolescents québécois ont une position très nette sur le bilinguisme: contrairement à leur gouvernement provincial, ils appuient presque unanimement (86 p.c.) la politique du Canada sur les deux langues. Les adolescents des Maritimes bravent ouvertement l'attitude des adultes de leur région: comme au Québec, ils endossent massivement le bilinguisme. Les adolescents de l'Ontario l'appuient moins que ceux des Maritimes et un peu plus que ceux de l'Ouest. Ce qui n'empêche pas les adolescents des Prairies de se dissocier sensiblement des adultes pour appuyer la politique des deux langues officielles. C'est la Colombie britannique qui appuie le moins cette politique; mais, même là, une majorité de 57 p.c. l'endosse.

Les attitudes entre les groupes

Que pensent les adolescents de la façon dont l'idéal de la mosaïque est mis en pratique? Un peu plus de la moitié des adolescents du pays sont d'avis que la discrimination raciale est un problème national « très sérieux » ou « assez sérieux ». (Voir le tableau 8.1). Les adolescents québécois, vivant dans une province qui, historiquement a été socialement très désavantagée, sont plus portés que les autres à considérer que le racisme est un problème. Et malgré tout la

1. BIBBY, 1983a: 171.

TABLEAU 8.1 *Leurs opinions sur le multiculturalisme, le bilinguisme et la discrimination raciale, selon les régions (en pourcentages)*

	<i>l'ensemble du pays</i>	<i>Les C.B. Prairies</i>	<i>l'Ontario</i>	<i>le Québec</i>	<i>Les Maritimes</i>	
Multiculturalisme :						
sont en faveur de la « mosaïque »	57	58	63	66	41	62
sont en faveur du « creuset »	20	19	21	17	23	15
Sont en faveur du bilinguisme :						
— les adolescents	71	57	64	66	86	79
— les adultes*	55	44	36	51	83	38
La discrimination raciale est :						
un problème grave ;	57	53	56	54	64	52
un problème qui n'est pas grave	43	47	44	46	36	48

* *Données provenant de Project Can80.*

génération montante se montre plus ouverte et moins préjugée que celles des parents et des grands-parents.

Les relations entre anglophones et francophones

Dix p.c. des adolescents considèrent que les relations entre anglophones et francophones représentent un problème national « très sérieux », alors que 20 p.c. des adultes, dans les deux enquêtes déjà mentionnées, sont de cet avis. De plus, alors que 35 p.c. des adultes hors du Québec ont déclaré dans l'enquête de 1980-1981 que les Canadiens français ont « trop

de pouvoir » dans les affaires du pays², cette opinion est partagée par 23 p.c. des adolescents hors du Québec. De même, 55 p.c. des Québécois adultes jugeaient que les Canadiens français n'ont « pas assez de pouvoir ». Alors qu'en contraste, seulement 39 p.c. des adolescents québécois partagent cette opinion.

Et qui plus est, un peu plus de 10 p.c. des anglophones ou des francophones déclarent que l'autre groupe est la cible de plaisanteries. Et cela, par rapport à 20 p.c. en ce qui concerne les Ukrainiens, 30 p.c. les Polonais et 50 p.c. les Terre-Neuviens. Chacun des deux groupes (anglophone et francophone) considère l'autre comme étant amical, intelligent et propre. (Voir le tableau 8.2). Ce qui ne veut pas dire, cependant, qu'il n'existe pas de domaine où les perceptions sont négatives. C'est ainsi que les cotes baissent quand il s'agit de qualités plus subjectives, celles qui ont trait à la probité, telles que la fiabilité et l'honnêteté. À cet égard, les francophones sont plus méfiants que les anglophones. (Voir le tableau 8.2)

Bref, avec le temps, les relations s'améliorent entre anglophones et francophones; mais il reste du chemin à faire.

Les Noirs

Les Noirs semblent être, d'une certaine façon, « une minorité favorisée ». Bien qu'ils ne représentent qu'un p.c. de la population du Canada, 60 p.c. des adolescents, comme nous l'avons mentionné, déclarent avoir des rapports étroits avec un ou plusieurs Noirs. Environ 40 p.c. des jeunes considèrent que les Noirs n'ont pas la part qui leur revient dans les affaires du pays. Ils dépassent la moyenne du pays, comme étant considérés amicaux, fiables, honnêtes, intelligents et propres. (Voir le tableau 8.2). Alors que 30 p.c. des jeunes signalent que les Noirs prêtent à l'humour, vu que plusieurs de leurs traits sont d'ordinaire perçus de façon positive, nous avons lieu de croire que cet humour est d'un bon naturel, tout comme il arrive, par exemple, aux Ukrainiens, aux Polonais et aux Terre-Neuviens. C'est ce qu'un adolescent de douzième année, de la Saskatchewan, dit en ces termes :

2. BIBBY, 1983a: 173.

Bien des élèves ont des préjugés. Mais quand se présente quelqu'un d'une minorité qui n'est pas un perdant, règle générale, il est accepté et parfois on le taquine affectueusement.

TABLEAU 8.2 *Les attitudes à l'endroit de groupes raciaux et ethniques particuliers* (en pourcentages)*

	N'ont pas assez de pouvoir adolesc. adultes*		Sont amicaux ...fiables ...honnêtes ...intelligents ...propres				
<i>les Anglo-canadiens:</i> opinions des francophones	15	17	72	30	32	57	54
<i>les Canadiens français:</i> opinions des anglophones	21	21	77	40	43	45	59
<i>les Noirs</i>	41	**	81	49	49	49	53
<i>les Juifs</i>	24	7	60	43	44	54	53
<i>les Pakistanais et les Indiens des Indes orientales</i>	28	13	64	37	39	41	30
<i>les Indiens du Canada</i>	53	46	53	30	38	33	25
en moyenne	30	21	70	38	41	47	46

* Données provenant de Project Can80.

** Sans données pour 1980.

Les Juifs.

La publicité qui a été faite, en Alberta, en 1983-1984, à « l'affaire Keegstra » a laissé entendre que l'antisémitisme est encore répandu au Canada. Rappelons qu'un enseignant, dans une petite agglomération, fus accusé d'avoir fomenté dans sa classe la haine contre les Juifs. Pour répondre à la pression qui lui venait du reste du pays, l'Alberta a formé un détachement spécial pour combattre le racisme dans la province.

TABLEAU 8.3 *Comment, selon les régions, ils perçoivent chez les Juifs des caractéristiques qui les valorisent (en pourcentages)*

	<i>l'ensemble du pays</i>	<i>Les C.B. Prairies</i>	<i>L'Ontario</i>	<i>Le Québec</i>	<i>Les Maritimes</i>
L'amabilité	60	67	70	61	48
L'ardeur au travail	59	63	65	63	48
La propreté	53	59	60	57	39
L'intelligence	54	50	56	57	51
La politesse	47	58	58	47	35
L'honnêteté	44	50	54	45	28
La fiabilité	43	50	55	45	27
La sollicitude	42	53	49	41	34

L'enquête nationale a révélé qu'un tiers des adolescents ont des relations étroites avec un ou plusieurs Juifs. Alors que les adolescents du Canada considèrent que les Juifs ont moins de pouvoir que les anglophones et les francophones, ils estiment qu'ils en ont plus que les autres ethnies minoritaires. Cette opinion semble refléter avec assez d'exactitude la réalité objective. Près de 25 p.c. sont d'avis que les Juifs ont « trop peu de pouvoir » dans la vie du Canada, alors que seulement 9 p.c. affirment qu'ils en ont « trop ». Et récemment, le contraste est frappant, seulement 7 p.c. des adultes signalaient qu'ils en ont « trop peu »³. Par rapport à la moyenne du pays, les Juifs sont considérés comme étant moins amicaux, mais par contre un peu plus fiables, honnêtes, intelligents et propres que les autres. (Voir le tableau 8.2). En outre, 20 p.c. des adolescents estiment que les Juifs prêtent à de l'humour. Nous sommes enclins à croire, d'après une partie du contenu de cet humour, que ces plaisanteries ont tendance à être plutôt désobligeantes qu'amusantes, con-

3. BIBBY, 1983a: 177.

trairement à ce qui arrive aux Noirs et à certains autres groupes.

Contrairement à ce que maints Canadiens ont conclu de l'incident Keegstra, il est beaucoup plus rare que les Juifs soient perçus de façon négative dans l'Ouest du pays que dans l'Ontario et surtout qu'au Québec. La majorité des jeunes du Québec sont très peu disposés à accorder aux Juifs des traits qui les valorisent. Ceux de l'Ontario et du Québec sont généralement moins enclins à reconnaître aux Juifs des traits positifs. (Voir le tableau 8.3). Il n'en va pas de même quand il s'agit des « traits objectifs » qu'il est difficile de nier, tels que l'intelligence, l'application et la responsabilité. Mais la généralisation n'est pas valable quand il est question d'évaluer des qualités plus subjectives, telles que l'honnêteté, la fiabilité et la bienveillance.

Les Pakistanais et les Indiens des Indes orientales.

Bien que les Pakistanais et les Indiens des Indes orientales n'aient pas beaucoup d'influence et de pouvoir dans la vie canadienne, la plupart des adolescents jugent qu'ils ne leur en faut pas davantage. En d'autres termes, la plupart des adolescents croient que, pour les Pakistanais et les Indiens des Indes orientales, ne pas avoir de pouvoir, c'est avoir assez de pouvoir! Cette opinion sur la minorité ici concernée s'accroît de façon continue à mesure qu'on se dirige vers l'Ouest: 25 % dans les maritimes, 33 % en Ontario et 44 % en Colombie britannique. Et cependant, sur ce point, les jeunes diffèrent notablement des adultes. Alors que 28 p.c. des adolescents sont d'avis que les Pakistanais et les Indiens des Indes orientales n'ont pas assez de pouvoir, ce pourcentage est le double de celui des adultes qui était en 1980-1981 de 13 p.c.

En ce qui concerne les contacts intimes avec un tiers des adolescents, les Pakistanais et les Indiens des Indes orientales sont d'ordinaire associés à certains stéréotypes qui socialement son indésirables. Comme les Juifs sont considérés par plusieurs comme étant quelque peu inamicaux. Néanmoins, contrairement aux Juifs, *une minorité* a tendance à les trouver fiables, honnêtes, intelligents et propres. (Voir le tableau 8.2). En outre, plus de 30 p.c. des jeunes Canadiens signalent que les Pakistanais et les Indiens des Indes orientales

font les frais de l'humour. Et, comme pour les Juifs, il semble que la plupart du temps cet humour est très négatif.

Les Indiens du Canada.

Bien que les Juifs soient à peu près aussi nombreux que les Indiens autochtones (1,5 %) et remarquablement plus sociables, plus de 40 p.c. des jeunes déclarent qu'ils ont des contacts intimes avec les Indiens, soit un peu plus qu'avec des Juifs (30 p.c.). Les stéréotypes qui concernent les Indiens, que ces contacts devraient informer un tant soit peu, ont quelque chose de paradoxal.

D'une part, environ 53 p.c. des adolescents — en comparaison de 46 p.c. des adultes — croient que les Indiens du Canada n'ont pas assez de pouvoir dans les affaires du pays. Par ailleurs, ces Indiens, parmi les minorités culturelles, obtiennent la plus basse cote pour les caractéristiques qu'estiment les adolescents. À peine la moitié les trouvent amicaux; et seulement un tiers ont l'impression qu'ils ont tendance à être fiables, honnêtes, intelligents ou propres. Et, en même temps, les Indiens du pays sont assez rarement la cible de l'humour: seulement 7 p.c. déclarent que les Indiens autochtones sont visés « quand quelqu'un de leurs connaissances plaisante ».

Il semblerait que d'ordinaire les jeunes sont quelque peu hostiles aux Indiens: tout en ayant d'eux une image négative, ils sont d'avis qu'ils méritent un meilleur sort dans la vie canadienne.

Quelques autres groupes.

L'enquête a fourni d'autres renseignements partiels sur d'autres minorités culturelles. Plus de la moitié des adolescents affirment avoir des contacts étroits avec des Orientaux: plus qu'avec les Indiens du Canada, les Juifs, les Pakistanais et les Indiens des Indes orientales, bien que chacune de ces ethnies soit plus nombreuse que celle des Orientaux. La part de pouvoir dans la vie du pays que les adolescents reconnaissent aux Orientaux est pratiquement la même que celle des Juifs, de Pakistanais et des Indiens des Indes orientales: 9 p.c. « trop de pouvoir » et 27 p.c. « trop peu ». Proportionnellement, les Orientaux sont perçus comme ayant plus de pouvoir que les Noirs et les Indiens du pays. Tout comme

ces derniers, ils ne sont pas une cible favorite de l'humour des adolescents: 8 p.c. seulement. Il semble donc que les Orientaux, de même que les Noirs, soient du nombre des « minorités favorisées » au Canada.

Les attitudes à l'endroit d'autres groupes ont été sondées, en demandant aux adolescents dans quelle mesure ces groupes étaient visés dans les plaisanteries de leurs connaissances. Environ 50 p.c. ont mentionné les Terre-Neuviens, 25 p.c., les Polonais et 15 p.c., les Ukrainiens. Tel que prévu, les plaisanteries sur les « *Newfies* » sont les plus courantes dans les Maritimes, en Ontario et un peu moins au Québec. L'humour au détriment des Polonais est répandu surtout en Colombie britannique; et, au détriment des Ukrainiens, dans les Prairies.

Cet humour, tout comme la plus grande partie de celui qui vise les Noirs, semble être assez badin et sans malice, aussi inoffensif que les farces classiques sur la parcimonie des Écossais. Il exprime, cependant, à tout le moins, des rapports de force: il a comme cibles les minorités économiques et culturelles les plus faibles. Une plaisanterie régionale ou culturelle typique qui commencerait par demander: « Combien faut-il de *Newfies* pour visser une ampoule électrique? » — tomberait à plat si on demandait plutôt: « Combien faut-il d'Ontariens...? »

L'importance de l'héritage culturel des ethnies

Les responsables de l'enquête ont interrogé les jeunes sur les ancêtres de leurs parents et ensuite ils ont dressé des listes pour analyser les attitudes et les comportements de chaque ethnie. Certains observateurs, tels que feu le professeur John Porter, de l'Université Carleton, ont sévèrement critiqué cette façon de procéder⁴. Ils soutiennent qu'on s'expose ainsi à « faire des statistiques romancées », à inventer des particularités ethniques. Résultat: les chercheurs constatent que ces « faux » héritages nationaux n'ont aucune portée sur les façons de penser et d'agir.

Prenant en compte cette critique, nous avons demandé aux adolescents canadiens: « Quelle importance accordez-vous à votre héritage culturel, qu'il soit anglais, français, italien ou

4. PORTER, 1977.

allemand? Et nous avons constaté que seulement 25 p.c. des adolescents considéraient comme « très important » l'héritage culturel de leur groupe. Environ 55 p.c. déclarent qu'il a « une certaine importance »; et 20 p.c. qu'il n'est « pas très important ». L'héritage culturel semble avoir beaucoup d'importance pour 50 p.c. des adolescents qui ont un passé italien, grec, portugais et oriental; également, pour environ 25 p.c. des jeunes, dont les ancêtres sont anglais, hollandais, allemands, polonais et ukrainiens. Les adolescents dont les ancêtres sont français brillent par leur absence: un peu moins de 20 p.c. déclarent que leur héritage français ou canadien-français leur « importe beaucoup ».

Ces constatations nous amènent inmanquablement à nous demander une fois de plus si l'on est avant tout Canadien, ou avant tout fidèle à l'héritage culturel d'un autre pays ou d'une autre ethnie. Un de nos répondants décrit cette attitude courante:

Bien que je sois en faveur de l'idée d'une « mosaïque », je souhaiterais qu'il y ait chez les gens de races différentes un sentiment plus profond d'être Canadien. Je crois qu'à l'intérieur de la mosaïque, les gens se considèrent comme étant tout d'abord apparentés à leur pays d'origine, et ensuite comme étant Canadiens.

Nous n'avons pas interrogé les adolescents sur ce genre de fidélité. Cependant, en plus de sonder l'importance qu'a pour eux l'histoire de la famille, nous avons examiné l'importance qu'ils accordent au fait d'être Canadien.

Plus précisément, nous leur avons demandé s'il leur importait « d'être Canadien ». Environ 50 p.c. ont répondu que cela leur « importait beaucoup »; et environ 25 p.c. ont fait la même réponse à propos de l'héritage culturel de leurs parents. Et de plus, nous avons constaté que, contrairement à l'opinion générale, les adolescents qui prisent le plus leur héritage national, sont aussi plus enclins à faire grand cas de leur nationalité de Canadien (61 p.c.) que les adolescents qui accordent peu de prix à l'héritage culturel de leur ethnie (35 p.c.).

Ces résultats laissent entendre qu'il est rare qu'on rencontre un Canadien « tout court »: il y a plutôt au Canada ceux qu'on pourrait qualifier de nationalistes « à foyer uni-

que » et ceux qui sont des nationalistes à « foyer double ». Il y a des Canadiens qui estiment leur pays, tout en demeurant indifférents à leurs origines ethniques ; et il y a des Canadiens qui se sentent liés au Canada, tout en conservant leur attachement pour leurs racines qui viennent d'un autre pays. Il serait bon que les Canadiens que « l'invasion des immigrants » a indisposés, remarquent que, dans la majorité des cas, les enfants des immigrés qui demeurent très attachés à leur pays d'origine sont parmi les Canadiens les plus patriotes.

Les attitudes sociales

Les adolescents canadiens ont une tendance très prononcée à endosser le *statu quo*, ce qui prouve une fois de plus que nos grandes institutions ont « réussi » à les socialiser. Les jeunes, encore plus que les adultes, et sans exception, montrent qu'ils croient en l'équité du « système ». Ils sont plus enclins, par exemple, à soutenir que les durs à la tâche réussissent et que la police traite de façon équitable ceux qui enfreignent la loi. (Voir le tableau 8.4). Les adolescents sont également tout aussi susceptibles que les adultes de s'opposer à la légalisation de la marijuana. Ils sont un peu plus enclins à prendre une attitude qui favorise la personne humaine, en se déclarant, plus souvent qu'autrement, moins en faveur de la peine capitale ; et ils éprouvent une « compassion sociale » égale à celle des adultes, en ce qui concerne le droit qu'ont les pauvres à l'assurance maladie et au revenu minimum. De plus, en dépit de l'influence que le mouvement féministe est censé avoir, les adolescentes d'aujourd'hui ont des opinions qui s'écartent peu de la tradition, en ce qui concerne les femmes qui travaillent ou qui s'engagent dans la politique.

Quoi qu'il en soit, comme nous le verrons dans le paragraphe suivant, on peut déceler du scepticisme à l'endroit des institutions : les adolescents croient un peu moins que les adultes en la possibilité pour la moyenne des gens d'infléchir les décisions du gouvernement. De plus, ils ont une tendance plus prononcée que les adultes à déclarer que le clergé ne devrait pas se mêler des problèmes sociaux. Comme nous l'avons souligné dans le chapitre 1, la génération montante ne semble pas beaucoup vouloir mener le pays à la révolution.

TABLEAU 8.4 *Les attitudes face aux problèmes sociaux: les pourcentages des adolescents et des adultes qui se disent d'accord avec les positions suivantes**

	<i>les adolescents</i>	<i>les adultes</i>
Quiconque travaille ferme est sûr d'exceller:	74	44
La police traite équitablement ceux qui violent la loi, sans distinction d'âge, de race ou de sexe	51	38
On devrait légaliser l'usage de la marijuana	28	28
On devrait, dans certains cas, infliger la peine de mort à des criminels	73	83
Les pauvres ont droit à l'assistance médicale	94	96
Les pauvres ont droit à un revenu qui leur permet de vivre	91	87
Les femmes mariées ne devaient pas travailler lorsque leur mari est capable de subvenir à leurs besoins	17	28
Les femmes devraient diriger leur foyer et laisser les hommes diriger le pays	12	15
Le Canadien moyen n'influence aucunement les mesures prises par le gouvernement	64	52
Le clergé devrait s'en tenir à la religion et ne pas se mêler des problèmes économiques et politiques	50	41

* *Source des données*: Project Can80.

TABLEAU 8.5 *La confiance dans ceux qui sont à la tête des institutions, selon les régions.*

Les pourcentages indiquent qu'ils ont « beaucoup » ou « pas mal » confiance.

	<i>l'ensemble du pays</i>	<i>Les C.B.</i>	<i>Les Prairies</i>	<i>l'Ontario</i>	<i>le Québec</i>	<i>Les Maritimes</i>
La police	77	74	81	78	72	80
Les écoles	68	57	68	67	74	69
Le système judiciaire	67	63	67	62	71	72
La science	65	62	61	57	79	63
Les églises	62	50	64	62	61	73
La télévision	57	53	54	50	69	54
Les journaux	48	43	50	45	54	44
Le gouvernement provincial	40	29	44	40	41	38
Le gouvernement fédéral	39	30	35	38	47	38
Les syndicats	35	30	30	32	44	36

Les attitudes à l'endroit des grande institutions

Nous avons posé aux adolescents la question suivante : « Quelle confiance avez-vous dans ceux qui sont à la tête... » de diverses institutions ? C'est dans la police qu'ils ont le plus confiance (77 p.c.). Ce qui, à notre avis, laisse entendre que les adolescents croient que le système est « bon et équitable ». (Voir le tableau 8.5). Le fait que la police soit au sommet de l'échelle de confiance a de quoi nous intriguer. Il est vrai que les forces policières ont inséré dans leurs fonctions un rôle d'éducation : les policiers visitent régulièrement les écoles et ils parlent aux élèves de sujets divers. Leurs voitures portent l'inscription « Servir et protéger ». Il semble

que les jeunes aient décidé d'accorder leur confiance à la police parce qu'ils ont calculé qu'elle est là pour assurer leur bien-être.

Au second échelon des représentants d'institutions qui ont la confiance des adolescents, nous trouvons ceux qui dirigent les écoles, les églises, le système judiciaire et la science (environ 65 p.c. pour chacun). Les media, plus exactement les directeurs des journaux et de la télé, viennent au troisième rang (environ 50 p.c.). Le gouvernement, fédéral ou provincial, obtient une quatrième cote de confiance avec environ 40 p.c.. Les chefs syndicaux viennent au dernier rang avec 35 p.c.

On pouvait prévoir facilement que le gouvernement allait être critiqué. Voici à ce sujet le commentaire d'un adolescent de 12 année, de Toronto :

Je suis d'avis que le gouvernement dépense beaucoup trop en enquêtes et en voyages, au lieu d'investir ces sommes au Canada et de créer des emplois.

Une adolescente de dix-sept ans, qui habite une petite ville de Colombie britannique, y va de sa plainte :

Le gouvernement ne devrait pas gaspiller d'argent qu'il pourrait utiliser à meilleur escient. Les politiciens devraient comprendre que nous avons besoin de fermiers : ils sont les pivots du pays.

Et une adolescente de douzième année, d'un petit village du sud de l'Ontario, fait cette remarque :

Mes espoirs et mes rêves pour l'avenir s'évanouissent rapidement parce que je n'ai pas confiance dans les leaders du monde occidental, Ronald Reagan, Pierre Trudeau, Brian Mulroney, etc.

Le degré de confiance varie peu selon les régions. Les adolescents québécois ont tendance à se montrer plus confiants que les autres dans presque tous les chefs, sauf ceux de la police et des églises. Ils montrent également une confiance plus grande dans les chefs du gouvernement fédéral que dans ceux du gouvernement provincial. Les jeunes de Colombie britannique, en général, trouvent à redire plus que les autres. Et les adolescents des Maritimes, relativement plus engagés au point de vue religieux, ont une attitude plus positive à l'endroit des églises que leurs homologues des autres régions.

Dans la même veine, nous avons constaté que les adolescents sont portés à estimer que les media, les politiciens et les syndicats ont « trop de pouvoir » dans les affaires du pays. Ce qui indique qu'ils sont en faveur de l'égalitarisme dans les influences exercées dans le pays: ils dénoncent les riches, les grandes entreprises, les Américains, et, à un degré moindre, les hommes qui sont trop puissants. Pour ce qui est de la confiance dans les institutions, les adolescents québécois se montrent moins critiques que les autres à l'endroit des politiciens, des media, des syndicats et des grandes entreprises. Les jeunes des Maritimes, dans leurs réponses, ont des opinions plus favorables que celles des autres adolescents sur le pouvoir des syndicats. Ils sont, par contre, plus négatifs en ce qui concerne l'influence des riches et des grandes compagnies.

Une adolescente de dix-sept ans, d'un village de la Colombie britannique, fait cette remarque, à notre avis extrêmement perspicace, sur les différents échelons du pouvoir:

Il est difficile de préciser le degré de pouvoir qu'ont ces groupes, mais qu'il suffise de dire qu'ils en ont trop s'ils l'utilisent pour leur profit personnel au lieu d'en faire profiter tous les humains.

Quels sont, d'après eux, les problèmes sociaux majeurs?

Il importe de faire remarquer, à propos de la manière de percevoir ces problèmes, que bien peu de gens, si jamais il s'en trouve, ont une expérience personnelle de l'ampleur de tous les problèmes sociaux possibles, et qu'en conséquence ils jugent de la gravité d'un problème social surtout en fonction de leur milieu social, de leur expérience immédiate et des traits de leur personnalité.

Voilà pourquoi on s'attendrait à ce que les jeunes Canadiens considèrent comme étant des « problèmes sociaux cruciaux » ceux-là que diverses institutions, dont les media, ont « vulgarisés » dans notre culture. On s'attendrait également à ce qu'ils « considèrent » des conditions qui ne sont que locales comme représentant des problèmes « nationaux ». Enfin, certains problèmes sont jugés plus graves que d'autres, selon les valeurs, les croyances et les attitudes qui les caractérisent⁵.

5. BIBBY, 1979.

Les problèmes immédiats

Il est facile de constater ces façons de voir dans les résultats de l'enquête. Dans toutes les régions du pays, suite à la publicité et à l'expérience, le chômage est mis en évidence comme étant le problème social le plus urgent. (Voir le tableau 8.6). Les media, le milieu immédiat et les valeurs personnelles semblent s'influencer réciproquement pour amener entre 40 et 50 p.c. des adolescents à juger comme étant des problèmes extrêmement graves: la menace d'une guerre nucléaire ainsi que les « problèmes qui concernent l'individu », tels que les sévices infligées aux enfants, le crime, la drogue, le viol, l'alcoolisme et le suicide des jeunes.

Au cours des dernières années, chacun de ces problèmes a été traité à fond par les media. Les enfants maltraités physiquement, sexuellement et émotionnellement représentent un thème qui, en ce moment, fait l'objet d'une vaste publicité, et qui a pris des proportions considérables, au cours de 1984, avec la publication du rapport du Comité fédéral sur les attentats sexuels contre les enfants et les jeunes, présidé par Robin Badgley de l'Université de Toronto⁶. Cette enquête indique que la moitié des filles et un tiers des garçons ont été victimes d'actes de violence sexuelle, allant des caresses aux rapports sexuels. Le fait que 80 % de ces incidents aient eu lieu au cours de l'enfance ou de l'adolescence explique que plusieurs des adolescents qui ont pris part à notre enquête voient là un problème sérieux beaucoup plus qu'une simple théorie. Et l'attention que les professionnels accordent à ce sujet peut se mesurer à la participation qu'a obtenue le cinquième Congrès international sur l'Enfance maltraitée et abandonnée qui a eu lieu à Montréal, en septembre 1984. Le congrès a duré trois jours et il a réuni plus de 2 000 médecins, travailleurs sociaux, psychologues et autres professionnels venus de 42 pays⁷.

La génération montante a toujours eu présente à l'esprit la possibilité d'un holocauste nucléaire. Les adolescents d'aujourd'hui sont nés dans un monde déjà engagé dans la course aux armes nucléaires, et aussi loin que remontent leurs souvenirs, ils ont toujours entendu parler de pourparlers de

6. BADGLEY, 1984.

7. Communiqué de la Presse canadienne, 23 septembre 1984.

TABLEAU 8.6 *Leurs opinions sur les problèmes sociaux, selon les régions*

(Les pourcentages indiquent que les problèmes sont « très graves »)

	<i>l'ensemble du pays</i>	<i>Les</i>			<i>le Québec</i>	<i>Les Maritimes</i>
		<i>C.B.</i>	<i>Prairies</i>	<i>l'Ontario</i>		
Le chômage	61	71	56	54	67	67
Les sévices subies par les enfants	50	51	48	51	50	49
Le crime	48	46	45	47	53	49
La menace de guerre nucléaire	48	49	44	49	49	49
La drogue	46	43	41	46	48	55
Les attentats sexuels	46	43	45	47	46	43
L'alcoolisme	41	39	37	41	40	53
Le suicide	41	36	38	38	50	42
L'économie	37	45	38	33	37	40
La pollution	37	25	25	36	52	32
La pauvreté	33	31	28	31	38	34
La délinquance juvénile	29	28	24	28	34	33
Le divorce	23	16	20	24	28	19
La discrimination raciale	22	23	20	23	24	20
Le traitement injuste des femmes	15	15	13	14	18	17
Le manque d'unité nationale	13	15	10	12	14	13
Les rapports entre Canadiens français et Canadiens anglais	13	9	9	10	20	12

désarmement. En 1984, ils ont vu à la télé *The Day After*, comme tout le reste du pays, témoins de ce que plusieurs considèrent comme une simulation de la réalité qui nous menace. Certains chercheurs, dont Patricia Blackwell et John Gessner de l'Université Loyola de la Nouvelle-Orléans, sont d'avis que le fait de vivre à l'époque nucléaire a des retombées graves pour les adolescents. Les jeunes qui déjà sont traumatisés par les crises de l'adolescence, doivent en plus accepter de faire face à un avenir incertain: ils vivent pour l'instant mais souvent ils se sentent extrêmement tendus, angoissés et déprimés⁸. Les commentaires de nos répondants éclairent leur état psychologique. Un jeune de seize ans, de Nouvelle-Écosse, nous fait cette remarque véhémement:

Nous devons intervenir à propos des armes nucléaires et de la menace d'une guerre nucléaire. Nous, les jeunes Canadiens, nous voulons envisager un avenir libre de la menace de guerre. Je n'arrive pas à dire à quel point cela est important.

De l'intérieur de la Colombie britannique, nous vient cette remarque d'une adolescente de quinze ans:

La guerre nucléaire est le pire problème que connaisse le monde contemporain. Nous devrions nous en préoccuper en tout premier lieu.

Et une jeune élève d'Ontario, de dixième année, exprime son inquiétude en ces termes:

Ce qui est sûr, c'est que c'est inévitable. Nous rendons-nous compte qu'en moins d'une demi-heure la population entière du globe pourrait périr? Si la Troisième Guerre mondiale éclate, je ne crois pas que nous survivions pour en voir la fin.

Une enquête menée en novembre 1984, auprès de 1 000 élèves des écoles secondaires du Toronto métropolitain, confirme les résultats de la nôtre. Environ 51 p.c. de ces élèves plaçaient la guerre nucléaire parmi les trois choses qu'ils redoutent le plus, un peu au-dessus de la crainte du chômage. Soixante-trois p.c. se sont dits angoissés par la guerre, et 10 p.c. ont déclaré y penser tous les jours. Cependant, 90 p.c. croyaient que rien de ce qu'ils faisaient ne réussirait à

8. BLACKWELL et GESSNER, 1983.

empêcher la guerre nucléaire⁹. En décembre 1984, des étudiants de l'Université de Victoria reçurent une pétition pour organiser un référendum sur le suicide collectif advenant une attaque nucléaire et sur une demande adressée aux services sanitaires de l'université pour qu'ils aient en réserve des pilules pour le suicide. Il n'est donc pas étonnant que les jeunes d'aujourd'hui aient été appelés « la génération pessimiste »¹⁰.

Les adolescents canadiens, à des degrés divers, ont une expérience directe d'autres réalités qu'ils considèrent comme étant très graves: le crime, l'alcoolisme et le suicide. Mais peu de problèmes ont retenu autant l'attention du public que celui de la *drogue*. Environ la moitié des adultes canadiens estiment que l'usage de la drogue est un problème « très grave », alors que 35 p.c. y voient un problème « assez grave »¹¹. D'une manière typique, ils pensent alors aux jeunes.

L'enquête a fait une intéressante constatation: environ 50 p.c. des adolescents canadiens sont d'avis, *eux aussi*, que la drogue représente un problème national « très grave ». Il n'y a que le chômage qu'ils considèrent comme étant un problème encore plus grave. Quarante p.c. estiment que l'alcoolisme est un problème sérieux. En outre, 68 p.c. s'objectent à ce qu'on légalise l'usage d'une drogue aussi répandue que la marijuana. Et pourtant, environ 30 p.c. avouent faire usage de la drogue: 5 p.c. très souvent, 12 p.c. parfois et 13 p.c. rarement. Cette statistique nationale de 30 p.c. est confirmée, au moins en partie, par une étude faite en 1981 auprès des élèves des écoles secondaires de l'Ontario et qui a révélé que 30 p.c. d'entre eux avaient consommé de la marijuana l'année précédente¹².

Quoi qu'il en soit, environ 60 p.c. des adolescents déclarent consommer de l'alcool assez régulièrement. Ce chiffre paraîtra peut-être élevé, mais il correspond au 56 p.c. de l'enquête menée, en 1979, sur la santé des Canadiens¹³. Il

9. *The Globe and Mail*, 18 décembre 1984.

10. *The Toronto Star*, 2 décembre 1984.

11. BIBBY, 1979.

12. SMART, 1981.

13. Cité dans WHITEHEAD, 1984.

semble qu'un autre 20 p.c. des adolescents boivent en certaines occasions.

De plus, environ 30 p.c. fument régulièrement la cigarette, alors qu'un autre 10 p.c. le font de temps à autre. Ces chiffres correspondent à ce que d'autres chercheurs ont constaté¹⁴. En général, l'usage avoué de la drogue, de l'alcool et du tabac varie peu selon la région ou le sexe. En Colombie britannique, on consomme un peu plus (40 p.c.) de drogue illégale qu'ailleurs (environ 30 p.c.), et plus chez les adolescents (33 p.c.) que chez les adolescentes (28 p.c.). Toutefois, les statistiques sur l'usage de l'alcool et du tabac, selon les régions, ne présentent que des différences négligeables.

Il semble que les adolescents font usage de la drogue pour au moins quatre motifs principaux¹⁵. La plupart en font l'essai par curiosité, pour voir ce que c'est. Le plaisir est un second motif. Ronald Clavier, psychologue attaché au Clarke Institute of Psychiatry de Toronto, au colloque organisé, en 1984, en Ontario, à l'occasion de la Semaine de prise de conscience de l'assuétude (*Addiction Awareness Week*) a déclaré que « les écoliers consomment de la drogue parce que ça les amuse »¹⁶. La pression scolaire est un troisième facteur. Un adolescent, de la Saskatchewan, l'exprime en ces termes :

J'ai le sentiment que la génération des aînés du pays ne comprend pas la pression que subit la jeune génération dans des domaines tels que le sexe, la drogue et l'alcool. Bien des parents ont grandi à une époque où l'usage de la drogue n'était pas un problème, et ils ne comprennent pas la pression qui nous vient de nos égaux.

Un quatrième motif, c'est l'évasion : on fait l'expérience de la drogue pour atténuer les tensions, les angoisses et les pressions. Cette remarque poignante nous vient d'un jeune qui habite la montagne, en Colombie britannique :

Bien des pressions s'exercent sur les adolescents d'aujourd'hui. Certains s'en tirent bien. D'autres ont recours à la drogue. Ma meilleure amie est morte, il y a quatre ans : elle a cru ne pas pouvoir se tirer d'affaire sans la drogue.

14. Voir, par exemple, ADRIAN, 1982 : 16 ; *Drug Use in America*, 1973 : 81.

15. RICE, 1981 : 142-143.

16. Communiqué de la Presse canadienne, 1^{er} novembre 1984.

Une finissante ajoute :

Je pense que de nos jours on fait beaucoup plus de pression sur les adolescents pour qu'ils mûrissent et assument la responsabilité d'un poste dans la société. Pour certains, cette pression est trop forte et, à certains moments, ils ont recours à l'alcool et à la drogue. Je crois qu'on nous force à passer des couches aux ensembles trois pièces : nous n'avons plus le temps de nous amuser.

Les problèmes théoriques

L'adolescent moyen semble éprouver quelque difficulté à saisir certains problèmes sociaux plus vastes. C'est ainsi que des problèmes objectivement aussi graves que l'économie, la pollution et la pauvreté ne sont pas perçus comme l'étant par la plupart des jeunes. Un problème a peu de chance d'être considéré par les jeunes comme étant un grave problème social, si à l'attention des media ne viennent pas s'ajouter l'expérience immédiate et le sentiment d'être personnellement concerné. Voilà pourquoi, certains problèmes, tels que l'inégalité chez les femmes et le manque d'unité au Canada, qu'ils soient « objectivement » graves ou pas, seront considérés comme étant des problèmes urgents uniquement par une petite minorité de la jeunesse canadienne. Dans l'ensemble, les perceptions se ressemblent beaucoup plus qu'elles ne divergent.

L'évaluation

Les résultats de l'enquête indiquent que nos institutions ont très bien réussi à inculquer leurs idéaux, en ce qui touche les droits et les particularités des autres Canadiens. Les adolescents canadiens, à cette étape de leur vie, entretiennent des rapports avec une plus grande variété de gens du pays que ne le font leurs parents. Et alors que leurs parents et leurs grands-parents ont d'ordinaire protesté contre les efforts déployés par le gouvernement fédéral pour présenter et sanctionner les politiques jumelles du bilinguisme et du multiculturalisme, les jeunes, eux, accueillent volontiers ces deux idéaux.

Qui plus est, alors que leurs prédécesseurs ont souvent eu des attitudes négatives, voire hostiles, à l'endroit des Néocanadiens, y compris ceux qui ne sont pas de race blanche,

les adolescents d'aujourd'hui s'opposent moins à ces minorités. Des commentaires comme ceux qui suivent, viennent s'ajouter aux pourcentages des réponses reçues et sont de nature à nous encourager :

Je suis d'avis qu'on doit juger les gens en tant qu'individus, et non pas en tant que membres de telle ou telle ethnie.

(Une adolescente de douzième année, de St. John, Terre-Neuve).

Il n'y a pas de communs dénominateurs entre la race d'une personne et sa manière d'agir. On pourrait avoir affaire à un Indien gentil ou à un sale Anglo-canadien.

(Un adolescent de onzième année, de Montréal).

Je crois que tous, qu'ils soient Juifs, Noirs ou Orientaux, etc., possèdent des qualités (désirables). Comme société, nous avons le devoir de permettre à ces qualités de se manifester chez les individus, pour qu'ils puissent fournir un apport au monde dans lequel nous vivons.

(Une adolescente de douzième année, de l'Est de l'Alberta).

Il ne faudrait pas conclure de là que les préjugés ont disparu. Au contraire, ils sont très courants, en particulier contre les Indiens du Canada, des Indes orientales et les Pakistanais. Il importe dès lors d'observer attentivement les relations entre les groupes et de trouver des solutions aux problèmes, suivant en cela l'exemple du gouvernement de l'Alberta qui, en 1984, à la suite de l'incident Keegstra, a créé un Comité de tolérance et de compréhension. Le président de ce comité, Ron Ghitter, a déclaré que les enseignants « sont mal équipés » et que, si nous voulons qu'ils fassent de l'éducation interculturelle, il faut que nous leur fournissions les outils nécessaires »¹⁷.

Malgré tout, les attitudes des adolescents, si on les compare à celles des adultes — dans la mesure où leur comportement actuel et à venir le laisse entrevoir — nous permettent d'espérer que dans notre pays les rapports entre les groupes iront s'améliorant.

17. Communiqué de la Presse canadienne, 1^{er} novembre 1984.

Nos institutions ont pu inculquer aux adolescents les attitudes sociales dominantes des adultes. La plupart des jeunes endossent le *statu quo* en ce qui concerne la politique, l'économie, la loi et le sexe. Les critiques qu'ils se permettent et qui expriment des réserves au sujet du travail et du gouvernement, des gens riches, des grandes entreprises, et, à un degré moindre, des media, semblent avoir été *apprises* en grande partie. Un observateur d'une société démocratique capitaliste comme la nôtre considérera comme des proies idéales le gouvernement et les excessivement riches à un extrême, et, à l'autre des travailleurs et les media qui se chargent des commentaires. Ce droit à la dissidence, il fallait s'y attendre, fait partie du système: il n'est pas nécessairement une réaction réfléchie provoquée par lui.

Gwynn Nettler, ancien professeur de sociologie à l'Université de l'Alberta, a remarqué que la survivance et le bien-être sont les deux préoccupations majeures chez tous les peuples du monde entier¹⁸. Il en va de même pour les adolescents canadiens. Ce qui les inquiète davantage — la guerre nucléaire, le crime, les enfants victimes de sévices, les attentats sexuels — relève du problème de la survivance. Les emplois permettent non seulement de « survivre » mais de « bien vivre ». Une fois ces problèmes fondamentaux réglés, on peut s'occuper des problèmes sociaux « plus secondaires » (*more extravagant*) que sont l'unité du pays, la pollution, la discrimination et la pauvreté.

Pour ce qui est des valeurs, des attitudes sexuelles et des croyances, les points de vue des adolescents sur les gens et sur le monde sont marqués par les institutions des adultes. L'entrée dans l'âge adulte soulève au moins deux problèmes cruciaux qui sont reliés à ces points de vue qui leur ont été transmis. Le premier a trait à la *participation*. À mesure que les adolescents émergent, ils cherchent de plus en plus des occasions non seulement d'influencer leur propre vie mais aussi d'influencer ce qui se passe dans le monde autour d'eux. Certains ne se gênent pas pour le dire: par exemple, cet adolescent de douzième année, d'une petite ville de Terre-Neuve:

Pour une raison (ou pour une autre), on ne tient jamais compte des adolescents. Plusieurs parmi nous sont assez

18. NETTLER, 1976: 10.

intelligents pour décider de ce qui nous affecte, mais on ne nous consulte jamais. J'en ai assez de rester sur la banquette arrière alors qu'il s'agit de choses qui nous concernent.

Un adolescent de seize ans, élève d'une école privée de Colombie britannique, déclare :

Nous sommes prêts à fournir à notre société une contribution responsable; mais, nous n'avons pas d'ouverture.

Un élève d'un cégep de Montréal, âgé de dix-huit ans, fait la remarque suivante :

Les adultes ne cessent de répéter que les jeunes sont l'avenir; mais, ils sont aussi le présent!

Une autre adolescente de Colombie britannique, élève de onzième année, habitant Vancouver, se dit exaspérée par l'impuissance des adolescents :

C'est frustrant par moment de voir les adultes changer nos avenir en inventant des bombes, en modifiant les systèmes scolaires, en faisant fluctuer l'économie, et en changeant les relations diplomatiques. Le problème de la bombe a plusieurs aspects, et je ne sais pas encore à quoi m'en tenir, sauf que sa puissance m'effraie. L'école et l'économie vont affecter ma vie et je voudrais bien pouvoir les changer maintenant.

Un élève de dixième année, de la campagne ontarienne, résume le problème ainsi :

Je pense que les jeunes Canadiens ont de quoi offrir à ce pays plus qu'on ne le croit : qu'on nous laisse la chance de le prouver!

Le sociologue Frank Fasick de l'Université de Waterloo a étudié attentivement les rapports entre le développement biologique des adolescents et la loi canadienne sur l'âge minimum. Il fait remarquer que l'adolescence, telle qu'elle est socialement définie, « se prolonge bien au-delà du moment où la plupart des jeunes atteignent leur plein développement sexuel et intellectuel, ainsi que la majeure partie de leur pleine croissance physique »¹⁹.

19. FASICK, 1979: 123.

Partant de là, notre société, dans son ensemble, en ne prenant pas au sérieux l'apport des « adolescents », fait que bien des jeunes, âgés de moins de dix-huit ans, et qui sont doués, ne peuvent pas beaucoup fournir une contribution qui vaille. Chez certains adolescents, ce manque de reconnaissance de ce qu'ils sont en train de devenir a un effet déshumanisant. Et pour la société, il semble représenter la perte d'une ressource qui pourrait être valable.

Un second problème qui est associé à l'émergence et à la transmission efficace des idées a trait à *l'écart entre l'idéal et la réalité*. Les institutions ont tendance à transmettre, dans leur promotion des valeurs et des attitudes, ce qui devrait être plutôt que ce qui existe. L'humanitarisme, par exemple, est à la mode. Les enseignants, les parents, les journalistes, les commentateurs à la télé, les disc jockeys, les entraîneurs et les prédicateurs font partie de la multitude qui l'endosse officiellement. On peut en parler à propos de n'importe quoi : les sévices exercés sur les Juifs en Russie, un téléthon en faveur de la dystrophie musculaire ou une campagne locale en faveur de Centraide. Tout le monde s'y intéresse.

Comme de raison, dans la pratique, la plupart d'entre nous, nous n'avons pas tant d'égards pour les personnes que nous côtoyons tous les jours. L'élève qui aide à envelopper le panier de Noël de sa classe, est bien excusable, peut-être même mérite-t-il d'être approuvé, s'il se demande, sans faire de bruit, pourquoi son professeur qui patronne le projet de la distribution, ne semble pas l'aimer.

Les adolescents, à mesure qu'ils émergent et découvrent le monde « tel qu'il existe en réalité », risquent évidemment de déchanter. La manière dont chacun d'eux réagira par la suite et au monde et à ses institutions dépendra en grande partie de ce que deviendront ses espoirs et ses attentes. Le moment est venu pour nous d'examiner ces rêves et ces projets.

LES ESPOIRS ET LES ATTENTES

9

Comment les adolescents envisagent l'avenir

Les adolescents aujourd'hui ont peur. Avec le chômage, l'économie, le divorce et le problème de la paix mondiale — nous nous demandons tous ce qui va arriver.

(Une adolescente de seize ans,
du Québec rural).

Vivre son adolescence dans notre société, c'est comme conduire dans un trafic intense sans trop savoir où l'on va ou si l'on pourra se rendre. En plus d'avoir à faire face à leurs problèmes personnels, les adolescents deviennent de plus en plus perplexes devant l'extrême complexité du monde actuel. Les attentes des parents, des enseignants, des pasteurs, des publicitaires, des media et des amis les bombardent. Au beau milieu de tout ce trafic, ils doivent non seulement rêver mais aussi prévoir. Avec les plans, viennent les espoirs; et avec les espoirs, les attentes.

Le rêve canadien

Malgré l'ombre que jette souvent sur nous le rêve américain de passer de la « cabane en rondins à la Maison Blanche », un rêve canadien se rencontre un peu partout. Nous l'avons appris dans notre enfance; nos principales institutions, l'école, les media, la famille, l'église, le gouvernement et, évidemment, le monde des affaires l'ont fait naître. Les adolescents ont absorbé, avec le lait maternel, des façons de voir comme celles-ci: « Nous vivons dans un pays où abondent les chances. L'enseignement t'ouvrira les portes. L'excellence trouve sa récompense. Quand on travaille fort, on réussit. Les meilleurs finissent par atteindre le sommet et jouir de la vie ».

Les pays où abondent les chances font des promesses et engendrent l'optimisme. Comme nous l'avons signalé dans le chapitre précédent, environ 70 p.c. des adolescents sont d'accord pour dire que « quiconque bûche finira par arriver premier ». Une adolescente de douzième année, d'une petite ville du sud de l'Ontario, déclare:

À notre âge nous pouvons accomplir n'importe quoi et devenir qui nous voulons pourvu que nous en ayons grande envie.

À remarquer que bien des adultes qui ont eu à lutter avec l'idéal ont modifié leurs attentes. Seulement 44 p.c. parmi eux sont encore d'accord avec la déclaration de cette adolescente. On devine facilement leur désabusement.

Pour jouir de la vie, il faut s'instruire: tel est le message que la société communique aux jeunes. Interrogés sur « ce qu'il comptent faire après leur cours secondaire », environ 75 p.c. ont déclaré qu'ils veulent poursuivre leurs études. (Voir le tableau 9.1).

Bien que moins de 20 p.c. des parents des adolescents de notre enquête détiennent des degrés universitaires, le grand rêve des adolescents c'est d'aller à l'université. Soixante-cinq p.c. des adolescents âgés de quinze ans projettent de faire l'expérience de la vie sur un campus. (Voir le tableau 9.1). Par ailleurs, lorsque ces mêmes adolescents auront atteint l'âge de dix-neuf ans, moins de 40 p.c. songeront encore à se diriger vers l'université. En l'espace de quatre ans, chez plus de la moitié des adolescents canadiens, le rêve des études universitaires se dissipe. Et quand viendra le moment de faire

la queue pour l'inscription, les chiffres auront de nouveau diminué de moitié. Seulement environ 15 p.c. de tous les élèves du secondaire — soit moins de 1 sur 7 — fréquentent actuellement l'université après avoir terminé leur cours secondaire. La plupart des adolescents ont le regret d'abandonner leur rêve d'étudier à l'université, avant même d'avoir atteint la vingtaine.

À mesure que baisse le nombre des jeunes qui se proposent d'aller à l'université le nombre de ceux qui ont l'intention de se chercher un emploi augmente. Au moins deux facteurs semblent intervenir ici. Contrairement à la propagande sociale et aux attentes des parents, une formation universitaire dépasse encore la capacité financière de plusieurs. De plus, à cause de la situation économique actuelle, on doute que les degrés universitaires gardent leur valeur quand il s'agit, avant tout, de remplir les conditions requises pour obtenir un emploi.

En 1983, d'après les informations du gouvernement, 26 p.c. des jeunes âgés de quinze à vingt-quatre ans étaient inscrits dans des institutions post-secondaires¹. Ce qui laisse entendre qu'environ un tiers des jeunes qui ont espéré poursuivre leurs études au-delà du secondaire réalisent actuellement leur dessein.

Les variantes régionales concernant les intentions d'étudier après le secondaire demeurent négligeables. Les adolescents de l'Ontario et des Maritimes sont un peu plus susceptibles que les autres de songer à l'université plutôt qu'à des collèges techniques ou commerciaux.

Peut-être parce qu'elles croient maintenant qu'un vaste choix de professions leur est accessible, un pourcentage légèrement plus élevé d'adolescentes que d'adolescents déclarent songer à aller à l'université; à cet égard, les adolescents sont quelque peu plus exposés à entrevoir qu'après leurs études secondaires ils iront se former dans une école technique ou commerciale. (Voir le tableau 9.1).

La vie après l'école

Que feront les jeunes, une fois leurs études terminées? Nous avons mentionné dans le chapitre 4 que c'était là leur problème personnel le plus urgent. Dix p.c. seulement des

1. Secrétariat d'État, 1984.

TABLEAU 9.1 *Ce qu'ils comptent faire après leur secondaire, selon la région, le sexe et l'âge (en pourcentages)*

	<i>Chercher un emploi</i>	<i>Aller à l'université</i>	<i>Aller dans une école technique ou de commerce</i>	<i>Autres projets</i>	<i>Sont indécis</i>
l'ensemble du pays	16	54	23	3	4
la Colombie britannique	16	47	28	3	6
les Prairies	18	48	24	5	5
l'Ontario	15	61	17	3	4
le Québec	15	50	28	3	4
les Maritimes	15	58	19	5	3
les adolescents	17	51	25	4	3
les adolescentes	14	57	21	3	5
15 ans	10	63	22	2	3
16 ans	13	53	25	4	5
17 ans	17	53	21	5	4
18 ans	23	51	20	2	4
19 ans	33	37	21	1	8

adolescents disent que ce problème ne les inquiète pas beaucoup. On le rencontre chez les jeunes dans toutes les régions du Canada, de tous âges, tant adolescents qu'adolescentes. Pour les adolescents, la grande question, c'est celle de la « vie après », non pas après la mort mais après l'école.

Dans le but de sonder les projets que font les adolescents pour cet « après », nous leur avons demandé :

Une fois vos études terminées, avez-vous l'intention de :

1. vous trouver un emploi et finir par vous marier ?
2. vous trouver un emploi mais ne pas vous marier ?
3. vous marier et ne pas travailler hors du foyer ?
4. vous marier, mais travailler aussi hors du foyer ?

Bien que ces quatre options puissent sembler parfaitement semblables, elles ont été conçues pour déceler ce sur quoi les répondants insistent davantage. À l'adresse des adolescents qui songent à allier les rôles, la première option est axée sur la carrière, alors que la quatrième insiste sur le mariage.

Environ 70 p.c. déclarent avoir l'intention de se trouver un emploi et de finir par se marier, alors que seulement 10 p.c. des adolescentes tiennent à se marier mais aussi à travailler hors du foyer. (Voir le tableau 9.2). La plupart des autres mentionnent qu'ils comptent se trouver un emploi mais ne pas se marier. Et seulement 1 p.c. des adolescentes disent prévoir se marier mais ne pas travailler hors du foyer.

Une analyse des réponses faites selon les régions révèle une grande uniformité par tout le Canada, à l'exception du Québec. Dans cette province, 25 p.c. des adolescents déclarent avoir l'intention de travailler mais de rester célibataires, alors que la moyenne est de 10 p.c. dans les autres régions.

Il est peut-être quelque peu étonnant de voir que seulement 1 p.c. des adolescentes déclarent vouloir se marier mais ne pas travailler à l'extérieur du foyer. Ces projets d'avenir, en termes de comportement, représenteraient un changement notable par rapport à la situation actuelle. En ce moment, environ seulement 50 p.c. de toutes les femmes sont salariées, 60 p.c. sont mariées, 30 p.c. sont célibataires et 10 p.c. sont veuves, séparées ou divorcées². Parmi elles, 58 p.c. sont les mères des adolescents de notre enquête. Indépendamment de l'importance que l'on accorde à la possibilité d'un changement aussi imminent, les retombées qu'il représente pour le volume de la main-d'oeuvre et pour le problème du chômage sont en quelque sorte bouleversantes.

Il convient de rappeler ici une constatation faite dans le chapitre précédent, à savoir que 17 p.c. des adolescents sont

2. MACKIE, 1983b: 114.

d'avis que « les femmes mariées ne devraient pas travailler si les époux sont capables de subvenir à leurs besoins ». Environ 20 p.c. des adolescents partagent cette opinion, et seulement 5 p.c. des adolescentes. Et les jeunes femmes qui comptent travailler ne veulent pas en démordre. Environ 95 p.c. des adolescentes qui envisagent de faire carrière sans se marier, ne partagent pas ces vues traditionnelles des 95 p.c. d'adolescentes qui, elles, comptent se marier. Il semble bien qu'il faudra que ça cède quelque part...

L'emploi

Jusqu'à ces dernières années, les Canadiens présumaient que ceux qui voulaient travailler pouvaient trouver un emploi: la possibilité de s'en trouver était presque considérée comme un « droit fondamental de l'homme ». La récession récente, les progrès technologiques, la présence accrue des femmes dans la main-d'oeuvre et l'impuissance des gouvernements à contrôler l'économie individuellement et collectivement nous ont tous obligés à renoncer à cette hypothèse.

Les jeunes Canadiens ont ressenti jusque dans leur vie de tous les jours l'impact de la baisse des inscriptions dans les écoles. Ils peuvent lire dans les journaux que les commissions scolaires se voient contraintes de mettre à pied chaque année un contingent de professeurs. On doit dire adieu à ces professeurs qui ne reviendront pas à l'automne. On sent que les autres professeurs sont traumatisés, qu'ils ressentent la perte que représentent ces départs. Et pendant ce temps, la moyenne d'âge des enseignants au secondaire va croissant.

Les adolescents voient dans les films les prouesses impressionnantes de robots, tels que *R2D2* et ils s'empressent de conclure que, pour bien des tâches d'aujourd'hui et de demain, les robots s'avèrent plus efficaces que les humains. Aux nouvelles d'avant le souper, ils apprennent que 300 avocats et 1 350 ingénieurs diplômés se trouvent en face de l'affiche « pas d'embauche », à la porte des bureaux de leur profession. Et alors, mentalement, ils rayent de leurs listes deux autres postes de professionnels. Ils se souviennent avoir voulu travailler l'été dernier et n'avoir pu trouver qu'un emploi pour deux semaines avec le salaire minimum.

TABLEAU 9.2 *Ce qu'ils comptent faire après avoir terminé leurs études, selon la région, le sexe et l'âge (en pourcentages)*

	<i>trouver un emploi et se marier</i>	<i>trouver un emploi et ne pas se marier</i>	<i>se marier et ne pas travailler hors du foyer</i>	<i>se marier et travailler hors du foyer</i>
l'ensemble du pays	72	15	1	12
la Colombie britannique	77	10	0	13
les Prairies	78	10	1	11
l'Ontario	75	11	1	13
le Québec	62	26	2	10
les Maritimes	77	11	1	11
les adolescents	77	16	1	6
les adolescentes	68	14	1	17

Les jeunes sont inquiets. Les promesses économiques de la société risquent de ne pas être tenues. Dès lors il n'est pas étonnant que les adolescents, en quête d'une institution à blâmer, s'en prennent au gouvernement. Conscient des difficultés qu'éprouvent bien des élèves sur le point d'obtenir leur diplôme, et prévoyant la difficulté qu'il aura lui-même à se procurer un emploi, un jeune Albertain de seize ans se plaint à sa façon :

[Les adolescents] vont à l'école pendant douze ans, et quand ils la quittent, ils doivent se battre pour trouver un emploi, et s'ils n'en trouvent pas, ils sont étiquetés comme étant des jeunes punks ou des fainéants. S'ils ne trouvent pas de travail, ça n'est pas de leur faute. Le gouvernement ne leur a pas servi à grand-chose.

Les tensions économiques et sociales semblent inévitables : et elles iront s'aggravant à cause des grands espoirs que l'on nourrit actuellement. D'une part, les adolescents reconnaissent la possibilité du problème de l'emploi. Ils admettent avec un adolescent de seize ans, de Okanagan, que

avec ou sans instruction, les emplois sont rares à cause de la situation économique.

D'autre part, tout en considérant le chômage comme étant un problème grave, ils demeurent remarquablement optimistes en ce qui concerne leurs chances *personnelles* de trouver de l'emploi. Plus de 70 p.c. soutiennent qu'une fois leurs études terminées, « ils pourront se trouver un bon emploi ». Cet optimisme en ce qui a trait à l'emploi ne varie que peu selon les régions. Ces différences indiquent qu'actuellement en Ontario, au Québec et dans les Prairies, les possibilités de l'embauche sont un peu meilleures ; et un peu moins bonnes en Colombie britannique et dans les Maritimes. La confiance de trouver du travail varie peu selon l'âge ou, ce qui est à noter, selon le sexe. Les adolescentes sont aussi confiantes que les adolescents de pouvoir trouver un emploi. Ce n'est qu'une minorité qui se montre aussi réaliste que cette adolescente de onzième année, de Charlottetown :

J'aurai beau satisfaire aux conditions requises pour l'emploi, il y a risque que je n'en trouve pas.

Ils sont encore moins nombreux à partager l'extrême pessimisme d'un élève terre-neuvien, de dixième année :

Nous ne trouverons plus d'emplois. Si les gens plus âgés, bien qu'ils soient plus qualifiés, n'en trouvent pas, comment le pourrai-je, moi ?

Le mariage

Au cours des dernières décennies, on s'est beaucoup interrogé sur l'avenir du mariage traditionnel. Une enquête récente, menée par les *Family Services of America* a établi, en faisant une projection, qu'en l'an 2000 le pourcentage des Nord-Américains mariés passera de 90 % à 85 %. Le rapport de l'enquête attribue cette baisse à « un fléchissement des tabous religieux, sociaux et légaux, à une plus grande liberté sexuelle qui encourage de plus en plus la cohabitation, les

foyers monoparentaux, les familles monoparentales hors du mariage et les couples homosexuels »³.

Pendant, les résultats de notre enquête n'indiquent pas ce déclin. Alors qu'en ce moment-ci 85 p.c. des adolescents disent qu'ils comptent se marier, nous croyons pouvoir affirmer que c'est là un chiffre minimum. Plusieurs se marieront sans doute qui, vers la fin de leur adolescence, n'entrevoient pas de le faire. Bien qu'ils soient témoins de la situation actuelle du mariage et du divorce dans notre société, la plupart des adolescents croient que leur désir d'être aimés sera mieux comblé dans le mariage. Et nous ne sommes pas les seuls à l'affirmer. Les spécialistes de la famille américaine, Flake-Hobson, Robinson et Skeen écrivent que « les adolescents ne sont pas d'avis que 'le mariage est dépassé', et la plupart finissent pas songer à se marier et à avoir des enfants »⁴.

Ce qu'ils affirment à propos des enfants s'applique au Canada. Plus de 50 p.c. des adolescents de notre échantillon déclarent qu'ils aimeraient avoir deux enfants, et 20 p.c. en avoir trois. Environ 15 p.c. aimeraient avoir quatre enfants ou plus, alors que le reste veulent ou bien n'en avoir qu'un (7 p.c.) ou aucun (8 p.c.).

Une autre constante fort intéressante se dégage à propos de « la vie après l'école »: la similitude des attentes chez les adolescentes et chez les adolescents. Notre enquête démontre que les adolescentes canadiennes actuellement diffèrent très peu des adolescents pour ce qui est de fréquenter l'université, de faire carrière et aussi de se marier et d'avoir des enfants. Nous croyons que cela représente un changement très notable par rapport aux attentes des adolescents d'hier. Voilà pourquoi il est maintenant risqué d'affirmer, comme l'ont fait les représentants du Conseil consultatif sur le statut de la femme qui se sont réunis à Québec vers la fin de 1984, que « les mouvements féministes ont peu influencé les adolescentes qui croient que l'amour et le mariage importent plus que l'instruction et un bon emploi »⁵. Quoi qu'il en soit, les adolescents et les adolescentes ont des attentes qui se ressemblent beaucoup.

3. Rapporté dans *The Lethbridge Herald*, 21 novembre 1984: C5.

4. FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983: 455.

5. Communiqué de la Presse canadienne, 11 novembre 1984.

Les rêves des adolescents

L'optimisme des adolescents donne naissance à leurs rêves. Prenant en compte que les adolescents commencent au moins à dresser mentalement la carte de leur avenir comme adultes, nous leur avons demandé de nous faire part de certains de leurs espoirs et de certaines de leurs attentes, en répondant à une série d'affirmations commençant par « Si... ».

« *Si j'avais le choix d'être n'importe qui...* ». Un bon nombre, soit 30 p.c., ont déclaré qu'ils sont « contents de ce qu'ils sont ». Ils semblent avoir une saine opinion d'eux-mêmes et abordent la vie avec une attitude positive à l'endroit de qui ils sont.

Un autre 20 p.c. des adolescents disent qu'ils s'identifient aux étoiles du monde du spectacle et de celui des sports. S'ils pouvaient choisir un clonage, plusieurs aimeraient être un Wayne Gretzky, un Carling Bassett ou un Michael Jackson. Et il ne faut pas se surprendre si un autre 20 p.c. sont fascinés par la perspective de devenir riche et de réussir. L'espoir de la « belle vie », avec une résidence cossue, des voitures de grand prix et un *cash-flow* sans limite s'empare de leurs rêves. Un autre 10 p.c. ont des espoirs et des visions de toutes sortes. Ils se voient, par exemple, devenus chefs d'État, écrivains réputés et gagnants d'un Prix Nobel.

Les 20 p.c. qui restent et qui sont sans rêves ont de quoi nous inquiéter. Plusieurs, du moins en apparence, semblent manquer d'imagination ou peut-être d'optimisme. Sans rêves, il n'y a plus ni ambitions, ni espoirs. Heureusement pour eux et pour la société, ils ne représentent qu'une minorité.

« *Si j'avais le choix de vivre en n'importe quel pays...* » Les adolescents de notre société sont pro-canadiens. Nous avons déjà constaté que plus de 50 p.c. considèrent qu'il importe beaucoup « d'être un Canadien ». Un autre 30 p.c. affirment que c'est « assez important ». Dans l'hypothèse où ils auraient la chance de vivre en n'importe quel pays, plus de 60 p.c. ont déclaré qu'ils choisiraient le Canada. Comme le dit un adolescent de dix-sept ans, du sud de l'Ontario :

Je suis *fier* d'être un Canadien parce que mon pays a accompli des grandes choses. Je ne crois pas que je veuille jamais vivre ailleurs.

L'influence et l'attrance des États-Unis se fait également sentir. Environ 15 p.c. des adolescents canadiens préféreraient s'en aller vers le Sud. Comme le dit un adolescent de quinze ans, du Québec :

J'aime le Canada mais les États-Unis nous offrent plus de chance de trouver de l'emploi, et le coût de la vie est moins élevé.

Le reste, soit 25 p.c., feraient des choix variés. L'Australie a fini par avoir quelque chose de magnétique: 5 p.c. aimeraient vivre aux antipodes. Les racines culturelles anglaises et françaises ont moins d'attrance. Seulement 3 p.c. souhaiteraient pouvoir vivre en Angleterre ou en France. Et un pourcentage égal aimeraient s'établir en Suisse.

« *Si j'avais le choix de vivre dans n'importe quelle province...* » Les adolescents, cette fois-ci, hésitent beaucoup en voulant préciser leur préférence. Soit qu'ils préfèrent demeurer dans leur province ou qu'ils s'établissent dans une autre, l'attrance de la « Belle Colombie britannique » est sans conteste. Près de 80 p.c. des adolescents qui habitent la C. b. aimeraient y demeurer. Une faible majorité des adolescents de l'Alberta, de l'Ontario, du Québec et des trois provinces Maritimes préféreraient demeurer dans leur province. (Voir le tableau 9.3).

Les adolescents qui veulent emménager ailleurs ont tendance à se tourner vers la C. b. Cette province est le premier choix des jeunes qui ont la bougeotte dans toutes les provinces, sauf ceux de l'Île du Prince-Édouard et du Québec qui préfèrent l'Ontario. En général, l'Ontario et l'Alberta représentent le deuxième choix des adolescents qui veulent quitter leur province. Au bas de l'échelle d'attrance, pas plus que 6 p.c. des adolescents de n'importe quelle province expriment le désir de venir vivre au Québec ou en Nouvelle-Écosse, dans l'Île du Prince-Édouard (4 p.c.), en Saskatchewan (3 p.c.), et 2 p.c. au Manitoba, à Terre-Neuve, au Nouveau-Brunswick ou dans les Territoires du Nord-Ouest.

C'est au Manitoba et en Saskatchewan que la loyauté envers la province et l'attachement pour elle sont particulièrement en crise. Moins de la moitié des adolescents qui vivent dans ces deux provinces veulent y demeurer. Seulement 45 p.c. considèrent que la Saskatchewan est un milieu attrayant pour y vivre à demeure. Le Manitoba a la cote la plus

basse: 31 p.c. Il est cruel de constater que 33 p.c. des adolescents de l'Alberta préféreraient vivre en Colombie britannique plutôt que dans leur province natale!

TABLEAU 9.3 *La province où ils aimeraient vivre, selon celle où ils résident actuellement (en pourcentages)*

LA PROVINCE OU ILS RÉSIDENT:	LA PROVINCE PRÉFÉRÉE				
	<i>la Colombie britannique</i>	<i>l'Ontario</i>	<i>l'Alberta</i>	<i>les autres*</i>	
la Colombie britannique	79	—	7	9	5
l'Alberta	63	29	5	—	3
la Saskatchewan	45	33	5	15	2
le Manitoba	31	33	12	11	13
l'Ontario	69	18	—	5	8
le Québec	64	13	16	4	3
le Nouveau-Brunswick	55	19	12	4	10
la Nouvelle-Écosse	67	11	8	5	9
l'Île du Prince-Édouard**	56	6	22	6	10
Terre-Neuve	48	20	13	7	12

* *Aucune préférence pour une autre province ne dépasse 5%.*

** *N = 13; alors que les pourcentages instables sont mentionnés à cause de leur valeur heuristique.*

Quelques attentes nationales et institutionnelles

Nous avons demandé également aux adolescents de jauger l'influence qu'auront dans l'avenir certains pays et certaines institutions. Plus exactement, nous leur avons posé la question suivante: « Croyez-vous qu'à la fin de ce XX^e siècle les pays suivants et les institutions suivantes auront *plus* d'influence, *moins* d'influence ou à peu près *la même* influence? » Si les impressions des adolescents se transforment en tendances sociales, le partage va être clair entre les gagnants et les perdants.

Les gagnants. La science impressionne beaucoup les jeunes. Environ 85 p.c. sont d'avis que la science aura à l'avenir une influence encore plus grande. (Voir le tableau 9.4). On a présenté la science aux adolescents d'aujourd'hui comme la grande solution aux problèmes et le salut pour la société. Ils ont bénéficié de la recherche scientifique et des progrès de la technologie. Ils vivent à une époque où les lancements de navette spatiale sont devenus chose banale. Ils sont les premiers témoins de l'informatique qui s'empare de la vie moderne. Ils se sentent bien à l'aise dans cette époque de haute technologie. La plupart s'interrogent non pas sur la nature de l'impact actuel de la science mais plutôt sur ce que sera son prochain apport.

Les adolescents s'attendent à ce que plusieurs objectifs du féminisme soient atteints vers l'an 2000. Les trois quarts entendent que les *femmes* vont avoir plus d'influence dans les affaires de la société. Toutefois, comme nous l'avons remarqué, la théorie des adolescents semble précéder ce qu'ils pratiquent. Bien qu'ils s'y connaissent autant que les politiciens dans le jargon de « l'égalité des sexes », « le droit de choisir de se reproduire », et « à travail égal, salaire égal », la manière de voir et d'agir des jeunes demeure traditionnelle.

Le *Canada*, comme pays, est dans le cercle des vainqueurs. La moitié des adolescents de notre pays prévoient que le Canada aura de plus en plus d'influence au sein de la communauté internationale. Ici encore, les jeunes font preuve d'une attitude positive à l'endroit de la « terre de leurs aïeux ».

Quant aux superpuissances, les adolescents croient que la Russie et les États-Unis vont également accroître leur influence. Le fait qu'ils accordent l'avantage aux États-Unis

(52 p.c.), tout en reconnaissant la puissance de la Russie (42 p.c.), trahit peut-être un certain mélange de réalisme et de projection.

Les perdants. Par rapport à la place qu'elles occupent actuellement dans la société, la *famille traditionnelle*, la *moralité traditionnelle* et la *religion* sont toutes perçues comme devant perdre à l'avenir une part considérable de leur influence. Ces impressions s'accordent avec les constatations faites dans les chapitres six et sept, à propos de la place qu'occupent la famille et la religion dans la vie des jeunes. Leurs opinions sur l'avenir de la moralité traditionnelle ne coïncident pas avec ce que nous avons observé au sujet des rapports entre les générations. Sur ce point, il se peut que les adolescents reflètent la position des media et d'autres institutions en croyant que leurs opinions et leurs façons de vivre diffèrent beaucoup de celles des générations précédentes. Il se peut également qu'au Québec les changements relativement récents et l'industrialisation accélérée qu'y a connus la société inclinent davantage les jeunes à considérer que le passé — la famille, la moralité et la religion traditionnelles — est en voie de disparition.

L'autre baisse d'influence entrevue par les jeunes Canadiens a trait aux rapports entre les sexes. D'une part, 75 p.c. des adolescents prévoient que les femmes auront plus d'influence; d'autre part, 25 p.c. s'attendent à ce que les hommes voient leur influence diminuer au cours des prochaines quinze années.

L'évaluation

Il appert que les adolescents croient au rêve canadien. Ils croient que les individus ont des chances de réussir s'ils s'instruisent et travaillent fort. Il croient que, indépendamment de ce qu'ont vécu leur propre famille, la mariage et les enfants sont les meilleurs moyens de se procurer le bonheur et l'amour qu'ils ont appris à apprécier. La plupart croient que c'est encore au Canada qu'ils préfèrent vivre.

Somme toute, nos institutions ont remporté une magnifique victoire. Les jeunes estiment les choses que la société leur a indiquées, et leurs ambitions correspondent à celles que la société a souhaitées. Il incombe maintenant à la société de tenir les promesses faites par ses institutions. Reste à savoir si la société peut les remplir, surtout en fournissant les

TABLEAU 9.4 *Ce qu'ils attendent de certains pays et de certaines institutions (en pourcentages)*

L'INFLUENCE QU'ILS VONT AVOIR			
	<i>plus grande</i>	<i>égale — plus grande</i>	<i>moindre</i>
<i>Les institutions :</i>			
La science	84	95	5
La religion	19	56	44
La famille traditionnelle	15	44	56
Les hommes	26	77	23
Les femmes	74	94	6
La moralité traditionnelle	17	51	49
<i>Les pays :</i>			
Le Canada	51	87	13
Les États-Unis	52	81	19
La Russie	42	76	24

débouchés pour l'emploi qui ont été promis aux adolescents depuis leur maternelle.

Le sociologue Robert Merton signalait, il y a environ 50 ans, que les sociétés stables ne se contentent pas de faire de la réclame aux réussites et d'inspirer ainsi les rêves⁶; elles fournissent à leurs membres les moyens légitimes pour les réaliser. Faute de disposer de ces moyens, première possibilité, les gens vont en rabattre, rajuster leurs attentes et ainsi

6. MERTON, 1938.

maintenir la stabilité sociale. C'est là évidemment une option que plusieurs se sont jugés contraints de prendre. Merton, néanmoins, signale qu'il existe d'autres options pour ceux qui gardent leurs rêves et se sentent frustrés, faute de trouver moyen de les réaliser: le crime, l'alcoolisme et l'assuétude à la drogue, la maladie mentale, le décrochage et sa forme ultime qu'est le suicide. Et pour ceux qui ont décidé de « s'attaquer au système », Merton entrevoit la rébellion, voire la révolution.

Cette célèbre typologie dessine en quelques lignes les avènements possibles d'une société canadienne qui promet beaucoup mais risque de plus en plus d'accorder peu. Chez plusieurs, l'espoir est là, la vie est là. L'espoir rend le présent plus agréable pour certains et, à tout le moins, tolérable pour d'autres. Il est extrêmement important qu'en tant que société, nous soyons fidèles à nos promesses de chances qui ont fait naître ces espoirs et ces rêves. Un adolescent de douzième année, de Toronto, résume ainsi nos opinions :

Il est à espérer que les adolescents n'abandonneront pas leurs rêves et continueront à croire en un avenir meilleur, sinon les problèmes ne feront que se multiplier et nous n'aurons plus de motif pour grandir.

Les jeunes Canadiens paraissent calmes et satisfaits: ce serait une erreur de croire qu'ils vont garder une attitude positive et soumise s'il devient flagrant que leur société les a trahis. La poésie de Journey est là pour nous prévenir: quand on traverse les sables du désert, il faut cheminer avec prudence :

Les rêves perdus gisent sous nos pas: ils dorment, ils ne sont pas morts⁷.

7. *Winds of Change*, Lunatunes, 1982.

COMMENT RÉAGIR À L'ÉMERGENCE

10

Vers la solution du problème

Les relations entre les adolescents et les adultes seraient peut-être facilitées, si on les encourageait à se mieux comprendre les uns les autres, à travailler et à jouer ensemble.

(Une adolescente de dix-sept ans,
de Vancouver).

Le passé et le présent

Telle est la génération montante du Canada. Elle atteint sa majorité à un moment de l'histoire où la science et la technologie font des progrès sans précédents, et qui, selon les prévisions d'Orwell et de Huxley, allait être marqué par des changements révolutionnaires dans les valeurs, les rapports interpersonnels et la structure de la famille.

Les jeunes Canadiens sont conscients de vivre une époque unique. Le commentaire suivant nous vient d'une adolescente de dixième année, de Brampton, Ontario :

Ma génération doit faire face à des menaces et des problèmes qu'aucune génération n'a eu à affronter jusqu'ici.

Un adolescent de seize ans, du Québec, fait cette remarque :

Ce n'est pas facile de grandir dans un monde pareil. Vous avez dû, j'en suis sûr, trouver cela difficile, vous aussi. Seulement, aujourd'hui c'est encore pire.

Mais, en même temps, les adolescents sont d'avis qu'en général ils ne s'en tirent pas mal. Un adolescent de dixième année, de Vancouver, déclare :

Je crois que les adolescents d'aujourd'hui s'adaptent beaucoup mieux que ceux d'il y a 20 ans. Probablement parce que nous avons grandi en même temps que la technologie.

Mais, si unique que soit notre époque, notre étude a démontré qu'entre le passé et le présent, il y a non pas une révolution mais une remarquable continuité. Les valeurs traditionnelles qui ont trait à l'amitié, l'amour et la liberté, ainsi qu'à l'honnêteté, à l'ardeur au travail et à la considération conservent une très grande importance, même en cette époque de haute technologie.

Les rapports interpersonnels demeurent la première source de bonheur. L'avenir immédiat est encore ce qui cause le plus de soucis. Les attitudes et les habitudes sexuelles diffèrent peu de celles de la génération des années 50 et 60. La croyance au surnaturel et l'appartenance religieuse sont encore nettement vivantes. Il y a plus de respect pour les autres Canadiens et leurs droits qu'il n'y en avait chez les générations précédentes. Le contenu des problèmes sociaux a changé avec le temps, mais il se ramène encore à « la subsistance » et au « bien-être ». Les rêves, les projets et les attentes s'orientent encore vers la stabilité économique, le mariage et la famille.

Mais, ne nous empressons pas de sourire, de pousser un soupir de soulagement et de porter un toast à l'avenir : commençons par examiner les implications des résultats de l'enquête.

Mesurer le progrès accompli

Nous avons eu récemment une expérience révélatrice en compagnie de plusieurs adultes, autour d'une table de banquet. Nous n'en étions pas encore à l'apéritif, qu'une mère de jeunes enfants s'est mise à se plaindre de sa *babysitter* adolescente. Ses propos sont passés peu à peu de la consternation à la colère. C'était surtout une question d'argent. Plusieurs semaines avant le soir du banquet, cette mère qui passait la trentaine s'était entendue avec sa *babysitter* pour qu'elle garde ses enfants. Quelques jours avant le banquet, sa *babysitter* lui a téléphoné pour l'informer de l'augmentation de ses tarifs qui, de fait, avaient doublé. La jeune mère l'a remerciée de l'avoir prévenue et lui a dit qu'elle trouverait une autre *babysitter*.

À la suite de plusieurs appels téléphoniques, elle a conclu que les adolescentes de l'école s'étaient liguées pour former un syndicat de gardiennes. Les tarifs étaient devenus uniformes. Rendue à ce point de son récit, la femme était devenue livide. Et alors, elle a poussé la traditionnelle lamentation des adultes : « Que devient cette jeune génération ? »

Elle aurait pu tout aussi bien se montrer fière de constater que les adolescentes imitaient si bien les adultes, penser avant tout à son intérêt propre, réclamer ses droits et politiser tous les secteurs de la vie. Dans ce cas mineur, comme en plusieurs autres, les adolescents apprennent des adultes les règles de la vie, ils reçoivent leur réplique de leurs prédécesseurs.

Si nous voulons coter notre réussite à nous socialiser, nous méritons probablement un « A ». Les adolescents, eux, reproduisent en plus petit les adultes d'aujourd'hui : ils ont presque tout appris d'eux. Les parents, les enseignants, les dirigeants, le clergé et les autres adultes ont raison d'être fiers de cette réussite.

Si, d'autre part, nous nous servons en plus du critère de l'encouragement à l'éveil de cette imagination que nos enfants ont manifestée très tôt dans leurs récits, leurs dessins, leurs jeux et leurs chansons, dans l'ensemble, nous ne mériterions probablement pas plus qu'un « B ». C'est un peu déconcertant de se faire présenter son clone ; gênant, de constater qu'il y a peu de différence entre nous et la génération montante. Il pourrait nous en coûter cher de cultiver

l'imitation au lieu de l'imagination, le conformisme au lieu de l'innovation.

Si, en plus, nous nous basons sur le critère de la facilitation de l'émergence, du tact requis pour accorder aux adolescents assez d'espace pour s'épanouir, cette fois nous pourrions nous ramasser avec un « C ». Les résultats de notre étude ont constamment suggéré que les jeunes sont « mis à leur place » par les parents, les enseignants et les autres adultes. Ces adolescents se remettront de pareilles brimades ; mais, mentalement, émotivement et socialement ils en paieront le prix.

Quelle note méritons-nous pour l'intégrité personnelle ? On pourrait répondre en comparant ce que, du point de vue de la morale, nous exigeons de nous-mêmes et ce que nous avons exigé des adolescents. Ou encore, en vérifiant si les occasions que nous prétendons exister, existent vraiment. Avec ce nouveau critère, nous allons probablement nous contenter d'un « D » comme note d'ensemble.

Maintenant que nous avons bien en main les résultats de cette étude, le moment est venu d'examiner de plus près le problème de l'émergence de l'adolescence. Notre attention va dès lors se concentrer sur la collaboration entre adolescents et parents, ou sur le manque de cette collaboration, dans la traversée de ces eaux agitées qui souvent séparent l'enfance de l'âge adulte. À première vue, le tableau est sombre : les parents et les institutions cherchent à étouffer l'émergence. Cependant, il s'éclaircit quand on réfléchit à la possibilité pour les adultes et les adolescents de s'unir pour délivrer l'adolescence de son aiguillon.

L'étouffement de l'émergence de l'adolescence

Le problème des parents

On nous interdit de critiquer nos parents : « Qu'ils aient raison ou qu'ils aient tort », comme dit la sagesse populaire, « ils demeurent nos parents ». On s'attend à ce que nous les honorions, quand nous sommes enfants ; à ce que nous les respections, une fois devenus adultes. Une fois décédés, ils sont d'ordinaire à l'abri de toute critique !

N'empêche que la plupart du temps ce sont les adolescents qui sont victimes du respect de parents qui ne *peuvent pas* ou ne *veulent pas* affronter leur émergence avec une attitude

positive. Toutefois, forts de l'interprétation adulte de l'expérience vécue par les adolescents, telle que nous l'avons décrite au début du chapitre 1, les parents habituellement se dégagent de tout blâme dès que survient un conflit. C'est l'adolescent qui est déclaré responsable: après tout, ce ne sont pas les parents qui ont changé.

Bien des adultes ont tendance à considérer les adolescents à la manière de Mark Twain: « Quand j'avais seize ans, je croyais que mon père était un imbécile. Quand j'ai atteint mes vingt et un ans, j'ai constaté, à mon grand étonnement, qu'il avait beaucoup appris en cinq ans ». Cette fameuse boutade de Mark Twain est un fin compliment pour les adultes; mais c'est aussi une manière subtile de rabaisser les adolescents. Elle laisse entendre qu'à cet âge agité les adolescents sont sots, et les adultes, sages. Les parents sont exaltés comme étant des humains supérieurs et les jeunes sont perçus comme appartenant à une espèce inférieure.

Si, dans leurs rapports avec les adolescents, les adultes supposent que ceux-ci ne font que franchir une étape qu'il faut tolérer, ils vont avoir tendance à traiter les jeunes comme des sous-humains. S'ils nourrissent des préjugés à l'endroit des adolescents, ils vont être d'autant moins capables de les comprendre et de les appuyer. Si les adultes croient que, dans leurs rapports avec les adolescents, ils représentent toujours le point de référence stable, leur attitude de surhumains va empêcher toute interaction saine.

Voilà pourquoi les parents, la plupart du temps, frustrent leurs fils et leurs filles, en n'étant pas sensibles à l'émergence et en refusant d'y collaborer. Et pourtant, il est rare que la société remarque ou condamne pareille attitude.

Il est particulièrement intéressant de constater que les adolescents, une fois qu'ils ont fini par devenir adultes, ne s'aperçoivent pas que leurs parents ont étouffé leur émergence. Ironiquement, avec l'âge nous adoptons la façon dont les adultes perçoivent l'adolescence, malgré notre expérience passée. Voilà qui ressemble quelque peu aux pauvres qui, une fois devenus riches, oublient ce que c'est que d'être pauvre. Lorsque nous assumons des rôles d'adulte, nous avons des sentiments d'adultes et nous pensons comme des adultes, y compris en ce qui concerne le mythe de l'adolescence. En conséquence, nous avons tendance à *réinterpréter* notre expérience de l'adolescence de ce point de vue. Il nous

arrive souvent de nous reprocher la façon dont nous nous sommes comportés dans nos rapports avec nos parents: « J'étais vraiment un enfant gâté ». Ce faisant, nous sommes portés à nous rappeler ce qu'il y avait de bon chez eux et à minimiser ce qu'il y avait de mauvais. Et ainsi, nous les exonérons de toute responsabilité. Et, ce qui est plus grave, nous nous mettons à regarder nos propres adolescents de la même manière. Les opprimés deviennent des oppresseurs. Résultat, la résistance des adultes à l'émergence se transmet de génération en génération, et on en fait une vertu.

Il y a, évidemment, des parents qui réagissent à l'émergence de l'adolescence en toute bonne foi, mais ils sont tout simplement déconcertés par le phénomène. Ils ressemblent à la chienne de l'un des auteurs de ce livre, qui a récemment mis bas son premier chiot. Oubliant son instinct, elle a abandonné ce nouveau venu bruyant et elle s'est réfugiée dans le coin le plus reculé de la maison. Malheureusement, au moment précis où les adolescents ont le plus besoin d'eux, les parents traversent leurs propres crises physique, émotive et professionnelle¹. Comme le dit un auteur, « l'adolescence survient à un moment plutôt inopportun... alors que les parents, entre deux âges, se demandent: qui suis-je; qu'est-ce que j'ai accompli; où en suis-je maintenant et que me réserve l'avenir? »².

Par delà la perplexité innocente des parents, il existe certains comportements qui peuvent contribuer à étouffer littéralement les adolescents en train d'émerger. Brièvement, nous en signalerons quatre.

Le contrôle excessif. Le contrôle est un des principaux critères qui servent à mesurer la sollicitude responsable des parents à l'endroit des adolescents. Notre société approuve que l'on « discipline » les enfants, qu'on les forme, pour employer le sens courant que donne le dictionnaire à ce verbe. La discipline ne semble pas être moins approuvée qu'auparavant. Un sondage Gallup de 1980 a révélé que 80 p.c. des adultes sont d'avis « que dans la plupart des foyers » la discipline n'est pas assez stricte; et 1 p.c. seulement ont dit qu'elle était trop stricte. Ces chiffres ont peu

1. FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983: 44.

2. RICE, 1981: 358.

changé avec le temps : en 1955, les résultats correspondants donnaient 75 p.c. et 2 p.c.³.

Cependant, la discipline qui n'est pas motivée par l'amour, peut devenir une façon insensible de contrôler. La discipline qui vient des parents, quand elle devient sévère, n'a pas une performance remarquable. La discipline stricte, comme le suggère le sociologue Gerald Leslie, remonte à l'époque pré-moderne, où « les parents étaient censés imposer une discipline sévère, selon leur devoir de briser la volonté de l'enfant » et de le rendre soumis⁴. Il est évident que cette discipline prêtait à des abus.

En plus d'être un « devoir institutionnel », le contrôle est une des caractéristiques de notre société qui est très estimée. Aussi, les adultes peuvent-ils en abuser gravement dans des contextes institutionnels. À titre d'exemple, un père ou une mère qui socialement a peu de pouvoir, n'est pas moins en mesure d'exercer un contrôle presque absolu sur un enfant. Lorsqu'un tel contrôle est contesté par l'enfant en émergence, la réaction la plus courante consiste à punir. Une jeune femme nous a confié que son père lui avait donné sa première fessée quand elle avait deux ans, et qu'il s'était promis « de briser son caractère ». Voilà comment, en invoquant une vertu sociétale, une institution privée et « sacrée » peut donner lieu, d'une façon étrange, à une tragédie personnelle.

Lorsque les jeunes atteignent l'âge de l'adolescence, la menace qu'ils représentent pour le contrôle des adultes s'en trouve évidemment bien exagérée. Un spécialiste de la jeunesse fait le commentaire suivant : « Les adolescents doivent se battre pour leur liberté, et parfois la lutte entre les volontés devient passionnée »⁵. Le psychologue E.J. Anthony écrit : « Disposant de tous les stratagèmes, certains parents vont tenter de fermer les portes, de lever le pont-levis, de creuser des douves profondes pour que leur progéniture bourgeonnante ne quitte pas le château : ils oublient que, d'une façon presque aussi inévitable et irréversible que la mort, ils devront les perdre »⁶. Les problèmes et les conflits avec les parents, les enseignants et les autres personnes en autorité

3. L'Institut canadien d'opinion publique, 6 septembre 1980.

4. LESLIE, 1982 : 507.

5. RICE, 1981 : 360.

6. Cité dans RICE, 1981 : 360.

deviennent inévitables lorsque ces adultes insistent pour « mettre les adolescents à leur place », comme s'ils étaient des humains subalternes et inférieurs. Les parents qui pu- nissent d'une façon exagérée leurs adolescents « pour prou- ver qu'ils ont raison », ou les enseignants qui les humilient « pour l'exemple », ne font que refouler le rendement, étouf- fer l'émergence et provoquer le ressentiment. Les recherches indiquent qu'un contrôle excessif a d'ordinaire comme effet de provoquer un mélange de dépendance et de rébellion. Les adolescents plus doux s'en trouvent intimidés; et ceux qui sont plus forts deviennent rebelles⁷.

Lorsque les parents se montrent protecteurs à l'excès ou trop autoritaires, les tragédies deviennent possibles. Si l'on n'accorde pas aux adolescents l'espace voulu pour émerger, ils réagissent parfois de façon excessive. L'instinct d'indé- pendance est puissant: si on le refoule, les pulsions irration- nelles peuvent prendre la relève. Dans certains cas extrêmes, des jeunes femmes à qui l'on n'avait pas permis de « fré- quenter », revendiquent leur indépendance en devenant en- ceintes. Des adolescents qui vivent dans des foyers bigots déclarent qu'ils « ne croient plus en Dieu » et refusent d'aller à l'église. Des jeunes dont les parents régendent la vie familiale comme des généraux d'armée, sont arrêtés pour vol à l'étalage. Parce qu'on a trop insisté pour qu'ils soient sur la liste d'excellence, certains adolescents avec un quotient intel- lectuel élevé rapportent à la maison des bulletins avec men- tion d'échecs.

Dans les cas moins outrés, les adolescents grandissent en gardant un mauvais souvenir des chamailleries à la maison au temps de leur adolescence. L'amour et le respect entre parents et enfants s'avèrent difficiles à garder, si tant est qu'on s'y efforce, lorsque les enfants quittent le foyer pour fonder le leur.

Il appert que le contrôle doit céder peu à peu, à mesure que les adolescents deviennent capables d'assumer les mêmes responsabilités que les adultes à part entière. Le contrôle pour le contrôle est une vaine imposture.

Le rôle vicarial des rêves. Il est généralement admis que les espoirs et les projets des adolescents s'inspirent souvent des parents et des autres adultes. Le scénario typique insiste sur

7. RICE, 1981: 373.

la manière dont une mère, un père, un professeur ou un entraîneur « m'ont donné un rêve et m'ont aidé à le réaliser ».

Ces témoignages si réconfortants peuvent facilement nous faire oublier un type de comportement qui est probablement encore plus familier aux conseillers, aux psychiatres, tout comme à la plupart d'entre nous. Ce scénario nous indique comment les mères et les pères ont pourvu leur progéniture non seulement de rêves mais également de l'insistance pour s'assurer que ce qu'ils rêvent pour elle se réalise. On fixe à l'enfant ses objectifs sociaux, éducatifs ou professionnels : il les approuvera ou les désapprouvera, selon qu'il sera disposé ou non à faire le jeu des parents. Cette manière de faire contraste vivement avec un examen délicat des intérêts et des capacités de l'enfant qui respecte son individualité.

Il arrive souvent que les parents risquent de tenter de « créer les enfants à leur propre image », une image qui est à la fois réelle et idéalisée. Il se peut que le médecin s'attende à ce que son fils ait une formation du même niveau que la sienne ; que le savant s'attende à ce que sa fille aille jusqu'à la licence. Des phrases aussi courantes que les suivantes nous disent comment les rêves jouent un rôle vicarial : « nous voulons que tu deviennes quelqu'un ; je veux pas que tu vives ce que j'ai vécu ; ça ferait tellement plaisir à ton père ; nous avons fondé sur toi de tels espoirs ».

En prenant les sports comme exemple, Elkind va jusqu'à dire qu'il existe une relation étroite entre l'insatisfaction qu'éprouve le père à son travail et le souci exagéré qu'il a de la réussite de ses enfants : « les enfants deviennent ainsi les symboles ou les porteurs de la frustration qu'éprouvent les parents à rivaliser dans leur milieu de travail. Les parents peuvent être fiers du succès de leur enfant ou blâmer l'entraîneur pour son échec. De toute façon, le parent, par procuration, devient plus engagé dans la vie sportive de l'enfant que dans sa propre vie au travail »⁸.

L'envie. L'autre aspect des rêves à fonction vicariale, c'est cette tendance des parents et des autres adultes à *envier* les jeunes. Un père, au moment où lui-même sait bien qu'il doit renoncer à ses ambitions, peut s'attrister de voir son fils s'engager dans une carrière emballante. Une mère peut s'a-

8. ELKIND, 1981: 30.

percevoir que sa fille est plus séduisante et a plus d'entregent qu'elle-même. C'est ce qu'avouait une mère à un chercheur: « Je trouve en ma fille adolescente une rivale dont je suis jalouse. Elle devient de plus en plus appétissante alors que moi, je suis en train de me flétrir »⁹. C'est ainsi qu'un professeur peut s'apercevoir qu'un élève est plus créateur que lui-même. Un pasteur remarque peut-être que les jeunes jouissent, de fait, d'une liberté qui contraste vivement avec son existence sans aspirations. Chacun de ces adultes, à sa façon, souvent peut se mettre à soupirer en lui-même: « Ah, si l'on pouvait redevenir jeune! » À observer les adolescents, les adultes peuvent les envier, et, de fait, ils envient leur allure, leur facilité, leur énergie, leur liberté, leurs chances, leurs talents et, bien sûr, leur jeunesse. Le psychologue Edward Dreyfus résume ainsi l'envie des parents:

Les parents sont à la fois craintifs et envieux: ils voudraient être aussi libres que les jeunes semblent l'être... Ils voudraient abandonner leur emploi qui est moche, rompre avec un mariage ennuyant, changer de vic; mais, il craignent de perdre leur sécurité. Quand ils voient les jeunes violer tous ces tabous qu'ils ont eu eux-mêmes l'idée de violer, ils deviennent méfiants et irrités: ils déclarent que si moi je ne puis me le permettre, toi non plus tu ne le pourras pas — pourquoi ferais-tu ce que je ne peux pas faire moi-même, ou n'oserais faire? Je soupçonne que la plupart du temps la colère des adultes masque une grande envie¹⁰.

Il arrive que des adultes n'hésitent pas à avouer pareille envie et désamorcent ainsi en grande partie son influence destructrice. En général, cependant, on ne s'en rend pas compte et on ne l'admet pas. En pareils cas, ce sont les adolescents qui en font les frais. L'envie gâche les rapports. Les adultes dépensent une bonne part de leur énergie à tenter de prouver leur pseudo-supériorité. Entre-temps, ils croient diminuer la valeur des jeunes. Et les motifs pour exercer des contrôles deviennent alors ambigus.

Autrement dit, Cendrillon n'est pas la seule jolie jeune fille dont les attraits ont été diminués par sa mère: on sait que les

9. PONZO, 1978. Cité dans FLAKE-HOBSON, ROBINSON et SKEEN, 1983: 449.

10. DREYFUS, 1972: 75.

rois envieux dépréciaient les princes. Jusqu'à sa mort, les talents de Mozart ont été discrédités par son maître. Il y a eu bien des jeunes très doués dont les talents ont été considérés comme des maladresses, qui se sont fait dire de masquer l'étonnant et de maîtriser à la place le conventionnel.

Les traits jaloués provoquent tout un ensemble d'étranges réactions. Les surdoués sont traités comme des sous-doués. « Il ne suffit pas d'avoir bonne mine. » Les travaux scolaires deviennent plus importants que la création originale: « C'est bien, sans doute, mais ce n'est pas ce que j'ai demandé ». Et quand on est à court d'argument, on peut toujours en imposer hiérarchiquement: « C'est pas mal. Avec le temps, en travaillant, qui sait...? » Des remarques de ce genre sont très dangereuses, surtout lorsqu'elles viennent d'adultes qui ont autorité sur les jeunes. Albert Einstein, s'il vous plaît, nous rappelle ici que « les grands esprits se sont toujours heurtés à la vive opposition des intelligences médiocres ».

La paternité permanente. Bien des pères et bien des mères considèrent que le pouvoir et l'autorité que leur confère leur rôle de parents n'ont pas de fin. Ce sont là, selon eux, des attributs permanents qui « leur viennent des dieux ».

Voilà pourquoi, ils se considèrent comme exerçant un contrôle sans conteste sur leurs fils et leurs filles quand ils sont enfants, quand ils sont adolescents et quand ils sont devenus adultes. Pareille attitude est évidemment incompatible avec le fait de l'émergence. Les parents qui ne voient pas de terme à « leur règne », insistent souvent pour ne pas accorder à leurs adolescents qui émergent un statut d'adulte supérieur. En outre, ils croient avoir une connaissance supérieure de la vie, non pas à cause de ce qu'ils ont accompli, mais tout simplement parce qu'ils en ont décidé ainsi.

Résultat, leurs enfants franchissent les étapes suivantes: enfants, ils leur obéissent; adolescents, ils leur résistent; adultes, ils les ignorent. Quand on est enfant, la soumission semble aller de soi. Quand on est adolescent, elle vous étouffe. Quand on est adulte, elle est inacceptable.

Le grand problème, ici, c'est que le statut permanent que ces parents s'arrogent est tout bonnement incompatible avec le statut changeant de leurs fils et de leurs filles. Nous en avons comme exemples le père qui traite encore son fils comme un enfant, la mère qui montre encore à sa fille comment faire le ménage et le beau-parent qui y va de ses

conseils sans qu'on lui en demande. Une étude sur plus de 5 000 Américains, mariés depuis un temps qui varie entre quelques semaines et 40 ans, a constaté que 75 p.c. parmi eux avaient eu un ou plusieurs problèmes avec les beaux-parents¹¹. Il n'est pas toujours facile de vivre en la compagnie de tels parents. Et il n'est pas étonnant que le phénomène de la paternité permanente soit à l'origine de la tendance de la plupart des Nord-Américains — soit 90 p.c. aux États-Unis — à croire que les parents ne devraient pas vivre avec leurs enfants adultes¹².

Nous sommes portés là-dessus à prendre une attitude fataliste: « Que voulez-vous, maman, elle est comme ça »; ou à faire peu de cas de telles réalités, en se moquant des belles-mères; mais il est temps que nous parlions franchement. Lorsque les enfants ne se développent pas normalement, nous disons qu'ils sont atteints d'atrophie. Nous faisons de leur « différenciation » une maladie, un problème. Mais alors, pourquoi continuons-nous à prendre à la légère le fait que les parents, eux aussi, très souvent « ne réussissent pas à se développer » en même temps que leurs enfants et leur imposent un comportement démodé qui ne leur convient plus? Lorsqu'un enfant de six ans veut se comporter comme un bébé, on s'en inquiète. Quand un sexagénaire veut agir comme un père de jeunes enfants, on le tolère. Mais il n'y a rien de sain, d'édifiant et de drôle à entendre une mère dans la cinquantaine montrer à sa fille comment aménager sa maison et élever ses enfants. On pourrait en dire autant des mères et des pères qui veulent à tout prix traiter leurs enfants comme des bébés et leurs adolescents, comme des bambins.

Par rapport au respect que l'on manifeste envers les parents, il peut sembler presque sacrilège de le dire, mais il faut le dire: pareils parents sont atteints d'atrophie ou, pour parler moins poliment, ils sont « relationnellement handicapés ».

C'est triste à dire, mais de fait on ne se montre pas préjugé en faveur des « parents permanents ». En définitive, ils font les frais de leur impuissance à progresser; ne sachant pas laisser leurs enfants émerger comme des êtres humains à part entière et égale, ne sachant pas apprendre d'eux, ne renonçant pas au contrôle, ils finissent pas être traités comme étant

11. DUVALL, 1954.

12. Cité dans LESLIE, 1982: 632.

en grande partie déphasés. Nos silences les subventionnent et notre politesse les calme. Ils ne sont pas pris au sérieux. Ce qu'il y a d'ironique, c'est que, pour n'avoir pas su traiter leurs enfants comme des humains complets, ces parents finissent par connaître le même sort.

Le problème des institutions

À part la famille, d'autres grandes institutions — l'école, les media, le milieu du travail, l'église et la synagogue — peuvent tout aussi bien faciliter l'émergence que l'empêcher. Ce que chacun de nous devient, à n'importe quel moment de l'expérience de l'émergence, n'est guère laissé au hasard. Une société comme la nôtre, par le truchement de ses institutions, inculque les comportements et les attitudes qui lui conviennent. Ce mode de « socialisation », grâce auquel nous avons appris à devenir « des membres actifs de la société », se prolonge tout au long de notre vie.

Vu que la socialisation a comme objectif de transmettre un héritage culturel qui permettra aux nouveaux membres de « faire le jeu de la société », on insiste beaucoup pour que soient maîtrisés les matériaux en place. L'ensemble de ces informations comprend toutes sortes de choses: depuis l'alphabet, en passant par la façon de se vêtir et de se nourrir, jusqu'à ce qu'on doit priser, croire et pratiquer. Pareil apprentissage, naturellement, fait grand cas de la mémoire et de l'accumulation sans réflexion de l'information culturelle.

On attache également beaucoup d'importance au respect des règles et des normes admises. Nous disons ce que nous sommes censés dire. Nous faisons ce qu'on attend de nous. Nous ne faisons pas sensation. Ceux qui s'en tiennent aux règles de leur rôle sont reconnus comme étant de « bons » citoyens. Nous pensons d'ordinaire au respect des règles quand nous cataloguons un individu comme étant un « bon » garçon ou une « bonne » fille, un « bon » élève ou un « bon » employé, un « bon » parent ou un « bon » citoyen, et, sous forme d'éloge, un « brave » homme ou une « brave » femme. Tous ces gens se conforment aux règles. Ceux qui correspondent à cette description ne sont ni détestables ou excentriques, ni bizarres ou déséquilibrés, ni obscènes ou immoraux, ni délinquants ou criminels, ni rebelles ou révolutionnaires. Ajoutons qu'un « bon » parent a de « bons » enfants. À l'inverse, quand, par exemple, on rencontre un

« mauvais » adolescent, on s'interroge sur le caractère et sur la compétence de sa mère ou de son père.

Ce qui n'empêche pas les institutions de pouvoir, ce qui est grave, étouffer l'émergence, au moins de deux manières. **L'abus des normes.** Alors que la socialisation est essentielle à la vie en collectivité, l'importance accordée à l'apprentissage du « bien penser » et du comportement « correct » peut faire beaucoup plus qu'enseigner aux oiseaux humains comment voler. Cette pédagogie, si elle se pratique aux dépens de la réflexion personnelle et des essais de la créativité personnelle, peut s'avérer oppressive. Les jeunes en émergence qui veulent scruter la vie peuvent trouver que cette éducation les étouffe. La socialisation peut finir par ressembler à cette boîte qu'on utilisait au moyen âge pour donner aux enfants des membres difformes.

Mitchell fait cette importante remarque : le fait qu'un jeune évite d'avoir des ennuis à l'école, n'enfreigne pas la loi et n'entre pas en conflit avec sa famille, peut indiquer qu'il est « bien adapté ». Cependant, selon Mitchell, éviter les ennuis « n'indique pas qu'un adolescent a un comportement sain, si cela lui enlève de l'initiative, étouffe sa créativité, décourage sa spontanéité de jeune, ou l'habitue à faire du consentement sa façon de vivre »¹³. Placé dans un environnement qui ne répond pas à ses besoins, suggère cet auteur, le jeune *en santé* va résister, répudier et se rebeller.

À moins de s'engager à respecter les particularismes et la réflexion critique, en plus d'enseigner la maîtrise des matériaux en place, nos grandes institutions vont socialiser « à la chaîne ». Comme le dit un écrivain, les écoles surtout ne verront alors dans les jeunes « que des bouteilles vides sur la chaîne de montage des classes — chaque classe versant un peu plus dans cette bouteille qu'est la mémoire de l'enfant »¹⁴. Les adolescents et les autres élèves auront des « idées correctes », ils observeront les « règles admises » mais ils auront très peu de personnalité.

Il est tragique de penser que le credo conformiste puisse voir dans la différence un handicap, sans se soucier du rapport positif ou négatif qu'elle peut avoir avec la vie d'une société. Les esprits créateurs — les artistes, les écrivains, les

13. MITCHELL, 1975: 31.

14. ELKIND, 1981: 71.

savants et les meneurs s'écartent d'ordinaire de la norme. Ce n'est pas par hasard que nous parlons du « savant toqué », de « l'inventeur excentrique » ou du « professeur distrait ». Michel-Ange, Martin Luther, Albert Einstein, Thomas Edison, Winston Churchill et notre Mackenzie King étaient tous considérés comme « n'étant pas comme les autres ». Lisez attentivement ces deux fiches :

Garçon pas à tous égards bon élève... n'a pas d'amis... professeurs voient en lui un élève problème... a commencé tard à parler... père a honte de sa maladresse dans les sports... s'adapte mal à l'école... parents le trouvent « étrange ».

Garçon, âgé de dix ans, né avec une grosse tête... mère n'est pas d'accord avec parents et voisins [qui disent] que l'enfant est probablement anormal. Enfant envoyé à l'école, professeur diagnostiqué mentalement malade. Mère en colère retire l'enfant de l'école, déclare qu'elle va l'instruire elle-même¹⁵.

Qui sont, pensez-vous, les deux élèves ainsi décrits ? Le premier est Albert Einstein ; le second, Thomas Edison !

La société doit être assez souple pour donner à ceux que leur créativité distingue de la masse un espace qui leur permette de respirer. Sinon, l'adolescent inventeur, intuitif, l'artiste et le meneur, iront rejoindre les rebuts de la classe.

L'abus du pouvoir. Les institutions, à cause du pouvoir et de la liberté d'action dont elles jouissent, sont en mesure d'étouffer l'émergence des adolescents et des autres jeunes. Tout comme les parents, nos enseignants, nos avocats, la police, les juges, les cadres des entreprises, les médecins et les directeurs des media, en général, jouissent d'un assez grand prestige. Pas n'est besoin d'être sociologue pour constater que la partie est inégale entre parents et enfants, enseignant et élève, agent de police et citoyen, avocat et client, prêtre et paroissien, médecin et patient.

Les institutions disposent d'une grande liberté. Les individus de tous âges qui ont affaire à elles se trouvent dans une position qui les rend vulnérables, sans protection qui leur vienne de la société. Par exemple, c'est uniquement lorsqu'il devient notoire qu'un parent ou un enseignant s'est comporté d'une façon extrêmement déplacée que la société songe à

15. Cité dans ELKIND, 1981 : 65.

intervenir pour protéger les individus qui dépendent des familles et des écoles. On peut en dire autant de la surveillance des interventions de la police, des activités religieuses, des décisions de la justice ou des soins dispensés par les hôpitaux et les centres d'accueil.

Si bien que les adolescents et les autres éprouvent des difficultés quand ils ont affaire aux institutions: en général, on juge que les problèmes viennent non pas de l'institution mais de l'individu. Et la difficulté s'aggrave quand l'individu concerné est jeune. Dès qu'un enfant désobéit à un parent, elle est considérée comme étant une « mauvaise fille », sans qu'on se demande si ce qu'on exige d'elle est raisonnable ou pas. Un écolier qui a maille à partir avec son professeur est, d'ordinaire, accusé d'insubordination, bien qu'il soit possible que son attitude ait été provoquée par le professeur. Un adolescent aux cheveux longs, au volant d'une bagnole, se voit mériter une contravention, bien qu'il ait été probablement arrêté avant tout à cause de son apparence.

Tout comme les parents, ces institutions et les adultes qui les représentent, souvent ne sont pas sensibilisés à la réalité de l'émergence. Ils se préoccupent tellement de « mettre les gens à leur place » — faisant du contrôle une fin en soi — que psychologiquement et émotivement, ils étouffent les adolescents et les autres jeunes. On comprend dès lors que les adolescents voient en eux des adversaires.

C'est ainsi qu'une enseignante de première année, dissimulant mal son animosité à l'endroit d'un élève de six ans, se permet de dire au parent aux abois: « J'ai l'impression que votre fils me dispute la direction de la classe ». Voyant que son autorité était menacée par cet élève de première année, exceptionnellement doué, au lieu de chercher à canaliser ou à coopter ses talents, elle se montre hostile et riposte avec des retenues. Un comportement de ce genre a amené un rédacteur en éducation du *Saturday Review* à déclarer « qu'après les prisons et l'armée, les écoles représentent les institutions les plus autoritaires d'Amérique »¹⁶. Les écoles, les églises et autres institutions qui sont aussi rigides, se heurtent à l'émergence des jeunes.

16. Cité dans ROBERT BARR, 1977: 6.

La rançon de cette attitude

Ce qu'il y a de tragique dans la façon dont les parents et les institutions répriment l'émergence de l'adolescence déborde le conflit qu'elle provoque et qui n'est que le symptôme d'un problème encore plus grave. Alors qu'une vie humaine cherche à émerger, les adultes qui en ont la charge lui refusent l'espace dont elle a besoin pour s'épanouir. La peine causée finira par disparaître et le conflit cessera. La lutte finira et la vie émergera. Et parfois, selon l'espace qu'on lui accordera, cette vie sera normale. Mais, en d'autres cas, elle sera faussée, déformée. C'est ce qu'un psychologue exprime en ces quelques mots: « Peu de jeunes survivent à la jeunesse sans écopier émotivement et psychiquement »¹⁷.

L'entraide dans l'émergence

Si l'on veut réagir de façon positive aux problèmes qui gravitent autour de l'émergence de l'adolescence, il ne faut se prononcer ni en faveur des adultes, ni en faveur des adolescents. Des ouvrages écrits du point de vue des adultes, tels que *Toughlove* peuvent facilement être contre-attaqués par des ouvrages tels que *The Oppression of Youth*, écrit du point de vue des adolescents. Des ouvrages de ce genre peuvent contribuer à nous sensibiliser aux problèmes des deux camps et il n'y a pas de doute que les uns et les autres s'appliquent à des cas exceptionnels chez les adolescents et chez les adultes; mais, par ailleurs, à notre avis, de par leur perspective antagoniste et unilatérale, ils ne sont pas particulièrement exacts ou constructifs.

Au début des années 70, un spécialiste américain de l'enseignement, Robert Barr, écrivait: « Plusieurs de nos jeunes sont profondément inquiets et ils croient compter peu d'alliés qui leur apportent quelque soutien. Les institutions que nous possédons — la famille, l'école, les églises et les cours de justice — semblent souvent aggraver leur aliénation au lieu d'atténuer leurs problèmes »¹⁸. Semblable érosion n'est nullement nécessaire.

17. CLARK, 1975: 24.

18. BARR, 1971: 7.

Si nous aspirons à vivre en plénitude au sein de la famille, des institutions et de notre société dans son ensemble, il faut dès lors espérer que nous accepterons d'examiner les changements qui peuvent nous rendre tous plus heureux. Voilà pourquoi nous sommes d'avis que les parents, les institutions et les jeunes eux-mêmes doivent et peuvent réagir d'une manière positive aux problèmes qui entourent l'émergence de l'adolescence.

La réponse des adultes

Si les adultes comptent jouer un rôle positif qui facilite l'émergence de l'adolescence, ils doivent commencer par avoir une conscience très lucide de la réalité de l'émergence elle-même. Les parents, les enseignants, les meneurs de jeunes, les entraîneurs, les pasteurs, les amis et les autres adultes doivent bien comprendre qu'un adolescent est un adulte en train de naître, une personne qui a besoin d'être comprise, encouragée et aidée. Et surtout qui a besoin d'espace pour grandir.

Ce qui ne veut pas dire qu'il suffise de dégager la route pour que ces enfants-adultes s'épanouissent d'une façon naturelle et autonome. Il n'est pas question, jamais de la vie, que nous préconisions une approche du genre laissez-faire. Il est évident que les enfants ont besoin des conseils et de l'aide des adultes, s'ils veulent devenir humains, socialement et moralement parlant.

Quoi qu'il en soit, les adultes ont à garder ici un équilibre délicat entre fournir une orientation suffisante et savoir s'en abstenir. Ce qui suppose de leur part qu'ils consentent à lâcher la bride.

Le psychologue Elkind nous décrit d'une façon claire cette pédagogie. Au début de l'enfance, les enfants veulent prendre des libertés pour lesquelles ils peuvent ne pas être prêts. Un enfant peut vouloir soulever un verre, et le parent doit pouvoir juger avec précision s'il en est capable. Pourvu que les enfants comprennent que plus tard ils auront plus d'occasions, en leur refusant après quelques essais infructueux, selon Elkind, nous les aidons à constater leurs limites. À mesure que les enfants grandissent, les parents et les autres

adultes doivent leur permettre d'avoir un comportement de plus en plus responsable¹⁹.

L'idéal ce serait que les adultes observent avec tact le développement intellectuel, social et affectif des jeunes, de façon à leur donner avec à-propos des occasions de se montrer responsables. Faute de quoi, reprend Elkind, les rapports interpersonnels peuvent s'en trouver sérieusement détériorés. Et il conclut en disant que, dans le cas de la famille, « lorsque la partie est pas mal égale entre les attentes des parents et la performance de l'enfant, et entre les attentes de l'enfant et la performance des parents, les relations au sein de la famille sont relativement peu tendues »²⁰.

Bref, si les parents et les autres adultes parviennent à garder cet équilibre entre la direction qu'il faut donner et celle dont il faut s'abstenir, ils pourront éviter « la tempête et le stress ». Nous pouvons vérifier la nécessité de cet équilibre en nous référant à notre propre histoire. À quelques exceptions près, si nos parents nous ont littéralement « permis de grandir », et nous ont cédé du terrain à mesure que nous devenions capables de l'occuper, notre adolescence a été plutôt tranquille. Si l'un de nos parents nous laissait grandir et l'autre pas, nous pouvions facilement choisir celui avec qui nous nous sentions plus à l'aise. Si ni l'un ni l'autre ne nous faisaient de la place pour devenir adulte, nous nous sentions sans doute étranger aux deux. Voilà pourquoi certains parmi nous, au cours de ces années-là, se sont plu à vivre au foyer alors que d'autres l'ont fui très tôt, pour aller vivre ailleurs.

Nous retrouvons les mêmes caractéristiques dans nos rapports avec les autres adultes. Immanquablement, le professeur, le meneur ou l'entraîneur que nous aimions le plus, c'était celui qui nous traitait comme une « personne adulte » — qui ne nous donnait pas l'impression que nous avions à refouler une partie de nous-même en sa présence. Nous nous sentions acceptés. Inversement, les adultes, dont nous conservons un mauvais souvenir, étaient d'ordinaire dominateurs, pas intéressés à nous, et ils ne nous donnaient pas l'impression que nous étions quelqu'un de complet.

Il importe donc, et nous tenons à le souligner, que les adultes se sensibilisent à la réalité de l'émergence de l'ado-

19. ELKIND, 1981: 125.

20. ELKIND, 1981: 124.

lescence et qu'ils y répondent d'une manière positive, en fournissant l'aide qui est nécessaire et en la retirant quand elle cesse de l'être.

La réponse des institutions

C'est uniquement pour des fins d'analyse que l'on distingue la réponse des institutions de celle des adultes, étant donné que ces derniers dirigent les grandes institutions. Néanmoins, nous devons examiner certaines particularités propres à telle ou telle institution, si nous voulons que l'émergence de l'adolescence s'opère plus heureusement.

La famille. Il existe un certain nombre de manières fondamentales dont les parents se comportent envers leurs adolescents²¹. Il y a la manière autocratique de ceux qui prennent seuls toutes les décisions. Elle engendre d'ordinaire un mélange de rébellion et de dépendance. La seconde voie est celle de la tolérance: les parents accordent à l'adolescent plus de poids qu'ils s'en réservent quand il s'agit de prendre des décisions. Les recherches indiquent que ces adolescents auront des problèmes plus tard dans leurs relations avec les autres: ils se montreront dominateurs, égocentriques et impatientes, aussi bien qu'indécis et insécures. La manière démocratique représente une troisième possibilité: les parents et les adolescents prennent ensemble les décisions. On remarque que cette approche est celle qui a l'effet le plus positif chez les adolescents. Les parents conseillent encore, mais ils encouragent les jeunes à se montrer responsables, capables de prendre des initiatives et d'être autonomes. Comme le dit Philip Rice, « cela crée au foyer une atmosphère où règnent le respect, l'estime, la cordialité et l'accueil »²². Enfin, comme on peut s'y attendre, la confusion règne dans les foyers où les parents sont fantasques et sans esprit de suite.

L'émergence de l'adolescence étant un phénomène complexe et difficile, il n'est guère étonnant que les adolescents exigent de leurs parents un mélange de sécurité et d'autonomie. Les jeunes veulent avoir l'occasion de faire des choix, d'exercer leur indépendance, de négocier avec les adultes et d'assumer des responsabilités. Mais peu parmi eux, pour l'instant, veulent une liberté absolue.

21. RICE, 1981: 372 ss.; ELKIND, 125 ss.

22. RICE, 1981: 373.

Rice, après avoir compilé les résultats de plusieurs recherches, soutient qu'elles indiquent que les adolescents veulent des parents et ont besoin de parents qui :

- « s'intéressent à nous et sont prêts à nous aider quand nous avons besoin d'eux » ;
- « nous écoutent et cherchent à nous comprendre » ;
- « causent avec nous, au lieu de nous parler » ;
- « nous aiment et nous acceptent tels que nous sommes, avec nos faiblesses et tout le reste » ;
- « nous font confiance et s'attendent à ce qu'on leur donne le meilleur de nous-mêmes » ;
- « nous punissent sans partialité » ;
- « ... reconnaissent leurs erreurs quand ils en commettent »²³.

L'école. Ernest Boyer décrit l'école comme étant « la seule institution où cela ne fait pas de difficulté d'être jeune »²⁴. Le professeur Elkind, au contraire, accuse les écoles « du scandale de n'avoir pas su fournir aux adolescents un espace protégé où ils puissent affronter le problème de grandir... un espace protégé où ils puissent réussir à se bâtir une identité »²⁵. On a écrit des volumes et on en publie encore sur l'école et ses défauts, ainsi que sur la manière de procéder pour les corriger. Peu d'institutions sont aussi souvent attaquées.

Nous n'avons pas l'intention de tenter ici une critique poussée des écoles. Nous rappelons cependant au personnel des écoles, et tout particulièrement aux enseignants, combien il importe de comprendre en quoi consiste l'émergence de l'adolescence et de s'efforcer d'y répondre. Vu, comme le dit Mitchell, que l'école « est l'événement qui domine l'enfance »²⁶, le personnel scolaire joue un rôle qui va permettre à l'entrée des jeunes dans l'âge adulte d'être réussie et agréable.

Ce qui revient à dire que l'on doit traiter les élèves comme des personnes qui importent, chercher à partager leurs luttes et, en autant qu'il est humainement possible, avoir des réactions qui respectent leur personnalité. Le souci de l'ordre

23. Extrait de RICE, 1981 : 367.

24. BOYER, 1983 : 44.

25. ELKIND, 1984 : 137-138.

26. MITCHELL, 1975 : 239.

et de la maîtrise des matières ne doit pas faire table rase de l'imagination, de la réflexion et de l'originalité créatrice. À cet égard, selon la formule du pédagogue Baughman, l'enseignement est un « métier dangereux ». « Les philosophies, les méthodes et les objectifs — et nous ajouterions, les relations interpersonnelles — peuvent aussi bien mortifier la sensibilité et l'intelligence que les nourrir. »²⁷

En ce qui concerne le programme des études, bien réagir à l'émergence consiste à chercher sans cesse comment harmoniser le temps passé à l'école avec les intérêts et les besoins des jeunes, et aussi avec « le monde extérieur ». Les enseignants savent fort bien que si l'école n'est pas perçue comme un lieu où l'on a la chance d'apprendre ce qui en vaut la peine, elle aura avant tout, aux yeux des jeunes, un rôle de gardienne; et ceux-ci se plaindront qu'elle est ennuyante et inadaptée.

L'Église. En plus de prendre au sérieux l'intelligence du phénomène de l'émergence, les organismes religieux, désireux de garder les adolescents et d'attirer ceux qui ne pratiquent pas, se trouvent en face de trois obstacles majeurs. Le premier consiste à savoir *avoir de l'autorité sans être autoritaire*, conseiller mais sans nier la liberté qui est essentielle à l'émergence. La tâche principale des associations religieuses ne consiste pas seulement à endoctriner mais aussi à aider les jeunes à acquérir une pensée religieuse qui leur donne une foi qui leur dise quelque chose²⁸. Un catholique cultivé, par exemple, laisse entendre que cette position est conforme à Vatican II qui a insisté pour que la foi réponde à Dieu d'une manière ouverte et libre²⁹.

Le deuxième obstacle consiste à *trouver moyen d'apporter un soutien sans créer une subculture*, à fournir un milieu qui réponde au désir d'amitié et de sollicitude des adolescents, sans les éloigner du milieu des jeunes dont ils font partie.

Le troisième obstacle consiste à pouvoir *insister sur la transcendance sans pour autant dévaloriser la vie*, à s'adresser en même temps au 50 p.c. qui veulent que la religion s'occupe des choses spirituelles et au 50 p.c. qui s'attendent à ce que la religion tienne compte des soucis quotidiens. C'est

27. BAUGHMAN, 1972: 29.

28. RICE, 1981: 437.

29. O'DOHERTY, 1973: 108.

une tâche redoutable que de surmonter ces obstacles, mais nous sommes d'avis qu'elle demeure possible.

L'histoire est là pour témoigner que l'Église chrétienne a circulé dans les grandes voies publiques de la société canadienne. Depuis 25 ans, cependant, elle a été écartée par un autre trafic et contrainte d'emprunter des voies secondaires. Les adultes qui ont décidé de se passer de l'église sont enclins à imposer leur choix à la génération qui les suit, ce qui n'est pas de nature à favoriser l'entraide dans l'émergence. Elkind là-dessus fait une heureuse mise en garde: « La religion répond à un besoin profond qui demeure en nous tous: c'est ce qui explique sa survivance. La religion nous ouvre une perspective qui nous invite à nous dépasser nous-mêmes et à dépasser notre monde, qui nous permet de trouver une réponse au problème de la signification et du rôle de notre présence dans l'univers. Si nous n'avons pas nous-mêmes une foi religieuse, ce n'est pas une raison pour la dénigrer et en priver nos enfants »³⁰.

Le gouvernement. Les jeunes envoient deux messages très clairs aux gouvernements de notre pays. Tout d'abord, ils veulent qu'on leur donne la chance de contribuer davantage à la société. Deuxièmement, ils veulent des emplois. À tort ou à raison, ils vont s'attendre à ce que les dirigeants du pays, les gouvernements, leur répondent. Si leurs attentes sont trompées, leur désillusion peut prendre des proportions considérables.

Le professeur John Mitchell, de l'Université de l'Alberta, est un de ceux qui ont eu le plus à dire contre « la situation difficile faite à l'adolescent » qui a beaucoup à contribuer mais peu d'ouvertures pour fournir un apport qui en vaille la peine. Il déclare que « nous sommes en train de gaspiller l'énergie, l'ambition et le talent de notre jeunesse » et que « la plupart des jeunes qui passent leur temps à fainéanter, cherchent à faire quelque chose d'important »³¹.

Nous aimerions voir l'énergie et le talent de la jeunesse combler les besoins de la société, « au bénéfice des deux intéressés ». Mitchell propose un certain nombre de façons dont, par l'intermédiaire des écoles, les jeunes pourraient contribuer à leurs communautés, « se renseignant ainsi sur

30. ELKIND, 1984: 215.

31. MITCHELL, 1975: 89.

leur société » tout en exprimant le besoin personnel qu'ils éprouvent de « fournir un apport positif et de faire un travail valable »³².

Les divers niveaux de gouvernement ont dû faire face à la crise de l'emploi qui affecte en ce moment les jeunes et demeure menaçante. Mais, comme nous l'avons déjà signalé, on est encore loin d'avoir trouvé une solution à ce problème. Dans son discours à la Chambre des Communes du 14 novembre 1984, Andrée Champagne, ministre de la Jeunesse, a reconnu que les jeunes du pays « ne comprendront pas qu'on tarde. Ils exigent qu'on passe aux actes, et ils ont raison ». Elle a mentionné que les prochains programmes vont viser à résoudre le problème du chômage chez les jeunes, mettant de côté les solutions à court terme, pour s'attaquer « non seulement aux retombées du problème en question mais à ses racines ».

Madame Champagne a exprimé également son désir de se mettre à l'écoute des jeunes: « Je veux écouter les jeunes, a-t-elle dit, me renseigner davantage sur leurs problèmes et leurs réalisations... ».

Elle a promis qu'en 1985, qui est l'Année internationale de la Jeunesse, lancée par les Nations Unies, elle présenterait une politique et des suggestions « en vue d'accroître la participation des jeunes dans tous les secteurs de notre société »³³. Reste à savoir ce que deviendront ces promesses du gouvernement et quel impact elles auront.

La réponse des adolescents

Pour faire de l'entrée dans l'âge adulte une expérience profitable pour tous ceux qu'elle affecte, les adolescents, eux aussi, doivent jouer un rôle clef dans ce processus social. Il leur faut, tout comme les adultes, prendre conscience de leur situation « hybride » et des problèmes qu'elle crée à toutes les personnes concernées. Il faut aider les adolescents à comprendre ce que l'émergence représente pour eux, et aussi pour les parents ainsi que pour les autres adultes. Il y a lieu de croire que les adultes devraient au moins commencer par expliquer en quoi consiste ce phénomène.

32. MITCHELL, 1975: 241-246.

33. CHAMPAGNE, 1984.

À titre d'exemple, un des auteurs de cet ouvrage a vu à prendre à part ses trois fils, l'un après l'autre, à mesure qu'il devenait adolescent et de lui expliquer le problème qu'il allait affronter. Il lui expliquait le dilemme auquel les parents font face lorsqu'ils essaient de communiquer avec leurs enfants qui sont « à moitié enfants et à moitié adultes ». Dans chacun des cas, ces discussions menées tôt servaient de point de référence quand, par la suite, il s'agissait de trancher entre le contrôle et la liberté.

En plus de se rendre conscients de la nature de l'émergence et des problèmes qu'elle soulève pour les adultes et les adolescents, ces derniers doivent se rendre compte que les « parents, eux aussi, sont du monde » ! Comme disent les auteurs de *Toughlove*, il ne faut pas être obsédé par les jeunes et leur besoins, au point d'en oublier que les adultes ont également besoin d'être aimés : « les parents ont des sentiments et des besoins qui exigent de l'attention de la part de leur enfants »³⁴. Les adolescents qui veulent être pris au sérieux comme personnes, doivent rendre la pareille aux adultes quand ils ont affaire à eux.

Bien plus, pour que l'émergence représente une expérience réussie et positive, il faut que les adolescents s'y préparent. Certains adolescents ne sont pas prêts. Plusieurs observateurs ont signalé qu'il y a des jeunes qui ne veulent pas grandir. Ils ressemblent à ces poussins qui préfèrent ne pas quitter la sécurité de leur coquille. Ces individus prolongent le rôle social de leur adolescence passé la vingtaine et même au-delà. Ils s'accrochent à leurs parents et refusent de « vieillir ».

Les adolescents qui entrent dans l'âge adulte ont des obligations envers leur famille et envers la société. Comme dit Mitchell, « l'adolescence n'est pas un fuseau horaire dans lequel la personne devient déchargée de toute responsabilité sociale, ou dispensée d'aider les autres et de contribuer au bien commun »³⁵. Le vieil adage « Qui veut sa liberté, doit être prêt à accepter des responsabilités » s'applique aux adolescents.

Nous croyons que si les adultes et les adolescents peuvent se rencontrer dans une prise de conscience commune de la

34. YORK et WACHTEL, 1982.

35. MITCHELL, 1975 : 235.

nature de l'émergence, s'ils sont en plus disposés à y voir clair ensemble, s'ils se traitent mutuellement avec le respect dû non pas à des parents ou à des adolescents, mais à des êtres humains, l'adolescence peut devenir une expérience à la fois positive et agréable.

Elkind signale qu'il est dangereux de faire des étapes de la vie, des pierres de gué qui mènent à une situation meilleure. « Si vraiment nous prisons la vie humaine, suggère Elkind, nous priserons également chacune de ses périodes et nous lui accorderons ce qui lui convient. »³⁶ Les aspects positifs des années de l'adolescence que nous-mêmes nous avons vécues, encore une fois, n'étaient pas dus au hasard. Nous pouvons toujours les rattacher à des gens qui nous ont permis de devenir ce que nous étions en train de devenir. Le temps de l'adolescence peut être du bon temps, si les jeunes et les adultes, afin de rendre la vie agréable, consentent à s'entraider pour réussir l'émergence.

Maints adolescents qui trouvent l'adolescence pénible feraient bon accueil à une telle possibilité. Parmi eux, un jeune de quinze ans, d'un petit village du Manitoba, commente ainsi :

J'aimerais signaler que les adultes devraient parler plus souvent aux adolescents. Si seulement je pouvais parler plus souvent aux adultes, mais on dirait qu'ils n'ont jamais le temps. Sauf, quand il nous prennent en faute.

Une adolescente de onzième année, de la campagne albertaine, est du même avis :

Pourquoi n'envoyez-vous pas votre questionnaire aux parents, vu qu'il n'y a pas d'entente dans certaines familles et que ce n'est pas toujours la faute des adolescents, mais aussi des parents. Peut-être que cela aiderait certains enfants à mieux comprendre leurs parents.

Le défi que les adultes canadiens ont à relever peut se résumer en ces quelques mots gravés sur une plaque accrochée dans le bureau d'un directeur d'école :

Nous donnons à nos enfants des racines — et des ailes.

36. ELKIND, 1981 : 199.

APPENDICE

L'enquête sur le Canada adolescent

L'enquête intitulée *Project Teen Canada* a été menée par tout le pays au cours des mois de mai, juin, septembre et octobre 1984. Elle a été lancée depuis l'Université de Lethbridge: Reginald Bibby a dirigé le projet et il a eu comme assistant Donald Posterski.

Volume de l'échantillonnage. On a choisi comme cible un échantillonnage de 3 600 adolescents, ce qui, avec une représentation bien choisie, allait permettre de généraliser à l'échelle de l'ensemble de la population adolescente (2,3 millions), tout en conservant un haut degré de précision (une marge d'environ 3 %, dans un sens comme dans l'autre, 19 fois sur 20). Un échantillonnage de cette dimension augmente également la précision des analyses à l'intérieur de l'ensemble — comme lorsqu'on détaille selon le sexe, la région et la population de la communauté — ce qui est supérieur, par exemple, aux résultats d'un sondage standard Gallup qui est fait au Canada avec un échantillonnage, pour tout le pays, d'environ 1 100 cas.

Le format de l'échantillonnage. Pour tenter un sondage de la génération montante, de cette portion des jeunes qui sont sur le point de devenir des adultes, nous avons décidé de nous en tenir aux Canadiens qui ont entre quinze et dix-neuf

ans. C'eut été l'idéal de procéder au hasard pour effectuer l'échantillonnage des adolescents de ce groupe d'âge. Mais, au point de vue de la méthode, pareille tâche eut été redoutable: comment décider de la manière de normaliser l'échantillonnage, le rendre accessible et, dans certains cas, obtenir le consentement des parents?

Voilà pourquoi nous avons limité notre échantillonnage aux adolescents, âgés de quinze à dix-neuf ans, se trouvant dans les classes de dixième, onzième et douzième année (ce qui incluait les adolescents des cégeps du Québec). Ces trois classes renferment les deux tiers du groupe d'âge choisi. De plus, environ 65 p.c. du troisième tiers qui n'étaient pas à l'école secondaire, l'ont fréquentée pendant un an ou plus. Ce qui nous amène à soutenir qu'en observant les élèves du secondaire, on obtient un portrait détaillé de la génération montante franchissant cette étape.

Comment on a procédé à l'échantillonnage Dans le but d'obtenir un échantillonnage de 3 600 élèves du secondaire, nous avons décidé de choisir au hasard des classes du secondaire plutôt que des élèves de ce niveau, parce que cela simplifiait de beaucoup la menée de l'enquête et minimisait les inconvénients d'un échantillonnage prélevé au hasard. Ce parti pris impliquait qu'on choisisse une classe dans chaque école choisie. En se basant sur une moyenne de 25 élèves par classe, cela signifiait qu'il nous faudrait obtenir la participation de 150 écoles ($N = 3750$). En supposant que 75 p.c. allaient répondre, nous avons choisi environ 200 écoles pour assurer notre échantillonnage.

Les écoles ont été choisies à l'aide de processus d'échantillonnages stratifiés par étapes et par groupes. Le pays a tout d'abord été stratifié en cinq grandes régions, dont chacune a été ensuite stratifiée selon la population de la communauté: 100 000 habitants et plus, entre 90 000 et 10 000, moins de 10 000 habitants. Et chacune de ces catégories de population, à son tour, a été stratifiée selon le système scolaire: public, séparé ou privé.

Puis, à l'intérieur de chaque strate de population, certaines communautés ont été choisies au hasard: leur nombre dans chacune des provinces des régions des Prairies et des Maritimes a varié suivant la population. Enfin, une école dans chacune de ces communautés a été choisie au hasard. Le nombre des écoles choisies dans les villes dont la population

dépassait 100 000 habitants a été proportionnel à leur population dans leur région. Le niveau particulier de la classe impliquée a également été choisi au hasard.

La présentation de l'enquête. Des contacts furent établis avec les conseillers en orientation de chaque école, à qui on a demandé: 1) de choisir une classe qu'ils considéreraient comme étant une classe type du niveau requis; 2) de présenter eux-mêmes le questionnaire. Ils ont été avertis d'insister pour dire que la participation était volontaire et que l'anonymat et la confidentialité allaient être respectés. Les conseillers ont été priés de mettre les questionnaires remplis dans une enveloppe affranchie au préalable, bien en vue, et de la sceller devant eux.

La réponse. Des 200 classes qui avaient été désignées, 152 nous ont retourné les questionnaires: soit une réponse de 76 %. (Voir le tableau A1). Les 48 écoles qui restaient, ou bien ont refusé de participer (27), ou n'ont pas répondu à la demande de participer (21)

En tout, nous avons reçu 3 664 questionnaires et nous en avons écarté 134 qui avaient été remplis par des élèves qui n'avaient pas quinze ans ou qui avaient plus que 19 ans. Ce qui nous a donné un total de 3 530 questionnaires utilisables.

La représentativité. Comme l'indique le tableau A2, l'échantillonnage dans sa forme brute, représente assez bien la population canadienne qui a entre quinze et dix-neuf ans. Il a, cependant, été pondéré selon la région et la population de la communauté sur une base régionale, et en utilisant quinze facteurs de pondération. Sous sa forme pondérée finale, l'échantillonnage est très représentatif des Canadiens de ce groupe d'âge. Les fluctuations mineures qui subsistent semblent refléter la méthodologie employée plutôt que des différences entre la population et l'échantillon. La situation de famille des adultes âgés de trente-cinq à cinquante-neuf ans ne représente qu'une estimation grossière de la situation de famille des parents des adolescents, où il y a un plus grand nombre de monoparentaux. Il est arrivé souvent que les adultes se soient chargés de fournir aux recenseurs l'appartenance religieuse des adolescents. Il semble que certains adolescents dont les parents déclarent faire partie du « reste » de l'Église Unie (sans être actifs mais se disant de l'Église Unie) semblent avoir tendance à se considérer comme

« néants » plutôt que membres de l'Église Unie, en ce qui les concerne eux-mêmes

Notre échantillonnage est donc suffisamment vaste et représentatif des adolescents canadiens qui ont entre quinze et dix-neuf ans, pour qu'on ait le droit de généraliser pour la population avec un très haut degré de précision. Sur la plupart des points du questionnaire, les résultats pour l'ensemble du pays devraient s'approcher de 3 % des résultats obtenus par d'autres enquêtes menées auprès de la population adolescente, 19 fois sur 20.

TABLEAU A1 *La participation des écoles à l'enquête, selon les régions*
(en nombres actuels)

	<i>Requis</i>	<i>Visés</i>	<i>Reçus</i>	<i>Refus</i>	<i>Sans réponse</i>	<i>Taux</i>
La Colombie britannique	15	20	14	5	1	70 %
Les Prairies	27	43	33	6	4	77 %
L'Ontario	52	64	46	12	6	72 %
Le Québec	41	49	39	2	8	80 %
Les Maritimes	15	24	20	2	2	83 %
Totaux :	150	200	152	27	21	76 %

TABLEAU A2 *Les traits caractéristiques de la population adolescente et l'échantillonnage des adolescents canadiens (en pourcentages)*

	<i>La population adolescente*</i>	<i>L'échantillonnage non pondéré</i>	<i>L'échantillonnage pondéré</i>
<i>L'ensemble du pays :</i>			
dimension de l'enquête	3 600	3 530	3 599
<i>Les régions :</i>			
La Colombie britannique	10	9	10
Les Prairies	18	24	18
L'Ontario	35	30	35
Le Québec	27	23	27
Les Maritimes	10	14	10
<i>La population de la communauté :</i>			
100 000 et plus	49	37	50
entre 10 000 et 99 000	15	16	14
moins de 10 000	36	47	36
<i>Le sexe :</i>			
les adolescents	51	48	49
les adolescentes	49	52	51
<i>Le système scolaire :</i>			
public	85	84	85
séparé	10	11	10
privé	5	5	5
<i>Situation familiale des parents : **</i>			
mariés	85	86	86
divorcés	5	8	8
en veuvage	3	5	5
non mariés	7	1	1

* *Sources des données :* Statistiques Canada, le recensement de 1981. *Les populations selon les régions et le sexe*, pp. 92-901, tableau 2; *la population*, pp. 92-101, tableau 6; *les systèmes scolaires*, pp. 81-210, tableau 1; *la situation de famille*, pp. 92-901, tableau 4; *la religion*, pp. 92-912, tableau 3.

** *Données sur la population : situation de famille des adultes âgés de 35 à 59 ans.*

TABLEAU A2 (suite)

	<i>La population adolescente*</i>	<i>L'échantillonnage non pondéré</i>	<i>L'échantillonnage pondéré</i>
<i>La religion :</i>			
catholique	51	50	51
protestante :	40	36	35
anglicane	9	8	8
baptiste	3	3	3
luthérienne	3	2	2
de la Pentecôte	2	2	2
presbytérienne	3	2	2
l'Église Unic	15	11	10
autre	5	8	7
juive	1	1	1
autre	1	2	2
aucune	7	11	12

BIBLIOGRAPHIE

- ADRIAN, M., *Statistics on Alcohol and Drug Use in Canada and Other Countries*, Toronto, Addiction Research Foundation, 1982.
- AGNEW, ROBERT, « The Effect of Appearance on Personality and Behavior », *Youth and Society*, 15: 285-303, 1984.
- AMBERT, ANNE-MARIE, *Divorce in Canada*, Toronto, Academic Press, 1980.
- BADGLEY, ROBIN F., Chairman, *Sexual Offenses Against Children in Canada: Summary*, Ottawa, Canadian Government Publishing Center, 1984.
- BARBIERI, RICHARD E., « A Brief History of Youth and Age », *Educational Leadership*, 35: 505-508, 1978.
- BARNETT, STEVE, « New Wavers Part of Conservative Rebellion », dans *The Toronto Star*, 25 février 1984.
- BARR, ROBERT D. (éd.), *Values and Youth*, Washington, National Council for the Social Studies, 1971.
- BAUGHMAN, DALE, *What Do Students Really Want?*, Bloomington, Ind., Phi Delta Kappa Educational Foundation, 1972.
- BAUM, DANIEL JAY, *Let Our Children Go*, Don Mills, Burns and McEachern, 1975.

- BENEDICT, RUTH, *Patterns of Culture*, New York, New American Library, 1950.
- BERGER, PETER L., *The Noise of Solemn Assemblies*, New York, Doubleday, 1961.
- Invitation to Sociology*, New York, Doubleday, 1963.
- BIBBY, REGINALD W., « Religiosity in Canada: A National Survey », in CHRISTOPHER BEATTIE et STEWART CRYSDALE (éd.), *Sociology Canada: Readings*, Second Edition, Toronto, Butterworth, 1977.
- « Consensus in Diversity: An Examination of Canadian Problem Perception », *International Journal of Comparative Sociology*, 20: 274-282, 1979.
- Project Can80: A Second Look at Deviance, Diversity, and Devotion in Canada*, Codebook, Lethbridge, The University of Lethbridge, 1982.
- « The Precarious Mosaic: Divergence and Convergence in the Canadian 80s », *Social Indicators Research*, 2: 169-181, 1983a.
- « Religionless Christianity: A Profile of Religion in the Canadian '80s », *Social Indicators Research*, 13: 1-6, 1983b.
- « The Moral Mosaic: Sexuality in the Canadian 80s », *Social Indicators Research*, 13: 171-184, 1983c.
- « Religious Encasement in Canada: An Argument for the Stability of Religion », *Social Compass*, 1984.
- BIBBY, REGINALD et HAROLD W. WEAVER, « Cult Consumption in Canada: A Critique of Stark and Bainbridge », *Sociological Analysis*, 1985.
- BLACKWELL, PATRICIA L. et JOHN C. GESSNER, « Fear and Trembling: An Inquiry Into Adolescent Perceptions of Living in the Nuclear Age », *Youth and Society*, 15: 237-255, 1983.
- BLOCK, J.H., N. HAAN et M.B. SMITH, « Activism and Apathy in Contemporary Adolescents », in J.F. ADAMS (éd.), *Understanding Adolescence: Current Developments in Adolescent Psychology*, Boston, Allyn and Bacon, 1968, p. 198-231.

- BOLDT, MENNO, « Normative Evaluation of Suicide and Death: A Cross-Generational Study », *Omega*, 13: 145-157, 1982.
- BOYER, E.L., *Highschool*, New York, Harper and Row, 1983.
- BRODERICK, C.B., « Socio-sexual Development in a Suburban Community », *The Journal of Sex Research*, 2: 1-24, 1966.
- BROWN, FRANK B., *The Transition of Youth to Adulthood: A Bridge Speech Too Long*, National Commission on Youth, Boulder, Col., Westview Press, 1980.
 « Bulimia: The Latest Dieting Epidemic », *Forecast for Home Economic*, 27: 38, 1982.
- CHAMPAGNE, ANDRÉE, *Speech by Minister of State, Youth: Throne Speech Debate, House of Commons*, Ottawa, Minister of State, Youth, 1984.
- CLARK, TED., *The Oppression of Youth*, New York, Harper and Row, 1975.
- COHEN, J., « High School Subcultures and the Adult World », *Adolescence*, 14: 491-502, 1979.
- COLEMAN, JAMES, *The Adolescent Society*, New York, Free Press, 1961.
- CONGER, JOHN J., *Adolescence and Youth*, New York, Harper and Row, 1973.
- COURTNEY, ALICE et THOMAS W. WHIPPLE, *Canadian Perspectives on Sex Sterotyping in Advertising*, Ottawa, Advisory Council on the Status of Women, 1978.
- DAVIS, KINGSLEY, « The Sociology of Parent — Youth Conflict », *American Sociological Review*, 20: 680-684, 1940.
- DREYFUS, EDWARD A., *Youth: Search for Meaning*, Columbus, Charles Merrill, 1972.
- Drug Use in America: Problem in Perspective*, Second Report of the National Commission on Marihuana and Drug Abuse, Washington, D.C., U.S. Government Printing Office, 1973.

- DUVALL, EVELYN M., *In-Laws: Pro and Con*, New York, Association Press, 1954.
- ELKIND, DAVID., *The Hurried Child*, Reading, Mass., Addison-Wesley, 1981.
All Grown Up and No Place to Go, Reading, Mass., Addison-Wesley, 1984.
- ELLIS, GODFREY J., « Youth in the Electronic Environment », *Youth and Society*, 15: 3-12, 1983.
- ENGEL, D. E. « Education and Identity: The Function of Questions in Religious Education », *Religious Education*, 63: 371-375, 1968.
- ERIKSON, ERIK, *Identity and the Life Cycle*, New York, W. W. Norton, 1968.
- FASICK, FRANK A., « Acquisition of Adult Responsibilities and Rights in Adolescence » in K. ISHWARAN (éd.), *Childhood and Adolescence in Canada*, 1979, p. 119-135.
 « Parents, Peers, Youth Culture and Autonomy in Adolescence », *Adolescence*, 19: 143-157, 1984.
- FAULKES, ZEN., « Protest Songs Stage Fighting Comeback », *The Meliorist*, University of Lethbridge, 29: 6-7, novembre 1984.
- FLAKE-HOBSON, CAROL, BRYAN E. ROBINSON et PATSY SKEEN, *Child Development and Relationships*, Reading, Mass., Addison-Wesley, 1983.
- GOODMAN, PAUL, *Growing Up Absurd*, New York, Random House, 1960.
- GALLUP (Canada), CIPO Poll, 6 septembre 1980
 CIPO Poll, 1^{er} décembre 1982.
- GRABB, EDWARD G., « Differences in Sense of Control Among French- and English-Canadian Adolescents », *Canadian Review of Sociology and Anthropology*, 17: 169-175, 1980.
- GRINDER, ROBERT E., *Adolescence*, New York, John Wiley, 1973.

- HALMI, K. A., J. R. FALK et E. SCHWARTZ, « Binge-Eating and Vomiting: A Survey of a College Population », *Psychological Medicine*, 11: 697-706, 1981.
- HAMMAR, S.L., « The Obese Adolescent », *Journal of School Health*, 35: 246-249, 1965.
- HAUSER, JAMES, « Adolescents and Religion », *Adolescence*, 16: 310-320, 1981.
- HAVIGHURST, ROBERT J., *Developmental Tasks and Education*, Third Edition, New York, David McKay, 1972.
- HENDRY, L. B. et P. GULLIES, « Body Type, Esteem, School, and Leisure: A Study of Overweight, Average, and Underweight Adolescents », *Journal of Youth and Adolescence*, 7: 181-195, 1978.
- HEROLD EDWARD S., *Sexual Behaviour of Canadian Young People*, Markham, Fitzhenry and Whiteside, 1984.
- HEROLD, EDWARD S. et MARILYN R. GOODWIN, « The Adoption of Oral Contraceptives Among Adolescent Females: Reference Group Influence », in K. Ishwaran (éd.), *Childhood and Adolescence in Canada*, 1979, p. 232-248.
- HOBART, CHARLES W., « Sources of Egalitarianism in Young Unmarried Canadians », *Canadian Journal of Sociology*, 6: 261-282, 1981.
- ISHWARAN K. et KWOK CHAN, « The Socialization of Rural Adolescents », in K. ISHWARAN (éd.), *Childhood and Adolescence in Canada*, 1979, p. 97-118.
- KAGAN, DONA et ROSE L. SQUIRES, « Eating Disorders Among Adolescents: Patterns and Prevalence », *Adolescence*, 19: 15-29, 1984.
- JONES, S.S., « High School Social Status as a Historical Process », *Adolescence*, 11: 327-333, 1976.
- KERR, ANTHONY, *Youth of Europe*, Chester Springs, Pa., Dufour Editions, 1964.
- KILANDER H. FREDERICK, « Adolescents Fail on Food Facts », *PTA Magazine*, 59: 7-8, 1965.

- LAMBERT, W.E., A. YACKLEY et R.N. HEIN, « Child Training Values of English-Canadian and French-Canadian Parents », *Canadian Journal of Behavioural Science*, 3: 217-236, 1971.
- LARSON, REED et ROBERT KUBEY, « Television and Music: Contrasting Media in Adolescent Life », *Youth and Society*, 15: 13-31, 1983.
- LEVINE, HAROLD G. et STEVEN H. STUMPF, « Statements of Fear Through Cultural Symbols », *Youth and Society*, 14: 417-435, 1983.
- LESLIE, GERALD R., *The Family in Social Context*, Fifth Edition, New York, Oxford University Press, 1982.
- LYLE, J. et H. HOFFMAN, « Children's Use of Television and Other Media », in E. RUBENSTEIN et al (éd.), *Television and Social Behaviour, Volume 4*, Washington, D.C., Government Printing Office, 1972.
- MACKIE, MARLENE, « Socialization » Chapter 3, in ROBERT HAGEDORN (éd.), *Sociology*, Toronto, Holt, Rinehart, and Winston, 1983a.
- « Gender Relations », Chapter 4, in Robert Hagedorn (éd.), *Sociology*, Toronto, Holt, Rinehart, and Winston, 1983b.
- MAUSS, ARMAND L., *Social Problems as Social Movements*, Philadelphia, Lippincott, 1975.
- MCCORMACK, THELMA, « Television and the Changing Cultures of Childhood », in K. Ishwaran (éd.), *Childhood and Adolescence in Canada*, 1979, p. 302-321.
- MCLUHAN, MARSHALL, *Understanding Media*, New York, Mentor, 1964.
- MEAD, MARGARET, *Coming of Age in Samoa*, New York, New American Library, 1950.
- MERTON, ROBERT, « Social Structure and Anatomie », *American Sociological Review*, 3: 672-682, 1938.
- MILLER, DEREK, *The Age Between: Adolescents in a Disturbed Society*, Cornmarket, Hutchison, 1969.

- MITCHELL, JOHN J., *The Adolescent Predicament*, Toronto, Holt, Rinehart, and Winston, 1975.
- NETT, EMILY M., « The Family » Chapitre 9 in ROBERT HAGEDORN (éd.), *Sociology*, Toronto, Holt, Rinehart, and Winston, 1983.
- NETTLER, GWYNN, *Social Concerns*, Toronto, McGraw-Hill, 1976.
- O'DOHERTHY, EAMONN F., *The Religious Formation of the Adolescent*, New York, Alba House, 1973.
- PIAGET, JEAN et B. INHELDER, *The Growth of Logical Thinking From Childhood to Adolescence*, New York, Basic Books, 1961.
- POMEROY, WARDELL B., *Boys and Sex*, New York, Delacorte Press, 1968.
- POOLE, MILLICENT E., « The Schools Adolescents Would Like », *Adolescence*, 19: 447-458, 1984.
- PORTER JOHN, « Ethnic Pluralism in Canadian Perspective », in CHRISTOPHER BEATTIE et STEWART CRYSDALE (éd.), *Sociology Canada : Readings*, Toronto, Butterworth, 1977.
- RAMSEY, CHARLES E., *Problems of Youth*, Belmont, Calif., Wadsworth, 1967.
- ROKEACH, MILTON, *The Nature of Human Values*, New York, Free Press, 1973.
- ROMEO, FELICIA R., « Adolescence, Sexual Conflict, and Anorexia Nervosa », *Adolescence*, 19: 551-555, 1984.
- RICE, F. PHILIP, *The Adolescent: Development, Relationships, and Culture*, Third Edition, Boston, Allyn and Bacon, 1981.
- SEBALD, HANS, *Adolescence: A Sociological Analysis*, New York, Appleton-Century-Crofts, 1968.
- « Adolescents' Concept of Popularity and Unpopularity, Comparing 1960 with 1976 », *Adolescence*, 16: 187-193, 1981.

- SHAINNESS, N.A., « A Re-evaluation of Some Aspects of Femininity Through a Study of Menstruation: A Preliminary Report », *Comprehensive Psychiatry*, 2: 20-26, 1961.
- SMART, REGINALD, *Preliminary Report of Alcohol and Other Drug Use Among Ontario Students in 1981, and Changes Since 1977 and 1979*, Toronto, Addiction Research Foundation, 1981.
- SOLOMON, MARK et MENNO BOLDT, *Report on Suicide. Phase One: Youth Suicide*, Edmonton, Department of Social Services and Community Health, Province of Alberta, 1977.
- SONTAG, SUSAN, « The Double Standard of Aging », *Saturday Review*, 23 septembre 1972.
- STARK, RODNEY, *Social Problems*, Del Mar, Calif., CRM Books, 1975.
- STERN, MARILYN, JOHN NORTHMAN et MICHAEL R. VAN SLYNCK, « Father Absence and Adolescent 'Problem Behaviors': Alcohol Consumption, Drug Use and Sexual Activity », *Adolescence*, 74: 301-312, 1984.
- TEICHER, JOSEPH D., « A Solution to the Chronic Problem of Living Adolescent Attempted Suicide », in J.C. SCHOOLAR (éd.), *Current Issues in Adolescent Psychiatry*, New York, Brunner-Mazel, 1973, p. 129-147.
- TOMAN, WALTER, *Family Constellation*, New York, Springer, 1961.
- USHAKOV, G.K., « Anorexia Nervosa », in J.G. HOWELLS (éd.), *Modern Perspectives in Adolescent Psychiatry*, New York, Brunner-Mazel, 1971, p. 274-289.
- WESTHUES, KENNETH, « Intergenerational Conflict in the Sixties », in SAMUEL CLARK et LINDA GRAYSON, *Prophecy and Protest: Social Movements in Twentieth Century Canada*, Toronto, Gage, 1975, p. 387-408.
- WHITHEHEAD, PAUL C., *Young Drinkers: A Review of Recent Canadian Studies*, Ottawa, Health Promotion Directorate, Health and Welfare, 1984.

YACoubIAN, J.H. et R.S. LOURIE, « Suicide and Attempted Suicide in Children and Adolescents », in S.L. COPEL (éd.), *Pathology of Childhood and Adolescence*, New York, Basic Books, 1973, p. 149-165.

YORK, PHYLLIS et DAVID, et TED WACHTEL, *Toughlove*, New York, Doubleday, 1982.

ZELNIK, M., K. YOUNG et J.F. KANTNER, « Probabilities of Intercourse and Conception Among U.S. Teenage Woman », *Family Planning Perspectives*, 11: 177-183, 1979.

LISTE DES TABLEAUX

- 2.1 Les valeurs terminales par région. / 28
- 2.2 Les valeurs instrumentales par région. / 33
- 3.1 Les sources de plaisir. / 40
- 3.2 Les loisirs selon le sexe. / 51
- 4.1 Les problèmes personnels par région. / 71
- 4.2 Comment ils se voient. / 78
- 5.1 La conduite qui convient dans les rendez-vous, selon le sexe et la religion. / 89
- 5.2 Les attitudes sexuelles selon le sexe et la religion. / 91
- 5.3 Les attitudes à l'égard de la censure. / 97
- 6.1 Les sources d'influence. / 112
- 6.2 Les attitudes à l'endroit de la famille et des amis, selon la situation conjugale des parents des adolescents. / 117
- 6.3 Les valeurs: comment ils se voient et entendent l'avenir selon la situation conjugale de leurs parents. / 120
- 6.4 Les caractéristiques de la façon de vivre des adolescents, selon la situation conjugale de leurs parents. / 122
- 7.1 Ce à quoi les adolescents et les adultes du Canada croient. / 127

- 7.2 Les pratiques religieuses auxquelles s'adonnent les adolescents et les adultes canadiens. / 131
- 7.3 L'image religieuse qu'ont d'eux-mêmes les adolescents et les adultes canadiens. / 133
- 8.1 Leurs opinions sur le multiculturalisme, le bilinguisme et la discrimination raciale, selon les régions. / 143
- 8.2 Les attitudes à l'endroit de groupes raciaux et ethniques particuliers. / 145
- 8.3 Comment, selon les régions, ils perçoivent chez les Juifs des caractéristiques qui les valorisent. / 146
- 8.4 Les attitudes face aux problèmes sociaux. / 152
- 8.5 La confiance dans ceux qui sont à la tête des institutions, selon les régions. / 153
- 8.6 Leurs opinions sur les problèmes sociaux, selon les régions. / 157
- 9.1 Ce qu'ils comptent faire après leur secondaire, selon la région, le sexe et l'âge. / 170
- 9.2 Ce qu'ils comptent faire après avoir terminé leurs études, selon la région, le sexe et l'âge. / 173
- 9.3 La province où ils aimeraient vivre, selon celle où ils résident actuellement. / 178
- 9.4 Ce qu'ils attendent de certains pays et de certaines institutions. / 181
- A1 La participation des écoles à l'enquête, selon les régions. / 212
- A2 Les traits caractéristiques de la population adolescente et l'échantillonnage des adolescents canadiens. / 213

TABLE DES MATIÈRES

Préface / 7

Avant-Propos / 9

1 L'ÉMERGENCE: Les années de l'adolescence / 15

Des façons contradictoires de juger la situation
des adolescents / 15

Deux versions d'une même histoire / 17

 La version des adultes / 17

 La version des adolescents / 19

La nature de l'émergence / 21

2 LES VALEURS: Qu'est-ce qui est important pour les adolescents? / 25

Les valeurs et leurs sources / 25

La situation au Canada / 26

 Les valeurs terminales / 27

 Les valeurs instrumentales / 32

L'évaluation / 35

3 LES PLAISIRS: Ce qui fait la joie des adolescents / 39

Ce qui fait davantage leur bonheur / 39

Les relations / 40

La musique / 43

Les sources ordinaires de bonheur / 48

Les sports / 48

La télévision / 50

La réflexion et la lecture / 52

Autres sources de bonheur / 54

Des sources limitées de bonheur: l'école, les groupes et la religion / 55

L'évaluation / 57

4 LEURS SOUCIS PERSONNELS: Ce qui inquiète les adolescents / 61

Le mythe des « années sans soucis » / 61

Le « paysage » canadien / 67

La vie après l'acquisition d'un diplôme / 67

L'argent / 68

L'école / 69

Le temps / 70

L'apparence / 70

Le facteur sexe / 73

Avoir un but / 75

La solitude / 76

Comment ils se voient / 77

La sexualité et la vie de famille / 79

L'évaluation / 79

5 LA SEXUALITÉ: Les opinions des adolescents sur le sexe / 83

Évolution et stabilité sexuelles / 83

Les adolescents canadiens et le domaine de la sexualité / 85

Les relations sexuelles / 85

L'information sur la contraception / 88

L'avortement / 92

L'homosexualité / 94

Les relations extraconjugales / 94

Les adolescents contre les parents: révolution ou évolution / 95

La censure / 96

L'évaluation / 100

6 LA FAMILLE ET LES AMIS: Les liens les plus importants / 105

Il y a de l'agitation sur la scène domestique / 105

Le rôle supplétif des amis / 108

L'influence des amis et de la famille / 111

L'impact des différentes situations familiales / 115

La famille et les amis / 117

Les valeurs / 119

Comment ils se voient eux-mêmes / 119

Leur genre de vie / 120

L'évaluation / 123

7 LES CROYANCES: La place qu'occupe la religion dans la vie des adolescents / 125

La religion n'est pas morte / 125

Les croyances surnaturelles / 126

Les pratiques / 128

Les différences régionales et sociales / 131

En quête d'une signification / 132

L'importance accordée à la religion / 134

L'évaluation / 135

8 LE CANADA ET LES AUTRES CANADIENS: L'image que les adolescents ont de leur pays / 139

Les relations entre groupements / 140

Les divers liens sociaux / 140

Comment sont perçues les deux pierres angulaires de l'unité canadienne / 141

Les attitudes entre les groupes / 142

L'importance de l'héritage culturel des ethnies / 149

Les attitudes sociales / 151

Les attitudes à l'endroit des grandes institutions / 153

Quels sont, d'après eux, les problèmes sociaux majeurs? / 155

Les problèmes immédiats / 156

Les problèmes théoriques / 161

L'évaluation / 161

9 LES ESPOIRS ET LES ATTENTES:

Comment les adolescents envisagent l'avenir / 167

Le rêve canadien / 167

La vie après l'école / 169

L'emploi / 172

Le mariage / 174

Les rêves des adolescents / 176

Quelques attentes nationales et institutionnelles / 179

L'évaluation / 180

10 COMMENT RÉAGIR À L'ÉMERGENCE:

Vers la solution du problème / 183

Le passé et le présent / 183

Mesurer le progrès accompli / 185

L'étouffement de l'émergence de l'adolescence / 186

Le problème des parents / 186

Le problème des institutions / 195

La rançon de cette attitude / 199

L'entraide dans l'émergence / 199

La réponse des adultes / 200

La réponse des institutions / 202

La réponse des adolescents / 206

Appendice: L'enquête sur le Canada adolescent / 209

Bibliographie / 215

Liste des tableaux / 225

Que pensent réellement les adolescents d'aujourd'hui de leurs parents, de leurs amis, de leur croissance, de leurs perspectives d'emploi, des relations et du sexe, de la guerre nucléaire, de la musique, du bonheur... et quels sont leurs espoirs pour l'avenir?

Pour le savoir Reginald Bibby et Donald Posterski ont mené une enquête auprès de plus de 3 000 jeunes à travers le Canada. Leurs étonnantes découvertes sont reproduites dans ce livre — elles devraient être lues par toute personne de 15 ans et plus vivant au Canada.

« Je suis adolescent depuis cinq ans et c'est la première fois qu'on me demande ce que je pense sur des sujets autres que la drogue. »

« Il y a tellement d'ambiguïtés dans ma vie, tellement de questions touchant les événements mondiaux, ma situation personnelle, la vie et la mort. »

« Mon problème majeur est de savoir quoi faire après mes études. Si je ne trouve pas d'emploi d'été, je ne pourrai m'inscrire au collège et tous mes plans seront à l'eau. J'ai besoin d'un emploi et on ne peut guère en trouver. »

« L'esprit des adolescents n'est pas perverti et tous ne doivent pas être mis dans le même sac — ce ne sont pas tous les adolescents qui se soûlent chaque week-end ni toutes les adolescentes qui se font avorter. Il n'y a que les adultes pour croire cela. »

« Nous devons faire quelque chose au sujet des armes nucléaires et de la menace d'une guerre nucléaire. Nous voulons avoir un avenir devant nous. »

« Pour quelque raison, les adolescents sont toujours oubliés. Plusieurs d'entre nous sommes capables d'une décision intelligente sur des sujets qui nous regardent, mais personne ne nous demande jamais notre avis. »